

**PAGES  
MANQUANTES**



### **Résumé des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien**

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance au Manitoba, Saskatchewan et Alberta, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée doit être faite personnellement au bureau d'une agence des terres de la Puissance, ou d'une sous-agence pour le district dans lequel les terres sont situées. L'entrée par procuration peut, cependant, être faite sous certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur d'un futur colon.

Conditions: (1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) S'il le désire, un futur colon peut remplir la condition du séjour requise en demeurant sur une terre à culture possédée par lui seul, de pas moins de quatre-vingts (80) acres en étendue dans le voisinage de son homestead. Il le peut aussi en demeurant avec son père ou sa mère, sous certaines conditions. La propriété conjointe ne répond pas à cette condition.

(3) Un futur colon désireux de remplir les conditions de séjour conformément à ce qui précède, en demeurant chez ses parents ou sur une terre possédée par lui, doit notifier l'agent du district de son intention.

D. W. CORY,

Député ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

## Les Portraits Célèbres.

(Dixième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



**P**ORTRAIT de femme par le célèbre Rembrandt. L'original se trouve à la galerie de peintures du roi de Bavière. Mentionné dans tous les recueils d'art.

# La Revue Populaire

Paraît tous les mois

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts  
Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

**Montreal et Etranger :**

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts  
Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier, Bessette & Cie**

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

**MONTREAL**

**Vol. 1. No 10. Montreal, Sept 1908**

**N**OUS tous lu la dépêche suivante dans les journaux quotidiens il y a une quinzaine :

Londres, 10.—Un enfant de moins de quinze ans comparait devant le juge de police, M. Fordan, pour quelque méfait.

Avant de prononcer sa sentence, le juge fit appeler à la barre le père du gamin et lui tint ce langage :

—L'enfant est trop âgé pour que la loi m'autorise à lui donner la seule punition qu'il mérite, c'est-à-dire une bonne correction. Je serai obligé de l'envoyer en prison; mais il y a un moyen de tout arranger, vous lui donnerez le fouet vous-même.

—Oh! oui, répond le père, je le lui donnerai aussitôt rentré.

—Ah! mais non, cela ne fait pas le compte. Vous allez le lui donner ici, en présence du gardien.

Le malheureux père, alors, se met à pleurer, mais le juge, inflexible, lui dit :

—Allons, soyez un homme, fouettez votre enfant! Le gardien va faire tremper les verges pour les rendre souples et vous donnerez à votre garçon douze coups bien appliqués, espacés, des coups pleins, et quand le gardien m'aura assuré que vous avez bien exé-

cuté cette correction, je relâcherai votre enfant.



Nous l'avons tous lu, cette dépêche, mais elle n'a pas provoqué chez nous tous les mêmes sentiments et les mêmes commentaires. Car la question des punitions corporelles pour l'enfant a toujours partagé et partagera toujours les gens en plusieurs camps. Les uns considèrent, comme feu Henri IV, que rien n'est plus profitable. Ce roi écrivait à la gouvernante du Dauphin :

“ Je me plains que vous ne m'ayez pas fait mander que vous aviez fouetté mon fils, car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il sera opiniâtre ou fera quelque chose de mal, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus profit que cela, et que je reconnais par expérience m'avoir profité, car étant enfant, j'ai été très fouetté. C'est pourquoi je veux que vous le fassiez.”

D'autres préfèrent fouetter l'enfant que le priver de récréation. Ils chanteraient volontiers le couplet de l'aïeule :

Pour vous punir de certaine escapade,  
Ces derniers jours, un maître officieux  
A supprimé pour vous la promenade,  
Ah! qu'autrefois on s'y prenait bien mieux!  
D'un bras nerveux réclamant l'assistance,  
On vous fouettait, vous rossait d'importance.

Hélas! hélas! mes chers enfants,  
Il est passé, le bon vieux temps!

D'autres, enfin, répugnent absolument à toute punition corporelle. Moi, je me dis : “ Si tous les maîtres étaient parfaits et toujours justes, peut-être pourrais-je admettre qu'ils frappent les enfants coupables, mais trop de ces maîtres n'écoutent que leur caractère violent, ou porté à la partialité, ou aigri par le sort qui les a jetés dans une profession où seule la peur de la misère les retient.”



Le fouet a à peu près disparu de la série





Réalités

## Pas De Paye...

DANS un de ces magasinets, bazars de quartiers suburbains où l'on vend de tout—épices, lainages, harengs saurs, tabac et papier à lettre—un enfant est entré tout à l'heure, non sans peine; ses menottes, bleuies par le froid, atteignaient bien juste la poignée de la porte. Tandis que je choisissais quelques cigarettes, il m'a regardé, un peu gêné, et s'est approché du comptoir.

—Que veux-tu, mon ami? a demandé la marchande.

Lui, déjà rassuré par cette figure de vieille bonne femme, a débité tout d'un trait:

—C'est ma maman, au No 7 qui m'envoie. Elle voudrait une livre de sucre, un quarteron de café et un paquet d'échalotes. Elle vous prie de faire crédit pour cette fois. On n'a pas d'argent, parce que le patron n'a pas pu faire la paye. Mais vous pouvez être sûre...

\* \* \*

Le pauvre petit était rose, blond, proprement mis, et avait récité sa leçon bravement pour commencer, puis avec une inquiétude croissante, comme s'il avait peur d'être rebuté, de rentrer au logis les mains vides.

La marchande l'a regardé d'un œil un peu méfiant, en femme qui a entendu bien sou-

vent la même histoire et sait, par une longue expérience, la genèse des mauvais crédits. Cependant elle s'est attendrie.

—C'est bon, mon petit. Par bonheur qu'on connaît ta maman. Vous êtes de braves gens qui ne voudriez pas me faire perdre.

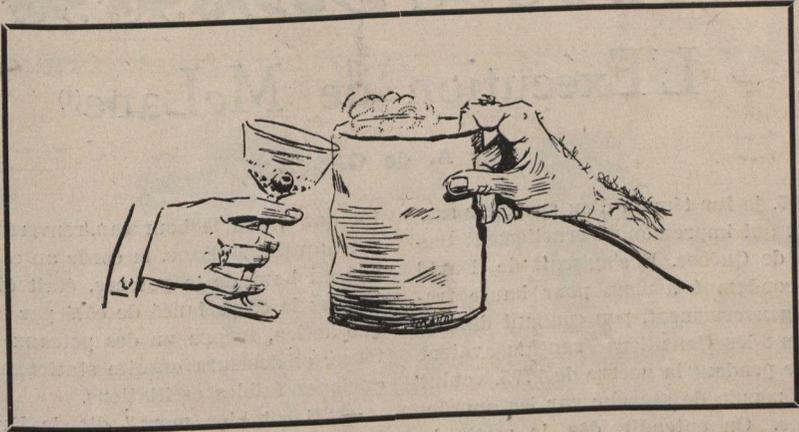
Puis elle a rempli les cornets et les a remis à l'enfant, qui tremblait, avec une tablette de chocolat en plus, pour sa gentillesse. Le bout d'homme a serré bien fort ses provisions contre sa poitrine et, tout fier d'avoir si bien réussi dans sa mission difficile, a salué d'un "Au revoir, m'sieu et dame", puis est parti d'un trait vers le No 7.

"Le patron n'a pas pu faire la paye..." Et c'était vrai, sans doute, un de ces innombrables petits drames de la vie ouvrière, dont l'écho, perdu dans la bruyante rumeur des villes, n'arrive presque jamais à qui devrait l'entendre. Le vrai coupable, ce n'était pas le patron, qui avait peut-être couru tous ses clients et fait son possible pour assurer la paye, mais celui qui, après avoir reçu l'ouvrage, avait différé de le payer, par négligence, indifférence ou calcul. Laisser traîner ses comptes, faire attendre ses fournisseurs, cela semble naturel, et pourtant tout s'enchaîne. Pour un peu de paresse ou de mauvaise volonté, voilà cet enfant qui a dû faire bien tôt le triste apprentissage de la vie.





*En grève!* (tableau de H. Herkomer, R. A.)



## L'Éternelle Querelle

### Des Riches et des Pauvres

(D'après Champfort)

Après un siècle d'or qui dura... quelques jours,  
Les pauvres ont au Ciel adressé leur recours.  
Un humble député de l'humble république  
Au souverain des dieux présenta leur supplicie.  
Jupiter, l'ayant lue, en parut fort frappé.  
" Mes amis, leur dit-il, je me suis bien trompé...  
(C'est le destin de ceux qui règlent les tonnerres!)  
J'avais cru qu'à jamais les hommes seraient frères,  
Tout bon père se flatte et pense que ses fils  
D'un même sang formés, seront toujours amis...  
J'ai bâti sur ce plan... Je pleure ma méprise!  
Je m'en suis repenti souvent—quoi qu'on en dise!—  
Mais, soumis à des lois " que je ne puis changer",  
Je ne vois qu'un moyen propre à vous soulager:  
Si quelques riches sont, pour les pauvres, barbares,  
Je ferai ces mauvais: malades, vains " avarés"!  
L'Avarice! le mal le plus cruel de tous...  
Et ces riches seront aussi pauvres que vous.  
—C'est tout ce que je peux changer au grand système;  
Car, soit dit sans fronder ma volonté suprême,  
Mon tonnerre—impuissant, hélas! à rien changer—  
Ne peut que punir l'Homme... et non le corriger!"



## L'Exécution de McLane<sup>(1)</sup>

Par A. de GASPE

EN 1797, je fus témoin d'un spectacle sanglant qui impressionna cruellement toute la cité de Québec. Il s'agissait de David McLane, condamné à mort pour haute trahison. Le gouvernement, peu confiant dans la loyauté dont les Canadiens-Français avaient fait preuve pendant la guerre de 1775, voulut frapper le peuple de stupeur par les apprêts du supplice. On entendit dès le matin le bruit des pièces d'artillerie que l'on transportait sur la place de l'exécution en dehors de la porte Saint-Jean, et de forts détachements de soldats armés parcoururent les rues. C'était bien une parodie du supplice de l'infortuné Louis XVI, faite en pure perte. J'ai vu conduire McLane sur la place de l'exécution : il était assis le dos tourné au cheval sur une *traîne* dont les lisses grinçaient sur la terre et les cailloux. Une hache et un billot étaient sur le devant de la voiture. Il regardait les spectateurs d'un air calme et assuré, mais sans forfanterie. C'était un homme d'une haute stature et d'une beauté remarquable. J'entendais les femmes du peuple s'écrier en déplorant son sort :

—“ Ah ! si c'était comme du temps passé, ce bel homme ne mourrait pas ! il ne manquerait pas de filles qui consentiraient à l'épouser pour lui sauver la vie ! ”

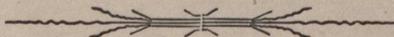
Et, plusieurs jours après le supplice, elles tenaient le même langage. Cette croyance, répandue alors parmi le bas peuple, venait, je suppose, de ce que des prisonniers français, condamnés au bucher par les sauvages, avaient dû la vie à des femmes indiennes qui les avaient épousés. La sentence de McLane ne fut pourtant pas exécutée dans toute son horreur. J'ai tout vu, de mes yeux vu : un grand écolier, nommé Boudrault, me soulevait de temps à autre dans ses bras, afin que je ne perdisse rien de cette dégoûtante boucherie. Le vieux Dr Duvert était près de nous ; il tira sa montre aussi-

tôt que Ward, le bourreau, renversa l'échelle sur laquelle McLane, la corde au cou et attaché au haut de la potence, était étendu sur le dos ; le corps lancé de côté par cette brusque action, frappa un des poteaux de la potence, et demeura ensuite stationnaire, après quelques faibles oscillations.

—“ Il est bien mort, ” dit le Dr Duvert, lorsque le bourreau coupa la corde à l'expiration de vingt-cinq minutes ; “ il est bien mort : il ne sentira pas toutes les cruautés qu'on va lui faire maintenant ! ” Chacun était sous l'impression que la sentence allait être exécutée dans toute sa rigueur ; que la victime éventrée vivante verrait brûler ses entrailles ! Mais non : le malheureux était bien mort quand Ward lui ouvrit le ventre, en tira le cœur et les entrailles qu'il brûla sur un réchaud, et qu'il lui coupa la tête pour la montrer toute sanglante au peuple.

Les spectateurs les plus près de la potence rapportèrent que le bourreau refusa de pousser outre après la pendaison alléguant “ qu'il était bourreau, mais qu'il n'était pas boucher ”, et que ce ne fut qu'à grands renforts de guinées que le shérif réussit à lui faire exécuter toute la sentence ; qu'à chaque nouvel acte de ce drame sanglant, il devenait de plus en plus exigeant. Toujours est-il que le sieur Ward devint après cela un personnage très important : il ne sortait dans les rues qu'en bas de soie, coiffé d'un chapeau tricorne et l'épée au côté. Deux montres, l'une dans le gousset de sa culotte, et l'autre, pendue à son cou avec une chaîne d'argent, complétaient sa toilette.

(1) Au moment où Québec se félicite d'avoir pu se soustraire au si triste spectacle d'une pendaison dans ses murs, il n'est pas sans intérêt d'emprunter à un témoin oculaire le récit de ce qui fut, croyons-nous, la première exécution capitale, à Québec, sous le régime anglais.



Chanson

Triste sur

Air Gai



Par

Mistigris

**L**A CHANSON est profondément triste. Elle n'est pas neuve, hélas ! et l'on n'est pas près de ne plus l'entendre. C'est la plainte de l'éternel gogo que la ville a fasciné, conquis, puis dépouillé et mis au choix de crever comme un chien ou de faire un labeur déprimant, délétère, avilissant ; de l'éternel émule de l'Enfant Prodigue, tombé à garder des pourceaux et à leur envier leur pitance ; de l'éternel désillusionné qui a tout vendu, tout bouloité, tout semé au vent, et qui regrette maintenant la paix, le bien-être, la vraie liberté des camarades restés au champ.

Pourquoi n'ai-je pas fait comme eux,  
Les gens simples, les gens tranquilles ?  
Qu'ai-je été chercher dans les villes,  
Toujours courant, toujours fiévreux ?

Ça se chante, Dieu seul sait pourquoi, sur un air très gai, très follichon ; mais je vous assure que les paroles, un peu naïves parfois, sont fort tristes.

C'est toujours la même histoire.

Un bon matin, un jeune campagnard découvre que le lot dévolu au cultivateur est insupportable. C'est du travail sans compensation proportionnée. L'existence se passe confinée à un coin de terre isolé et toujours le même. Il ne connaîtra rien du monde ; il aura vécu sans savoir ce qu'est la vie.

Un Tel et Un Tel ont vite lâché cela. Aujourd'hui ils sont établis à la ville ; ils commencent leur journée tard et la finissent tôt. Un habitant, ça n'a jamais fini. A la ville, il

y a temps pour tout ; ici c'est toujours la même routine : attelé tout le temps.

Bref, le jeune homme vend sa terre, ou fait vendre celle des vieux, ou, d'une manière ou d'autre, *retire ses droits*, et le voilà à la ville.

Pendant un couplet ou deux, les paroles de la chanson sont aussi gaies que l'air. Ça dure autant que l'argent. Puis défilent en succession rapide les déceptions du déraciné sans métier, peu rompu aux besognes de ville, gauche, timide, qu'aucune Union ne peut enrôler et protéger.

Il ne craint cependant pas le travail, il est fort, il a de l'endurance ; il sait qu'il pourrait faire aussi bien que ceux qu'ils voient trimer, au cours de ses interminables courses. Mais, voilà ! il ne connaît personne ; il n'est pas électeur municipal ; on le considère comme un intrus ; on lui préfère un Italien ou un Hongrois. Il est plus isolé, plus étranger, plus ignoré dans une ville canadienne qu'il ne le serait en plein Congo.

Et il continue d'arpenter les rues, les squares et les quais, turlutant sa chanson, qui est triste, sur un air si gai, que ceux qui l'entendent s'étonnent du contraste entre ces lèvres crispées et les notes sautillantes qu'elles laissent passer.

Chaque semaine, il nous en arrive des centaines dont l'aventure sera pareille. Ce seront autant d'épaves qui iront et viendront, atterrissant de temps à autres à des besognes de plus en plus viles, y gagnant de quoi renouer un peu l'âme au corps, puis repar-

tant au gré des courants contraires pour, enfin, aller se perdre Dieu sait où, avec, sans doute, dans l'esprit, l'image enviée de ceux qui sont restés au champ, ceux dont parle la chanson triste sur air gai en son dernier couplet :

Car voici que pour eux est né le pain superbe  
Dont la chair se gonfle de tout l'or des cou-  
[chants...  
Gloire à eux, le soir grave a béni chaque  
[gerbe,  
Et la paix de la nuit s'éroule sur les champs !

\* \* \*

Si vous avez lu ce qui précède, après avoir d'abord accordé un coup d'œil aux deux gravures qui forment la tête et la queue de ce petit article, peut-être cette réflexion vous est-elle venue :

—Si l'air de cette chanson ne va pas beaucoup avec les paroles, ces images vont encore moins avec ce que nous lisons.

Il n'en est rien.

La demoiselle que vous voyez sortir en coup de vent, et parfumée au point qu'on croit la sentir, cette demoiselle est une malfaitrice.

Elle l'ignore probablement, mais elle a été et sera de longtemps encore, hélas ! la cause de bien des commencements de malheur et de bien des infortunes consommées.

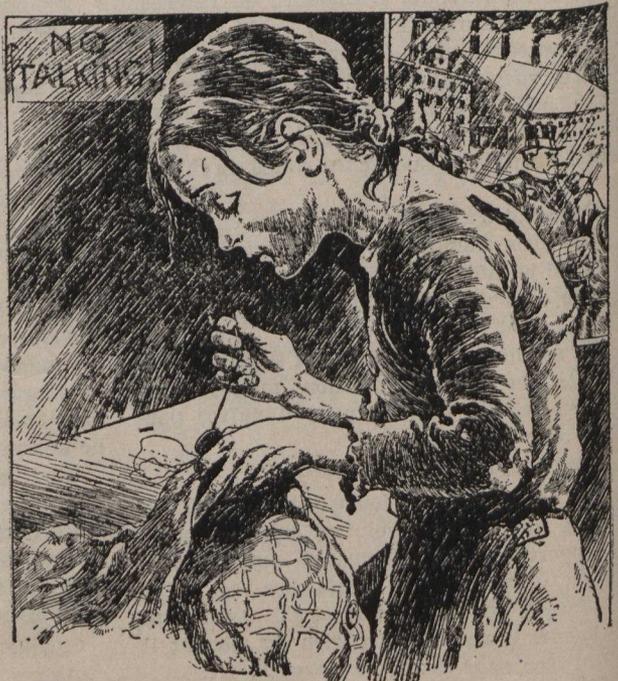
Cette demoiselle n'est pas née à la ville, ainsi que pourraient le faire présumer sa taille de guêpe et son pied de Cendrillon : elle est de la campagne.

Quand elle en est partie, son corset (si corset il y avait) était dans les généreuses dimensions et son pied, libre, vigoureux, pas toujours chaussé, en menait... large.

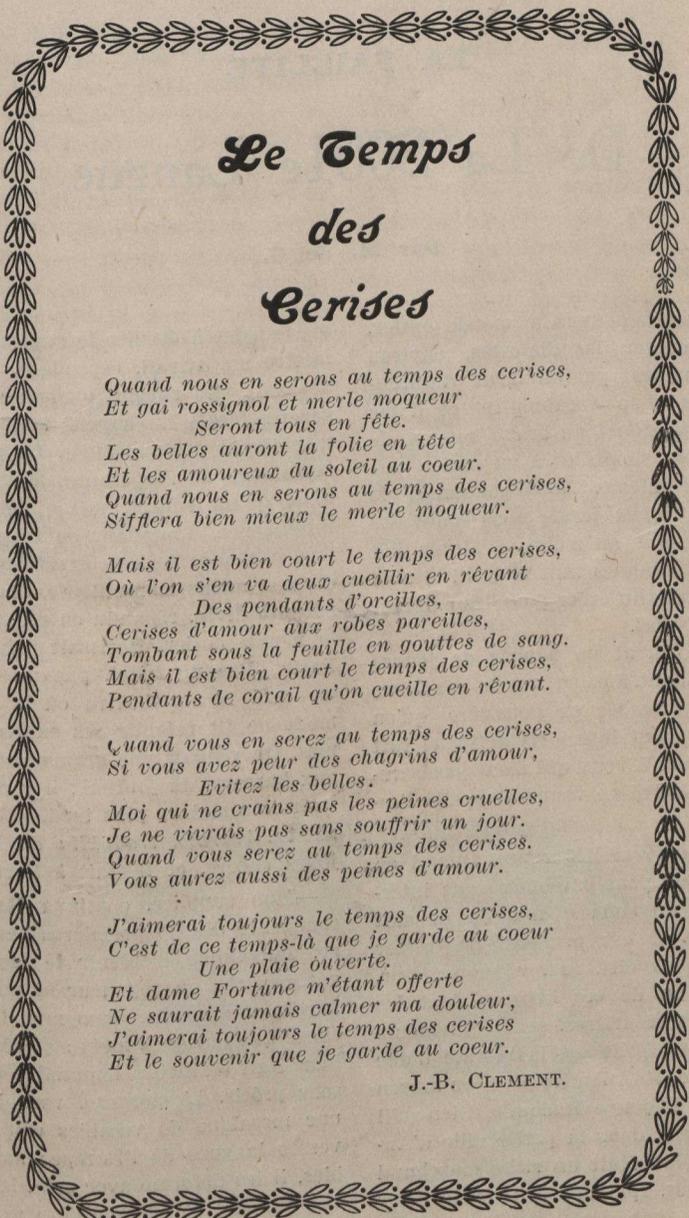
A la ville, le miracle de la transformation s'est opéré pour elle. Elle n'est plus reconnaissable. Il n'y a pas que son corps qui se soit affiné : elle a de même poli ses manières, son langage. Un peu de lecture, les relations de chaque jour dans

un milieu plus relevé, un fond d'intelligence naturelle plus ou moins débrouillarde, tout cela a vite fait de tourner en papillon bien luisant la chenille timide et frileuse.

Elle va revoir son village. Si ce n'est pas tout à fait par amour des siens, c'est sûrement, neuf fois sur dix, pour étaler sa pimpante petite personne. Et de voir cette métamorphose, les jeunes paysannes restent ébaubies, littéralement estomaquées. La comparaison s'établit vite, dans leur cervelle un peu linotte, entre la vie aisée de l'ancienne compagne et la leur ; le désir naît aussi de l'imiter ; et il arrive de deux choses l'une : Ou ce désir ne se réalise pas, et la vie à la campagne leur devient odieuse et comporte mille ennuis pour les parents, le mari futur et pour elles-mêmes. Ou il se réalise, et alors de deux choses l'une encore : elles réussissent (c'est le cas le moins fréquent), ou elles ont le sort de celui qui turlutait la chanson triste sur air gai, et, oiseaux nés dans la liberté et désormais retenus en cage, elles s'étiolent, dépérissent, vont souvent à la grande dérive.



Oiseau en cage



## Le Temps des Cerises

Quand nous en serons au temps des cerises,  
Et gai rossignol et merle moqueur  
Seront tous en fête.  
Les belles auront la folie en tête  
Et les amoureux du soleil au coeur.  
Quand nous en serons au temps des cerises,  
Sifflera bien mieux le merle moqueur.

Mais il est bien court le temps des cerises,  
Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant  
Des pendants d'oreilles,  
Cerises d'amour aux robes pareilles,  
Tombant sous la feuille en gouttes de sang.  
Mais il est bien court le temps des cerises,  
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant.

Quand vous en serez au temps des cerises,  
Si vous avez peur des chagrins d'amour,  
Évitez les belles.  
Moi qui ne crains pas les peines cruelles,  
Je ne vivrais pas sans souffrir un jour.  
Quand vous serez au temps des cerises,  
Vous aurez aussi des peines d'amour.

J'aimerai toujours le temps des cerises,  
C'est de ce temps-là que je garde au coeur  
Une plaie ouverte.  
Et dame Fortune m'étant offerte  
Ne saurait jamais calmer ma douleur,  
J'aimerai toujours le temps des cerises  
Et le souvenir que je garde au coeur.

J.-B. CLEMENT.



## LA FAILLITE

# De La 2001e Langue

Par M. de G.

**L** Y A, répandues dans le monde entier, et sans compter les dialectes, environ deux mille langues parfaitement différenciées, pourvues d'un vocabulaire et d'une syntaxe. C'est pourquoi un brave homme, de temps en temps, s'ingénia à en créer une deux mille et unième. Nous connûmes le *volapuck*, et la *lingua geral*; nous connûmes la *langue bleue*, qui, au moins, avait un joli nom; nous en connûmes tant et tant, bientôt défuntes, qu'il a fallu créer pour les enterrer un cimetière spécial.

Hélas! Que j'en ai vu mourir de jeunes langues! Cependant, à peine une de ces fleurs factices est-elle tombée en poussière qu'en voici une autre dont le coloris artificiel fait un instant illusion à ceux qui n'ont pas beaucoup d'œil. La dernière venue s'appelle l'*espéranto*.

Il y a toutefois une différence. Quand on sait le bantou, on peut parcourir sans interprète l'Afrique du sud; quand on ne sait que l'espéranto, il est prudent de rester dans son pays, si le ciel, pour votre malheur, vous a doué d'un de ces idiomes dont les sons, passées les frontières, sont équivalents à un bruit vain. Telle est la morale d'une histoire que me contait l'autre jour, au moyen d'un interprète, le jeune Radomir. Bien qu'il vécût fort heureux dans la petite ville d'Annapoli, où son père était un riche marchand d'essence de roses, Rodomir brûlait du désir de visiter Paris, et ses amis, bien qu'un peu jaloux, au fond d'eux-mêmes, l'encourageaient fort dans ce noble projet. Malheureusement, il était très paresseux et n'avait jamais pu

se résoudre à étudier le français. Il allait se mettre au travail, cependant, car son désir devenait très violent, lorsqu'un article de la gazette locale lui apprit deux choses qui le troublèrent profondément. La première était l'existence de l'espéranto, langue internationale, qu'un enfant, même dénué de toute intelligence, apprenait, en trois semaines, à lire, parler et écrire correctement. La seconde, non moins merveilleuse, était que cet espéranto divin, répandu en un clin d'œil dans le monde entier, florissait principalement à Paris. Pas un hôtel, pas un magasin, pas un café ni un théâtre où la langue à la mode ne fit retentir ses expressives harmonies. On vendait une grammaire espérantiste aux bureaux du journal; il y courut.

Trois semaines plus tard, il lisait couramment l'*Avarulo, tradukita de Molière*. Huit jours encore, et il était à Paris.

—Mon supplice, continua Radomir, avait commencé dès les premières heures du voyage. Impossible d'obtenir le moindre renseignement. Ni un voyageur ni un employé ne purent comprendre dans mon langage autre chose que quelques mots séparés, auxquels il leur était d'ailleurs impossible d'assigner un sens précis. L'espéranto, vous le savez, est une mosaïque de vocables empruntés à diverses langues de l'Europe; mais, ces vocables, il les déforme avec soin, leur ôtant, soit la première, soit la dernière syllabe. On arrive à des quiproquos lugubres. N'essayez pas de dire devant des non-initiés: cela me met en colère; il vous faudrait employer le mot *kolera*, et vous verriez tout le monde se lever

et fuir avec des figures blêmes. Maintenant que je sais un peu de français, je me demande par quelle aberration ces gens-là ont osé se servir du mot *viol* pour nommer une violette?

“L'espéranto, cependant, m'avait appris un mot utile, le mot *hôtel*. Une fois logé, je n'eus plus qu'à me laisser vivre, sans ouvrir la bouche. J'écoutais. Je finirai bien, me disais-je, par entendre parler espéranto. Attente vaine. Je sortis, après deux ou trois jours bien tristes, et, malgré ma résolution, je me trouvai forcé d'adresser la parole à des passants. Or, en espéranto, “monsieur” rend par *sinjor*, et “madame”, par *sinjorino*. Avisant une jeune femme qui avait l'air des plus aimables, je m'avançai poliment vers elle, le chapeau soulevé, et, risquant un sourire, je murmurai : *Sinjorino...* Ce qu'elle répondit, je l'ignore, mais cela fut vif. J'étais déjà loin que cela sonnait encore à mes oreilles. Je ne comprends l'aventure que depuis quelques semaines. Les espérantistes me diront que je n'avais qu'à mieux

savoir leur jargon, que *sinjorino* se prononce *siniorino*; soit, mais je n'en persiste pas moins à croire qu'une langue qui prête à de telles confusions est voisine du burlesque.

“Je suis tout de même, acheva Radomir, content de mon aventure. Parti de chez moi avec beaucoup d'espéranto, j'y reviendrai avec un peu de français. C'est un gain admirable. Déjà, je vois s'entr'ouvrir devant mes yeux éblouis de barbare le trésor fantastique de votre génie. Le français me donne la clef d'un monde. La pensée des siècles s'incline vers moi. Par le français, je converse avec Renan aussi facilement qu'avec la fleuriste, que je ne ferai plus rougir. Ah! monsieur, les Français qui enseignent, propagent ou vantent l'espéranto, ne croyez-vous pas qu'ils soient un peu traîtres à leur patrie?

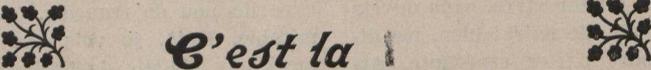
—C'est, dis-je, aller un peu loin. Nous les considérons plutôt comme d'inoffensifs maniaques.

—Des méchants et des ignorants, monsieur, des méchants, des méchants...





*C'est la  
Loi Sacrée*



*Le soleil, du haut firmament,  
Jetait sa brûlante lumière...  
Jésus marchait péniblement.  
Derrière lui, venait saint Pierre.  
Un vieux fer à cheval, cassé  
Et dans une ornière enfoncé,  
Parut, soudain, dans la poussière.*



*“L'avenir, Pierre, est incertain;  
Travailler est la loi sacrée:  
Qui ne fait rien à son matin  
Travaillera dans la soirée!”*



II



*“Lève ce fer, dit le Sauveur...”  
Pierre feint de ne pas l'entendre...  
Jésus se baisse avec douceur,  
Et daigne lui-même le prendre...  
Plus loin, il vit un maréchal,  
Offrit le vieux fer à cheval,  
Et, pour un denier, put le vendre.*



*“L'avenir, Pierre, est incertain;  
Travailler est la loi sacrée:  
Qui ne fait rien à son matin  
Travaillera dans la soirée!”*



III



*Au prochain village, Jésus  
Pour son denier eut des cerises.  
Or, le soleil, de plus en plus,  
Brûlait les longues routes grises  
Un fruit tombe,—puis un second,—  
Et Pierre, la sueur au front,  
Se baisse à plus de vingt reprises...*



*“L'avenir, Pierre, est incertain;  
Travailler est la loi sacrée:  
Qui ne fait rien à son matin  
Travaillera dans la soirée!”*



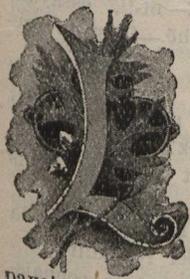
## NOTRE FEUILLETON.

# La Reine de la Plage

Par Marc Mario

ROMAN COMPLET

I



A véritable ouverture de la saison est le samedi qui précède la fête nationale du 14 juillet. Ce n'est pas que, sur les plages, les Parisiens et les citadins des préfectures voisines se préoccupent du souvenir de la prise de la Bastille ou aient le souci du pavoiement et l'amour des lampions; au contraire, s'ils s'enfuient au bord de la mer avant ce jour de réjouissances officielles et populaires, c'est avec le désir incontestable de s'y soustraire. Les compagnies du Nord et de l'Ouest principalement, en l'éloquence de leurs statistiques, pourraient dénombrer les centaines de mille Français qui, s'ils ont été retenus jusque-là par leurs affaires ou leurs travaux, en la capitale ou à la ville, se décident quand même à émigrer vers la mer la veille ou l'avant-veille du jour où, dans les rues, on chante, on crie, on danse, on illumine et l'on libationne surtout; et encore, les Compagnies ignorent les innombrables cyclistes qui n'ont pas emprunté leurs réseaux et qui sont partis à la fraîche en pédalant sur les routes.

Si, jusqu'à ce jour, depuis le commencement de juin, les plages commencent à s'animer, elles sont bondées à l'approche du 14 juillet, et elles ne tarderont pas à faire plus que le maximum lorsque août amènera les retardataires et les élèves des pensions, des

collèges et des lycées ayant laissé chez eux leurs couronnes de lauriers verts ou dorés et leurs livres à reliures rouges.

Toute l'animation des boulevards semble s'être transportés au bord de la mer, sur le sable ou sur les galets, et ce qu'il y a de curieux, en ce mélange inévitable de toutes les classes, qui se coudoient pendant huit à dix semaines sans pourtant se confondre, c'est que tous les acteurs si divers de la vie se trouvant ainsi réunis, toutes les comédies et tous les drames de l'existence se jouent alors sur cette scène pittoresque dont les coquets chalets forment les coulisses et l'horizon d'azur la toile de fond.

C'est une de ces comédies de mœurs dont nous nous proposons de faire ici la narration.

La tradition—il y a bien des années—voulait que les mariages parisiens s'ébauchassent à l'Opéra-Comique; actuellement, grâce aux relations que le voisinage maritime facilite, c'est souvent à la plage que les fiancés échangent les premiers aveux.

\* \* \*

Nous sommes à Paris-Plage.

A la terrasse du Grand-Hôtel, la quintette de virtuoses que dirige le maestro Renard donne son premier concert-apéritif qui a attiré de nombreux consommateurs.

A l'une des tables les plus voisines de l'escalier d'angle, quatre jeunes gens sont installés de façon à ne rien perdre du mouvement des baigneurs et, comme d'une première loge, ils assistent au défilé ininterrompu par la rue Saint-Louis vers la plage où la mer recule de plus en plus ses flots comme pour lais-

ser courtoisement chaque année une grève plus étendue à ses hôtes de plus en plus nombreux.

Si chacun d'eux porte, aussi bien sur son visage que dans son ton et son habillement, le signe distinctif du meilleur monde, l'un se distingue particulièrement de ses amis par le plus pur cachet de race; c'est, en effet, le vicomte Hubert de Longpré, arrivé la veille même, avec son ami Paul Rémier, fils d'un grand industriel du Nord, aussi blond que lui est brun.

—La jolie fille!—s'écria tout à coup, mais à demi-voix, Robert Durval, récemment sorti de l'école des ponts et chaussées avec le diplôme d'ingénieur.

La voix avait atténué tout ce que cette expression aurait pu avoir de vilain, car elle s'appliquait à une jeune fille toute de grâce, de distinction et de beauté, digne évidemment de tout respect, qui, en compagnie de sa mère, se dirigeait vers les planches sur lesquelles on franchit l'amoncellement des sables.

Hubert l'avait vue avant lui et il ne l'avait pas signalée à ses amis, tenu peut-être par la soudaine admiration qu'elle avait déterminée en lui, peut-être instinctivement poussé par le latent égoïsme que l'amour même insoupçonné éveille à son insu dans le cœur de l'homme.

—Oui, épatante!... approuva celui des quatre amis que nous n'avons pas encore présenté, Charles Saint-Aubin, riche fils de famille, dont le père a fait construire, l'année dernière, le coquet chalet *Surcouf*, bâti en forme de navire et flanqué d'un mât gréé comme celui du brick du célèbre corsaire, à l'extrémité du boulevard de la mer, où il voisine avec les vétérans de la plage.—Epatante!—répéta-t-il avec une admiration croissante, s'adressant plus particulièrement à son cousin Robert Durval, comme pour le remercier de la lui avoir signalée.

—N'est-ce pas? de Longpré? — ajouta-t-il à l'adresse d'Hubert.

—Oui bien jolie,—répondit Paul Rémier à la place du vicomte.

Hubert de Longpré, absorbé dans sa contemplation, n'avait rien entendu.

Il avait vu cette exquise fille de face, abritée sous son ombrelle de silésienne blanche ajourée d'une magnifique guipure; il était émerveillé par sa radieuse et chaste

beauté, rehaussée encore par tout l'éclat printanier de ses dix-neuf ans; il l'avait suivie des yeux lorsqu'elle passa près de lui, et maintenant, tandis qu'elle descendait la pente des planches, il enveloppait de ses regards sa taille moulée dans son corsage de lainage blanc, coupé par une ceinture perlée, et les formes juvéniles si gracieuses sous l'empiècement collant de la jupe d'où partent comme des rayons les longs plis flottants.

—Ah ça! déjà pincé?...—fit Saint-Aubin rieur, en tapant sur l'épaule de son ami.—En extase, quoi!

Hubert de Longpré abandonna alors la gracieuse vision qui s'effaçait peu à peu dans le flou du lointain pour se perdre bientôt parmi la foule des baigneurs et disparaître derrière la longue théorie des cabines si singulièrement alignées.

—Voyons, tu plaisantes!—fit-il, essayant de se donner un air détaché.—C'est la première fois que je la vois.

—Eh bien! justement.

—Cette jeune fille est ravissante, c'est vrai!... Vous la connaissez?

Cette question s'adressait aux trois amis d'Hubert.

Tous trois hochèrent négativement la tête, tandis que Paul Rémier répondit:

—Comment veux-tu que nous la connaissions?... Elle est arrivée hier avec sa mère.

—Tu l'avais donc vue déjà?

—Non, mais hier, à midi et demi, je me trouvais à la descente du tramway, devant le débit de tabac où j'achetais une boîte de londrès, et je comprends maintenant, à ce qui en fut dit, que c'est d'elle qu'on parlait, car il s'agissait d'une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, blonde et d'une beauté merveilleuse.

—Tu ne m'en as rien dit,—reprocha Hubert.

—J'y ai attaché fort peu d'importance.

Mais bientôt il ne fut plus question dans le groupe des quatre jeunes gens de cette jeune beauté, car l'orchestre de Renard exécutait une fantaisie sur *Carmen* que Saint-Aubin, qui se piquait de savoir par cœur tous les opéras et opéras-comiques, chantonnait à mi-voix.

Les musiciens avaient à peine terminé que de Longpré appelait le garçon et jetait une

pièce de cinq francs sur la table, dont il n'attendit même pas la monnaie.

—Attends donc!—fit Rémier en achevant son vermouth-fraisé.

Mais Hubert, qui s'était déjà levé, répondit :

—On se rouille les jambes... Marchons un peu...

—Où allons-nous?

—Sur la plage, parbleu!

Paul Rémier, qui le connaissait bien, eut l'idée de lui demander : "A la recherche de la belle inconnue, hein?" mais il réserva sa question.

C'était bien pour revoir cette adorable jeune fille qu'Hubert de Longpré avait précipité tout à coup le départ de la terrasse. Il éprouvait si fortement le besoin de la revoir que sa volonté n'eut pu l'en empêcher, et sans en avoir l'air, il dirigea ses amis du côté où il avait vu disparaître la jeune fille et sa mère.

Il chercha, n'entendant rien de la conversation décousue des autres, qui parlaient des progrès de la plage, chaque année en prospérité nouvelle, des différentes personnes reconnues pour être venues l'année précédente, des nouvelles aussi, et bientôt il soupira longuement : il les avait revues.

Elles étaient là-bas, debout auprès du canot gris échoué sur le sable, et la mère causait avec Damart qui obligeamment lui donnait tous les renseignements avec son pittoresque zélalement :

—Nous l'avons assez espéré ce beau temps! Mais tout de même, hier soir, z'ai bien cru que nous aurions de l'orage... Y s'est levé un petit vent du Est qui aurait sûrement amené de l'orage... et vous savez, l'orage qui vient du Est, y en a toujours pour huit ou neuf jours!...

Alors Saint-Aubin, en revoyant ces dames, remarqua la tactique d'Hubert.

—Je comprends maintenant pourquoi tu nous a conduits ici!—fit-il en désignant d'un regard la jolie jeune fille.—Quand je te disais que tu flambes!...

Longpré rougit légèrement en se voyant découvert.

—Non... C'est le hasard...—se justifia-t-il par un petit mensonge.

—Un hasard qui t'a été propice.

—Comment aurais-je pu deviner que ces dames étaient ici, voyons?

—Par l'inspiration du Dieu qui protège les amoureux, mon bon!...

—Ne dis donc pas de bêtise!

—Quand ce ne serait que pour t'empêcher d'en faire.. Tu vois bien que c'est une jeune fille comme il faut?

—Je n'en ai pas douté un instant,—répondit Hubert avec quelque animation.—Il n'y a qu'à la voir!

—Eh bien?...

—Tu vois bien que tu te trompes à mon égard.

De nouveau les amis admiraient la jeune arrivante, louant sa beauté, ses grands yeux bleus, l'expression angélique de son visage, l'aurole lumineuse de sa chevelure d'or, la grâce exquise de son port.

La mère devait être une femme parfaite; elle était simplement habillée de foulard mauve à fleurs garni de dentelles sur la jupe en forme, coiffée d'un chapeau Trianon sobrement garni de glycines. Elle tenait sa fille par le bras en s'abritant sous son ombrelle, et sans qu'il y eût entre elles une ressemblance bien accusée, on percevait un air de famille.

Lorsque l'heure du dîner fut sonnée, Hubert de Longpré et Paul Rémier serrèrent les mains des deux cousins qui regagnaient le chalet Surcouf, et au lieu de rentrer à l'hôtel, quitte à voir les meilleures tables occupées, ils demeurèrent sur la plage, à distance assez grandes des deux femmes pour qu'on ne remarquât pas leur assiduité.

—Elles m'intriguent,—dit Hubert.

S'il eût été sincère, si réellement la curiosité du jeune vicomte de Longpré subitement mise en éveil par la charmante apparition de cette ravissante jeune fille et de sa mère n'eût d'autre objet que de savoir qui elles étaient, il ne devait pas tarder à être satisfait.

En effet, tandis que les deux amis dînaient, fort en retard, dans la salle du Grand-Hôtel, et non à la terrasse comme ils se l'étaient proposé, car une brise assez fraîche s'était levée, ils entendirent causer, à une table voisine de la leur, de celle qu'on appelait déjà "la reine de la plage". Sa beauté avait été unanimement admirée et il était évident qu'elle surpassait par sa perfection irréprochable et l'éclat radieux que lui donnait la jeunesse celles des plus belles Parisiennes et des plus jolies Anglaises que les fêtes d'inau-

guration du Château du Touquet avaient attirés à Paris-Page et que l'on avait déjà remarquées.

Elles se nommaient Mme et Mlle Darsy. Elles habitaient le chalet *Les Lotus*, une coquette construction datant de deux ans à peine qui, à l'extrémité de la rue de la Lune, élève sa façade de style égyptien à côté de *La Rafale*, en face de la mer, de la baie de Canche et des vastes étendues de dunes du

A la Pentecôte, M. Darsy, qui, disait l'agence de Mme Paré, était banquier à Paris, était venu avec sa femme et sa fille et avaient passé quarante-huit heures à Paris-Plage, logeant à l'Hôtel des Bains, et après avoir visité plusieurs chalets, il avait loué les *Lotus* pour la saison.

territoire de Quentovic.

Vers la fin de juin, des caisses et des colis nombreux, expédiés de Paris au nom de M. Darsy, avaient été reçus par l'agence qui les avait fait déposer dans le chalet. Il y a cinq jours, le 7 juillet exactement, deux domestiques, un ménage,—le valet de chambre et la cuisinière sans doute des futurs hôtes des *Lotus*,—étaient arrivés, avaient pris les clefs du chalet et avaient tout préparé en vue de l'arrivée prochaine de leurs maîtres. Enfin le vendredi à midi et demie, le tramway qui dessert le rapide ayant quitté Paris le matin à 8 heures 30 avait amené, ainsi que l'avait dit Paul Rémier, Mme et Mlle Darsy, dont la beauté merveilleuse avait immédiatement frappé tous ceux qui avaient eu la chance de l'admirer, au point que, dès le premier jour, quand on les vit passer le soir dans la rue de Paris, on avait déjà consacré sa gracieuse souveraineté sur toutes les jolies baigneuses de Paris-Plage en lui décernant le titre flatteur de *Reine de la Plage*.

C'est *Treize-minutes* lui-même,—cet actif et alerte commissionnaire qui remplit la localité de son empressément à tel point qu'il semble qu'on le voie constamment sur plusieurs points à la fois, et dont le sobriquet typique, inscrit sur la double plaque de cuivre qu'il porte fièrement sur le côté gauche de la veste et sur le devant de son chapeau, lui a été donné, dit-on, parce qu'il a autrefois accompli et répété la prouesse de conduire avec sa voiture des voyageurs et leurs bagages, de Paris-Plage à la gare d'Étaples, en treize minutes,—c'est ce pétulant *Treize*

*minutes* qui le premier avait donné à Mlle Darsy ce titre de "Reine de la Plage" car il avait été appelé tout de suite aux *Lotus* pour porter au sémaphore une dépêche annonçant à Paris l'heureuse arrivée des deux voyageuses; et il en avait parlé pendant toute la soirée, chez Clarisse, chez Lasserre et même chez Bachot, le coiffeur, et avec son accent flamand, il avait traduit l'enthousiasme provoqué chez lui par cette ravissante jeune fille.

C'est lui qui le premier avait dit :

—C'est la plus belle fille que j'aie jamais vue à Paris-Plage... Y a pas à dire, c'est la reine de la plage.

## II

Bien loin de se douter de la préoccupation dont elles étaient l'objet, ayant à peine remarqué la curiosité admirative qui les avaient suivies partout, Mme et Mlle Darsy avait regagné leur chalet un peu après sept heures, et leur dîner achevé en parlant des agréments de la plage nouvelle pour elles, elles s'étaient installées sur leur terrasse, ayant jeté des écharpes sur leurs épaules pour se préserver de la fraîcheur du soir, et elles assistaient au coucher du soleil éteignant son disque d'or et de pourpre dans l'horizon embrasé.

Paulin, leur valet de chambre, leur apporta l'un des journaux de la localité, le *Paris-Plage*, que Mme Darsy avait demandé pour se mettre au courant de ce qui concernait la station.

Elle parcourut à peine les articles de la première et de la seconde page, comme pour se rendre compte, avant d'en entreprendre la lecture, de la physionomie du journal, et tout de suite son attention fut attirée par la liste des étrangers arrivés à Paris-Plage, dont les noms sont accompagnés de la mention de l'hôtel où ils sont descendus ou du chalet qu'ils habitent.

Instinctivement elle chercha son nom et le vit inscrit sous la rubrique de l'agence Paré : Famille Darsy, de Paris, *Les Lotus*; puis elle lut les autres noms, afin de voir si elle connaissait quelqu'un, et à peine eut-elle porté les yeux sur la liste des voyageurs du *Grand Hôtel* qu'elle tressaillit profondément dans tout son être et qu'une pâleur subite s'étendit sur son visage.

Elle venait de lire ce nom : *Vicomte de Longpré*.

— Lui!... — se dit-elle. — Lui!... Après tant d'années!... Oh! quelle mauvaise chance nous a donc menées ici?...

L'émoi plein de trouble, qui s'était emparé de Mme Darsy au moment où elle avait lu le nom du vicomte de Longpré, la tint, pendant toute la nuit, dans une inquiétude assez vive pour agiter et entrecouper son sommeil; et le lendemain matin, lorsque Marcelle, sa fille, en un frais peignoir de linon semé de fleurettes roses, vint embrasser sa mère à son réveil, elle lui trouva les yeux tellement abattus qu'elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Tu as donc mal dormi?

— Oui, j'ai été un peu agitée, — avoua Mme Darsy. — C'est le changement... c'est l'air de la mer, sans doute... ça fait souvent cela les premiers jours...

— Moi, j'ai bien dormi... j'ai dormi comme un loir.

Et tout de suite elle ajouta :

— As-tu vu comme la mer est belle?... Elle est en train de descendre... la marée basse est à 7 h. 53 d'après la carte qu'on nous a donnée avec le journal *Paris-Plage*... J'irai me baigner ce matin, n'est-ce pas?... Il fait si beau!...

— Il faut voir l'heure de la marée montante.

— La mer sera pleine à midi 54, je l'ai déjà vue...

— Eh bien!... tu ne penses donc pas à ton père qui arrive aujourd'hui à midi?... Tu ne veux donc pas qu'il te voie prendre ton premier bain comme l'année dernière à Houlgate?

— Alors je ne pourrai pas me baigner aujourd'hui... Et qui sait si demain il fera aussi beau?... Je peux bien prendre mon premier bain à la marée montante, de onze heures à onze heures et demie, et je serai prête pour le moment où père arrivera, car le tramway ne sera là qu'à midi vingt, au plus tôt.

— Si tu veux, ma chérie, — accorda la mère.

— Ah! tu es gentille!... — s'écria Marcelle, en enveloppant de son bras la tête maternelle qu'elle embrassa tendrement au milieu des brunes boucles frisées qui encadraient son visage.

Dès lors, pour la jeune fille, il n'y eut plus

d'autre préoccupation possible que celle de ce bain, le premier de saison, sur cette plage admirable toute de sable et nouvelle pour elle.

Elle avait à peine vu la grande cabine de pitchpin, dépendant du chalet, portant, comme lui, le nom *les Lotus* peint à son fronton, et installé sur la plage à peu près à la hauteur de la rue de la Lune, c'est-à-dire en dehors de l'agglomération dont l'axe de la rue Saint-Louis indique le centre; elle donna aussitôt des ordres à Paulin pour qu'il installât l'intérieur, qu'il aménageât, qu'il appropriât, et à Annette, la femme de chambre, pour qu'elle s'occupât de son costume, de ses sandales, de ses peignoirs et de son linge.

Paulin lui trouverait en outre un baigneur qui l'accompagnerait chaque fois et continuerait à lui donner des leçons de natation, comme elle avait déjà fait sur les plages visitées au cours des étés précédents.

A dix heures et demie, tout était prêt, et Marcelle, accompagnée de sa mère, qui ne se baignait pas parce que le docteur interdisait la mer à sa nature trop nerveuse, rejoignait la femme de chambre.

Le baigneur, avec lequel Paulin s'était entendu, l'attendait se promenant sur la plage tout en guettant l'arrivée de sa nouvelle baigneuse.

C'était Baptiste, — Jean-Baptiste Caloin, — le demi-frère de Damart le sauveteur, ancien sauveteur lui-même et le camarade de Paul qui est peut-être encore plus connu que lui. C'est à Baptiste qu'échut, par le fait du hasard, parce qu'il se rencontra là, le privilège d'accompagner au bain celle dont la beauté était déjà souverainement proclamée à Paris-Plage.

Baptiste accepta bien entendu, ne se doutant pas de l'attention dont il allait désormais être l'objet. Il indiqua son prix habituel, vingt sous par bain, et promit de se trouver là, chaque jour, à l'heure dite.

Ancien matelot de la marine de l'Etat, le maître-baigneur porte en tatouages, selon l'usage de la marine, les souvenirs de ses diverses campagnes, tatouages dissimulés par sa vareuse de tricot et par son pantalon effrangé, dont ceux des mains seuls sont visibles : une ancre sur la main droite et une étoile sur la gauche.

Quand le valet de chambre de la famille Darsy était venu le trouver, Damart, qui

avait reconnu le serviteur des hôtes de *Lotus*, lui dit :

Tu en as de la sance, Baptiste!... Tu vas baigner la plus zolie demoiselle de la plaze!... Une zeune fille sarmante et zolie comme y en a pas!... Paul va être zalou de toi... et ze te promets, bon sang! qu'y aura du monde pour la voir baigner!...

Il n'y en eut guère pourtant lorsque Marcelle sortit de sa cabine en son coquet costume bleu marine garni de galons rouges, son admirable chevelure d'or emprisonnée dans un béret imperméable d'un bleu tendre et ses petits pieds chaussés de brodequins de toile pour éviter le contact des coquillages brisés dont le sable est émaillé par place, ainsi que la piqûre des toquets.

Baptiste, dès qu'il l'avait vu arriver avec sa mère, s'était approché de la cabine, les avait saluées en portant la main à son béret et avait attendu à distance pendant que la jeune fille se déshabillait.

Jusque-là il n'y avait absolument personne de ce côté extrême de la plage, toute l'animation se concentrant à peu près sur le point dont le *Grand Hôtel* est le centre; mais peu à peu quelques personnes, parmi lesquelles les dames se trouvaient en majorité, s'approchaient. Une baigneuse avait cherché Baptiste, son baigneur habituel, et l'un des sauveteurs auquel elle s'était adressée, lui avait répondu en zézayant encore, car ils zézayaient tous :

—Baptiste, il va être à vous dans un petit quart d'heure... Il est là-bas qui baigne une zeune fille... la zolie demoiselle qu'on appelle la Reine de la Plaze.

Et la curiosité féminine, ainsi éveillée parmi celles qui avaient entendu, avait voulu être satisfaite. On désirait voir et juger cette beauté que l'on disait merveilleuse.

On serait porté à croire que les femmes en général, et surtout les jolies femmes, ne sont pas des juges impartiaux en matière de beauté féminine, car elles auraient quelque dépit à admettre une beauté supérieure à celle dont elles sont douées; c'est une erreur.—Qu'une femme conteste la beauté d'une rivale, discute les perfections physiques de la femme dont elle croit avoir quelque chose à craindre par rapport à son amour, qu'elle se montre sévère envers celle dont le charme peut attirer ne serait-ce que le secret désir de celui qu'elle aime, soit! Mais lorsqu'il s'agit d'une jeune fille ou d'une femme hon-

nête, la femme est encore meilleur juge que l'homme, car elle ne voit pas la beauté à travers le prisme suggestif de l'admiration masculine, toujours mêlée d'une inconsciente concupiscence, mais l'envisage impartialement et, plus subtile que l'homme, elle en perçoit tous les détails et se livre à une analyse dont notre perception moins vive est incapable.

Lorsque l'on vit apparaître Marcelle, enveloppée de son chaud peignoir de laine brune aux larges rayures bleues, qui courrut rejoindre son baigneur, tandis que sa mère et la femme de chambre portant le second peignoir en tissu éponge la suivaient à distance, ce fut de la part de celles qui se trouvaient là, disséminées à droite et à gauche, un unanime mouvement d'admiration.

Pourtant le costume de bain n'avantage pas, ainsi que le disent toutes les baigneuses; le visage, quelque joli qu'il soit, perd de son agrément sous cet encapuchonnement du béret ou de la marmotte qui emprisonne les cheveux, qui barre le front, les tempes et la nuque d'une ligne sèche et détruit le gracieux encadrement de la chevelure dont la nuance met le teint en valeur; le cou, nu sans avoir la luxuriante splendeur du décolleté, est privé des atours du corsage délicatement orné, dont la garniture appropriée à celle qui le porte, accompagne et souligne la grâce de ses traits.

La beauté de Mlle Darsy semblait ne subir aucun préjudice de ces privations.

On avait à peine pu la voir, tant elle passa rapidement, et cependant on avait remarqué la grandeur de ses yeux bleus, à l'expression profonde, frangés de longs cils et surmontés par l'arc des sourcils du dessin le plus pur; on avait admiré le dessin charmant de sa bouche si petite, dont le sourire se piquait de fossettes et la forme irréprochable de ses mignonnes oreilles dont les lobes rosés sertissaient deux perles superbes; on avait surtout été frappé, sans analyser tous les détails de cet ensemble charmant, par une si réelle beauté corsée de tout l'attrait de la jeunesse et de la grâce, et de la part de toutes celles qui la virent, ce ne fut qu'un cri d'admiration, le même pour toutes :

—Oui, elle est réellement jolie!...

Ce ne serait que plus tard, quand on la rencontrerait dans les rues, sur la plage, au marché, à la sortie de la messe peut-être, car

on se promettait de la revoir, que l'on détaillerait et que l'on analyserait cette beauté réellement digne du titre souverain de Reine de la Plage qu'on lui avait décerné.

La jeune fille, après avoir rejeté son peignoir qu'Annette reçut, avait placé sa main dans la main calleuse et halée que Baptiste lui avait tendue en se découvrant, et elle courait légèrement avec lui sur le sable humide que la vague envahissait dans son lent processus; elle s'avancait joyeusement enjambant les vagues qui clapotaient sous ses pas, courant presque afin d'avoir rapidement assez d'eau pour s'immerger, et bientôt elle se baissa, soutenue par le baigneur, s'enfonça une première fois jusqu'à la taille dans les vagues qui collèrent à son corps la jupe de son costume, plongea de nouveau quelques pas plus loin jusqu'au buste, plus loin encore jusqu'aux épaules, et alors s'abandonnant à Baptiste, qui mettait toute sa délicatesse et une certaine coquetterie à la soutenir, elle essaya de nager.

En réalité, elle nageait déjà assez bien, car elle avait appris sur d'autres plages, à Houlgate et à Paramé dans les deux saisons précédentes, pour se passer de baigneur; si elle y avait eu recours c'était plutôt pour tranquilliser sa mère et aussi parce que, à Paris-Plage, il faut aller au loin pour avoir de l'eau et qu'on avait parlé d'un courant qui se produit dans la direction de Quentovic.

Baptiste avait de l'eau plus haut qu'à la ceinture. Il marchait à côté d'elle, la tenant à peine par le menton pendant qu'elle nageait, la lâchant même tout à fait pour la laisser faire quelques brasses quand elle lui demandait, toujours prêt à la saisir afin de l'aider à reprendre pied. Puis, la tenant par les bras, il l'aidait à s'allonger quand elle voulait faire la planche; il la lâchait encore, sans cesser de la surveiller et de la suivre, dans le balancement des vagues qui la soulevaient et il l'admirait en se disant que celui qui aurait une femme aussi charmante serait certainement le plus heureux des hommes.

Peu à peu, sur la plage, les curieux s'étaient fait plus nombreux, parce qu'on avait vu Damart, son portevoix sous le bras et son filin de sauvetage sur l'épaule se diriger de ce côté, et aussi parce qu'un des autres matelots de la "Société Humaine des Sauveteurs" s'était approché de son canot.

Les nouveaux venus avaient appris, tout

de suite, que celle qu'on appelait *la Reine de la Plage* se baignait, et on leur avait montré Mme Darsy qui attendait sa fille en s'abritant sous son ombrelle de soie rouge.

On s'accordait à trouver fort grand air et une suprême distinction à cette dame, qui paraissait n'avoir pas atteint la quarantaine tant elle avait conservé toute la fraîcheur en le plus radieux épanouissement des charmes, inoubliablement célébrés par Balzac, de la femme de trente ans, et qui cependant, à en juger par l'âge de sa fille, devait avoir franchi, sans aucun dommage, ce cap redoutable. Elle était vêtue de la plus seyante toilette de petit drap bleu garni de galons multicolores, admirablement assortis à la nuance de l'étoffe, qui marquaient les plis du volant en forme et se répétaient autour du boléro et les pattes qui l'agrémentaient, laissant à découvert la ceinture perlée à grosse boucle de vieil argent, qui serrait sa taille admirablement prise et tranchait, sur le devant, avec la chemisette de soie toute fleurie sous les plis de laquelle on percevait les lignes d'un buste sculptural. Les cheveux de jais, naturellement ondulés, s'échappaient d'un chapeau de feutre gris piqué d'une plume d'aigle, fixé au chignon par deux épingles d'or couronnées l'une d'un rubis, l'autre d'un saphir. Du visage de sa fille, elle n'avait que l'expression pleine de grâce et les délicieuses fossettes creusées par le sourire.

Mme Darsy suivait attentivement les évolutions de Marcelle dans l'eau, écoutait à peine le bavardage de sa femme de chambre, et elle jetait, parfois, des regards autour d'elle, parmi les personnes qui l'entouraient à une respectueuse distance, comme si elle cherchait à reconnaître quelqu'un.

Bientôt elle tira sa montre qu'elle avait déjà consultée quelques instants auparavant, et de son ombrelle elle fit un appel à sa fille; il ne faut pas que le premier bain soit trop prolongé et dix minutes suffisent.

Marcelle obéit à l'instant même, et tandis qu'Annette s'avancait jusqu'au bord de l'eau, déployant déjà ce peignoir blanc, Baptiste l'accompagnait et la salua en la quittant tandis qu'elle lui disait :

—A demain, s'il fait beau!

—Oui, mademoiselle, à demain,—répondit le baigneur.

Et déjà la femme de chambre avait jeté le peignoir sur les épaules de la jeune fille qui

s'en enveloppait prestement et la couvrait encore de celui en laine qu'elle avait tenu jusqu'à ce moment sur son bras.

—L'eau était délicieuse,—dit Marcelle à sa mère qui remontait avec elle vers la cabine.—Elle était chaude!... c'était bon si tu savais!...

Les curieux qui avaient admiré de nouveau la Reine de la Plage lorsqu'elle sortit de l'eau, l'étoffe de son costume révélait l'harmonie impeccable de ses formes juvéniles en harmonie parfaite avec la beauté de son visage, eurent un nouveau murmure d'admiration. Puis, peu à peu, ils s'éloignèrent et se dispersèrent, tandis que Marcelle s'enfermait dans sa cabine pour se livrer aux soins de sa femme de chambre.

Le jeune vicomte de Longpré, pas plus que ses amis, ne se trouvaient parmi les curieux; ils étaient partis dès le matin en auto, une machine splendide, munie des tout derniers perfectionnements, en forme char-à-banc, élégant, confortable, pouvant recevoir huit personnes, actionnée par un moteur électrique puissant, et conduite d'une main sûre et habile par Charles Saint-Aubin, son jeune propriétaire. La partie avait été convenue dès la veille, les quatre amis allaient excursionner à Boulogne où ils prendraient deux aimables et joyeuses Parisiennes, Léa d'Antigny et Margot Milan, arrivées de la veille, qu'ils devaient conduire au Château du Touquet, après avoir déjeuné au *Grand Hôtel*, pour assister à l'inauguration des terrains du sport dont la Colonie anglaise compte doter à son profit l'ancien domaine Dalloz.

Les trente-cinq kilomètres de route avaient été dévorés en moins de trois quarts d'heure et l'auto, avec ses six voyageurs, fut de retour au même moment où le tramway, parti bien avant lui d'Étaples, s'arrêtait devant l'*Hôtel des Dunes*.

Mme Darsy et sa fille se trouvaient parmi les personnes qui l'attendaient.

Déjà, de loin, Marcelle avait aperçu son père et de son petit mouchoir brodé elle lui avait fait un signe; puis elle courut à lui pour l'embrasser la première et, tout de suite, lui annonça joyeusement:

—Je n'ai pas pu t'attendre... je me suis déjà baignée ce matin!

—Tu as bien fait puisque cela t'a fait tant plaisir, approuva M. Darsy en embrassant à son tour sa fille.

Un cri fut poussé à ce moment du milieu de Paris-Plage, qui fit se retourner le groupe dans lequel se trouvait Marcelle. L'auto de M. de Saint-Aubin venait d'effrayer un cheval qui, dans son écart, avait renversé un enfant, l'un de ces gamins du pays, que la saison attire et qui mendient par les rues, un enfant de huit ans, à la chevelure blonde, cette teinte filasse qui semble être un monopole de ces bords de la Manche et qui peut être due à la richesse oxygénée de l'atmosphère dont on connaît le pouvoir décolorant. Sa tête avait heurté le trottoir et une goutte de sang maculait son front.

—Ah! pauvre petit!...—s'écria aussitôt Marcelle tout émue et frémissante.

Et sans attendre que son père et sa mère la suivissent, elle accourut toute prête à porter secours à l'infortuné.

Mais déjà, quand elle arriva à l'angle de la rue Saint-Alphonse, où l'accident s'était produit, le gamin était relevé par les personnes qui s'étaient empressées. Maria et la vieille Catherine, les deux braves marchandes de poisson, lavaient la blessure, heureusement légère, avec de l'eau fraîche et essuyaient ses larmes.

Marcelle interrogea ceux qui se trouvaient là.

—Ça ne sera rien, mademoiselle, — lui dit-on.—Heureusement, ce n'est que le front qui a porté.

—Pauvre petit bonhomme!—fit la Reine de la Plage, avec compassion.

Et ayant pris une pièce d'or dans sa bourse elle se baissa et la mit dans la main de l'enfant dont les beaux yeux lui souriaient.

Hubert de Longpré, qui déjà se trouvait là, ayant sauté d'un bond à bas de la voiture pour porter secours à l'enfant et se renseigner sur son état, avait été si saisi en se trouvant tout à coup en présence de celle qui avait bouleversé son cœur qu'il ne voyait plus qu'elle.

A son tour, entraîné par son exemple, sa main, déposant une pièce d'or dans la main de l'enfant, frôla celle de Marcelle, et ce contact fit passer dans ses veines un frisson d'amour.

### III

Saint-Aubin, Durval et Rémier, descendus à leur tour de l'auto, aussitôt arrêté le long

du trottoir, s'étaient déjà joints à leur ami; et bien qu'ils ne fussent qu'indirectement causes de l'accident, heureusement sans gravité, ils voulurent imiter l'exemple généreux d'Hubert, ce qui faisait dire à la marchande de poisson :

Eh bien ! il en a eu une chance de se faire du mal.

Les jeunes gens s'informèrent au sujet du petit bonhomme.

—Je crois qu'il est de Camiers,—dit Angèle, la servante du café Lasserre.

Et l'enfant interrogé confirma ce renseignement.

Mais déjà il n'y avait plus que quelques personnes autour de lui, autant parce qu'on s'était rendu compte du peu de gravité de l'accident dont il avait été victime, que parce que l'attention venait d'être attirée ailleurs; on avait appris que le cavalier avait été désarçonné dans les dunes qui séparent le boulevard Dalloz de la forêt.

Alors Saint-Aubin proposa de ramener le petit chez lui, en auto, après l'avoir conduit à la pharmacie Coutelier, où sa contusion jugée légère fut lavée avec une compresse d'arnica et on lui fit boire un cordial qui lui parut une liqueur délicieuse. Il ne fallait pas laisser cet enfant exposé aux hasards de la route avec cette petite somme, importante pour ses parents, sans doute peu fortunés.

Les deux jeunes femmes étaient descendues à leur tour de l'élégante voiture et avaient rejoint leurs amis. Hubert de Longpré y fit monter le petit bonhomme tout confus et, s'étant assis sur le devant, à côté de Saint-Aubin, il le prit sur ses genoux.

—C'est très bien ce que ces jeunes gens ont fait !...—approuva-t-on parmi les personnes demeurées là; et peu s'en fallut qu'on n'applaudît.

Intérieurement, Marcelle avait joint ses félicitations à celles qu'elle entendit, et ses regards suivirent l'auto qui disparut au tournant de la rue de la Lune, dans le flou du léger nuage de poussière soulevé par les pneus.

Elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait en elle, mais elle percevait tout de même l'émotion délicieuse qui s'était emparé à la fois de son esprit et de son cœur, l'attribuant à la participation compatissante qu'elle avait prise à cet accident.

Cependant lorsque, de la terrasse des *Lotus* elle vit revenir l'auto, où les deux jeunes gens se trouvaient seuls alors, elle comprit bien qu'il se passait quelque chose de nouveau et d'étrange en elle, car ce même émoi qui lui avait paru si doux se reproduisit et son teint se colora d'un incarnat pudique.

Le déjeuner, qui opéra la réunion de cette famille pendant quelques jours séparée, venait de s'achever dans la vaste et haute salle à manger en pitchpin décorée de marines que la boiserie encadrait, et le valet de chambre avait servi le café sur la terrasse fort bien abritée des vents d'ouest, d'où la vue embrasse à la fois la mer et la plage, l'étendue accidentée des dunes et l'estuaire de la Canche, la route et la forêt d'où surgissent les phares.

L'émotion intime qui, de nouveau, avait fait tressaillir Marcelle à la vue d'Hubert de Longpré et de Charles Saint-Aubin était-il provoqué par l'éveil du souvenir de leur action charitable ou avait-il une cause secrète, assez mystérieuse pour qu'elle ne pût le discerner d'elle-même?

Elle ne songea pas à s'interroger. Elle n'eut même pas conscience de ce qu'elle éprouvait.

Elle sentit une joie exquise telle qu'un bien-être de l'âme, et elle s'y laissa aller tout entière.

Ses regards semblaient rivés à la voiture rapide qu'ils suivaient dans sa course, et il lui sembla à un moment, lorsque l'auto fut au point le plus rapproché des *Lotus*, que l'un des jeunes gens, le plus beau des deux, disait à celui qui tenait le volant de direction : "Tiens, c'est là!" car au même moment les regards de celui-ci se levèrent vers le chalet.

Cela avait eu la durée d'un éclair, car déjà l'auto avait disparu dans la rue de Paris, cornant en répétition pour signaler son passage et écarter les oisifs qui encombraient la chaussée.

Marcelle entendait encore la trompe et elle demeurait si bien en extase, en rêverie plutôt, que sa mère dut la prévenir que son café allait être froid.

Déjà M. Darsy, qui avait achevé le sien, se versait un verre de vieux cognac et demandait :

—Alors que faisons-nous cet après-midi?... Allons-nous sur la plage ou à la forêt?

—La forêt n'est guère agréable,—répondit Mme Darsy,—avec les travaux qui la bouleversent en ce moment.

—Allons entendre la musique,— demanda Marcelle.

—A la terrasse du Grand-Hôtel?... Soit! —accorda aussitôt son père.—Nous aurons la vue de la mer.

Le temps était splendide. Une journée largement ensoleillée, qui aurait été chaude ailleurs qu'au bord de la mer où la fraîche brise du large tempère l'ardeur de la température.

M. Darsy, qui devait encore passer toute la semaine avec les siens pour ne retourner à Paris que le lundi de la semaine suivante, voulut se mettre en costume de plage, et il revêtit un costume de drap gris clair et se coiffa d'une casquette russe de piqué blanc.

Toute prête, Mme Darsy donna ses ordres pour le dîner et rejoignit bientôt son mari et sa fille qui l'attendaient dans le jardinet entourant le chalet, où Marcelle avait déjà cueilli une fleur pour orner la boutonnière de son père.

Ils descendirent tous trois directement à la plage et suivirent lentement le bord de la mer, en examinant les propriétés devant lesquelles ils passaient: *Musette* et *la Cigale*. *Les Fauvettes*, si somptueuses avec leur dôme de verre, *Jean-Bart*, *Colibri*, *Mon repos*, *Sans-Soucy* toutes flanquées de terrasses et de vérandas, puis *Les Orchidées* si élégantes avec leur façade toute blanche et leur haute tourelle coiffée d'un toit pointu qui, du haut de sa double balustrade, domine si majestueusement toute la plage. Ils poursuivirent plus loin leur promenade, jugeant qu'il était encore trop tôt pour s'arrêter, et ils défilèrent devant *Les Tamaris*, récemment loués par une des plus belles femmes de la saison, devant les deux belles villas jumelles *l'Anglon* et *Cyrano*, devant *Les Galets*, *Le Péllican*, *Mireille*, *Saint-Augustin* avec la statue de l'évêque d'Hippone flanquant l'accès de la terrasse, *La Vigie* et *l'Avant-Garde*, deux modestes chalets qui n'ont d'autre mérite que d'être les doyens de la plage et les précurseurs des coquettes et des somptueuses constructions qui depuis ont été édifiées... Il allèrent ainsi jusqu'au sémaphore qu'ils visitèrent grâce à la complaisance des gardiens, et ils revinrent tout doucement par le même chemin.

L'orchestre jouait le *Domino noir*.

Déjà presque toutes les tables se trouvaient occupées sur la vaste terrasse si bien abritée et d'où le panorama est le plus vaste et le plus beau, et ils s'installèrent sur le devant.

Des regards pleins d'admiration convergèrent de toutes parts sur Marcelle, que les uns désignaient discrètement aux autres. La présence de la ravissante jeune fille était maintenant connue et l'on ratifiait unanimement le titre de la "Reine de l'Unanimité", qui lui avait été si justement décerné.

Elle n'y prenait aucunement garde, car sa modestie ne laissait aucune place à l'instinctive curiosité féminine, et c'est à peine si elle regardait rapidement autour d'elle.

Mme Darsy, au contraire, se rendait bien compte de ce qui se passait, et sa fierté maternelle se délectait à la constatation des hommages rendus, ici comme partout, à cette beauté qui lui était si chère et qui était en somme son œuvre.

La préoccupation qui l'avait assaillie un instant, lorsqu'elle avait lu le nom de Longpré, s'était dissipé, et l'arrivée de son mari lui avait apporté une diversion salutaire.

Tout à sa joie intime de mère et d'épouse, elle se laissait aller au bonheur de vivre entourée d'affection, et en ce moment, tandis que la mélancolie d'une barcarolle vénitienne, que chantait langoureusement la voix chaude et douce du violoncelle, la pénétrait, elle se perdait délicieusement dans la contemplation de cette fille si belle que l'amour lui avait donnée et elle l'admirait avec plus d'enthousiasme que tout autre.

Elle l'enveloppait de ses regards et elle percevait, par cette subtile pénétration des mères, tout ce qui se passait dans cette âme aussi chère que connue, dont il lui semblait que toutes les pensées se communiquaient à son esprit.

Tout à coup, elle vit Marcelle qui avait jeté les yeux du côté du boulevard de la Mer, les détourner subitement, en même temps qu'une pudique rougeur colorait ses joues.

La mère dirigea à son tour les regards à l'extérieur et elle reconnut celui des quatre jeunes gens de l'auto qui, le matin, avait le premier secouru généreusement le pauvre petit blessé.

Lui aussi paraissait en proie à un émoi semblable à celui qui agita Marcelle: il

était même saisi par un tel trouble qu'en pénétrant sur la terrasse, il heurta du pied l'ombrelle de la jeune fille appuyée sur la balustrade et qu'il dut s'excuser de sa maladresse en la ramassant, ce qui parut mettre le comble à son bouleversement.

Que se passait-il donc pour que Marcelle et ce jeune homme, au même instant, à la vue l'un de l'autre, eussent été pris ainsi d'un même mouvement de l'âme?

La perception maternelle de Mme Darsy aussitôt mise en éveil ne pouvait se tromper.

Ce trouble ne pouvait être, de part et d'autre, qu'une manifestation d'amour.

Un amour subitement déclaré alors?... Un véritable coup de foudre!

Et pour s'en assurer, Mme Darsy dit à sa fille, lorsque Hubert se fut éloigné, s'installant à l'autre bout de la terrasse, seul à une petite table qui venait d'être libre:

—C'est le jeune homme de l'auto de ce matin.

—Lequel?... demanda Marcelle.

—Celui qui vient d'arriver et qui a fait tomber ton ombrelle.

—Tu crois... oui... ça se peut...

Et Marcelle rougit en prononçant ces mots, et ce petit mensonge prouva à sa mère qu'elle ne s'était point trompée.

Elle ne voulut pas la questionner davantage, en ce moment, mais elle l'observa de plus près.

Marcelle ne dirigea pas un seul instant les regards du côté où Hubert s'était assis, bien qu'elle eût pu le faire de la façon la plus naturelle en tournant imperceptiblement la tête vers l'orchestre.

Mais elle, elle voulut voir mieux qu'elle ne l'avait fait en ce rapide passage celui qui avait produit une telle impression sur sa fille.

Avec la rouée habileté féminine, elle put l'examiner à son aise, sans que personne se doutât de son manège, et bien qu'elle lui tournât le dos. Elle prit dans sa trousse d'or attachée à son sautoir perlé une minuscule psyché, et s'en servit comme pour regarder ses frisettes que le vent dérangeait un peu, elle vit dans la glace le jeune homme qui la préoccupait.

Elle lui trouva fort grand air, l'extérieur d'un homme du monde parfait. Elle le jugea beau garçon et apprécia comme il convenait la fine expression de son visage et la no-

blesse de ses traits. Mais elle fut en même temps encore mieux convaincue de la réalité de ce qu'elle avait découvert, car elle constata avec quelle persistance émue Hubert qui ne se savait pas observé, se complaisait dans la contemplation de Marcelle.

Ils ne s'étaient vus pourtant qu'un instant pour la première fois!... L'amour pouvait-il donc se déterminer si promptement et frapper en même temps deux jeunes gens jusque-là complètement étrangers l'un à l'autre?

Cette réflexion, malgré ce qu'elle avait perdu, la fit se demander si elle ne se trompait pas, et le soir, tandis qu'elle y pensait encore, elle se dit:

—Non... Marcelle a rougi parce qu'elle a reconnu ce jeune homme et que ses regards se sont rencontrés avec les siens.

Mais le lendemain matin, à l'heure du bain, tandis que Mme Darsy attendait sa fille qui se déshabillait dans la cabine,—M. Darsy étant demeuré à la maison pour répondre à une lettre d'affaires qu'il venait de recevoir,—elle causa quelques instants avec le baigneur qui venait d'accourir en les voyant arriver.

—Eh bien! avez-vous beaucoup de baigneurs?—lui demanda-t-elle avec bienveillance.

—Oui, madame, ze n'ai pas à me plaindre,—répondit Baptiste,—surtout du moment que z'ai l'honneur de baigner votre demoiselle.

—Vraiment?...—fit en souriant la mère de Marcelle.

—La plus zolie zeune fille de la plaze!... vous ne savez pas comment on l'appelle déjà votre demoiselle?

—Non... Comment?

—On l'appelle la reine de la plaze... et elle le mérite bien!... Elle est si zolie!... quand on a su que c'était moi qui la baignait, on a sersé à me faire parler... on m'a questionné...

—C'est amusant!... Que vous a-t-on demandé?

—Comment votre demoiselle se nomme... où elle habite...

—Qui vous a fait ces questions?

—Des baigneurs... des messieurs... des zeunes zens... Mais ze me suis bien gardé de répondre... z'ai dit que ze ne savais rien, que ze baignais une zolie demoiselle et que ze n'en savais pas davantage...

—Les jeunes gens qui ont une auto, peut-être?—insinua Mme Darsy.

—Oh! non... ze les connais, ceux-là... ce sont des zeunes gens trop comme il faut... Et puis eux n'ont pas besoin de demander; ils vous connaissent.

—Tiens!... nous ne les connaissons pas!

—C'est facile de savoir le nom des étrangers puisqu'on les met dans le zournal.

—C'est juste!...

—Il y en a même un de ces zeunes zens qui doit avoir quelque zose pour votre demoiselle; ze ne crois pas me tromper... C'est M. Hubert, un zeune homme très sic qui reste au *Grand Hôtel*...

—Hubert?... Comment est-il?

—Un zoli garçon... très bien... on voit qu'il est d'une bonne famille et qu'il doit être risse... Si vous l'avez remarqué, il a une petite couronne à sa cravate...

Mme Darsy le reconnut aussitôt, car ce détail l'avait frappée.

Marcelle sortit à ce moment de la cabine, suivie par Annette qui, comme la veille, portait le peignoir.

—C'est vrai?...—se dit la mère inquiète malgré elle, car sans chercher à envisager l'avenir, la sollicitude maternelle conçoit instinctivement des appréhensions à la découverte d'un mystère d'amour dans le cœur de sa fille.

Et elle y songea de nouveau, se promettant de questionner habilement Marcelle, et cependant lorsque l'occasion s'en présenta, elle remit à plus tard.

#### IV

Le 14 Juillet,—dont les Parisiens sont si heureux d'éviter les pétards, les lampions et les cohues populaires,—M. et Mme Darsy et leur fille devaient dîner au chalet de *L'Oiseau Bleu* dans la rue de Londres, chez leurs amis d'Estrangis qui depuis cinq ans passaient la saison à Paris-Plage.

Quelle ne fut pas la surprise de la mère de Marcelle en trouvant chez ses amis ce jeune homme qui la préoccupait et en entendant M. d'Estrangis dire à son mari et à elle, en le leur présentant :

—Mon jeune ami, le vicomte de Longpré, qui m'a demandé de lui faire l'honneur de vous le présenter.

Lui!... ce jeune homme en présence duquel

Marcelle avait éprouvé un tel trouble, qui avait lui-même manifesté à sa vue un réel émoi!...

M. Darsy serrait la main d'Hubert pendant que M. d'Estrangis, achevant la présentation, disait :

—M. et Mme Darsy et Mlle Marcelle.

—Je suis enchanté, monsieur... — fit le père de Marcelle.

—J'ai beaucoup entendu parler de vous par M. d'Estrangis,—dit le jeune vicomte après s'être profondément incliné devant Mme Darsy et sa fille,—et je me suis rencontré déjà avec vous dimanche, dans la rue de Paris, au moment où ce pauvre petit a été renversé par ce cheval que l'auto de mon ami avait effrayé.

—En effet, je m'en souviens, — répondit M. Darsy.—Cet enfant n'a pas été blessé grièvement, n'est-ce pas?

—Non, une légère contusion, heureusement. Nous sommes retournés le voir hier à Camiers, où nous l'avions ramené après l'accident, et il allait tout à fait bien, car il était déjà en train de jouer sur la place.

Mme Darsy observait le jeune homme pendant qu'il s'entretenait avec son mari.

Elle l'observa plus attentivement encore pendant le repas, où il eut Marcelle pour voisine de droite, tandis qu'il avait à sa gauche Mme Desprès, la sœur de Mme d'Estrangis.

Elle cherchait à retrouver en lui des traits connus; elle étudiait son regard, elle analysait le timbre de sa voix comme pour y noter des accents demeurés fidèlement enregistrés dans son souvenir, et elle ne retrouvait rien, ou bien peu de chose du moins de ce qu'elle cherchait.

Pourtant, amené à parler des siens, Hubert avait dit que son père, le comte de Longpré, avait quitté récemment son château angevin de Plessis-les-Tours, pour aller, avec sa mère et sa sœur, en Suisse et en Allemagne. Aucune erreur n'était donc possible.

Et c'était lui, le fils de Christian de Longpré,—fatalité des hasards de la vie!— que l'on avait rencontré à Paris-Plage, où l'on passait l'été pour la première fois!... Et il avait fallu,—coïncidence encore plus fâcheuse,—qu'un simple accident et un mouvement simultané de pitié et de charité eussent rapproché spontanément Hubert de sa fille!... Il avait fallu encore que, ce soir même, le

rapprochement se consacra en retrouvant ce jeune homme à la table de M. d'Estrangis!...

Quels souvenirs douloureux la présence du fils du comte de Longpré venait d'éveiller dans l'esprit de Mme Darsy?

Un passé lointain, enseveli dans les brumes des années de jeunesse, un passé d'humiliation pour la fierté de celle qui était née de Fontanges, venait d'être tiré tout à coup de l'oubli où elle aurait voulu le voir disparaître à jamais si son juste ressentiment ne l'y eût implacablement gravé.

C'était plus qu'un rapprochement fortuit qui venait de s'opérer entre Hubert de Longpré et la famille Darsy, plus qu'une de ces relations toutes de circonstances que crée parfois, à tout insu, la vie au bord de la mer, et qui, n'ayant que la durée de la saison, sont oubliées dans la reprise de l'existence parisienne et dans la récupération du cercle habituel des parents et des amis.—M. d'Estrangis l'avait dit en nommant le jeune vicomte de Longpré; il avait demandé à être présenté à M. et Mme Darsy.

Désormais, après l'accueil qui venait de lui être fait, accueil qui ne pouvait être que sympathique du côté du père de Marcelle, il serait autorisé à suivre à Paris les relations ainsi contractées et admises.

Quelle intention avait donc eu ce jeune homme en se rapprochant ainsi de ces personnes qu'il avait rencontrées pour la première fois?

Mme Darsy se le demandait avec de secrètes appréhensions en continuant à l'observer pendant le dîner et dans le cours de la soirée que l'on passa, dans le salon de M. d'Estrangis, en causeries et à faire un peu de musique, et elle se demanda tout à coup, avec une irrésistible aversion:

—Serait-ce à cause de Marcelle?...

Non, il ne pouvait se faire, malgré la grâce charmante de sa fille, malgré l'attrait puissant de sa beauté, qu'Hubert de Longpré eût déjà conçu pour elle un amour sérieux et que cet amour eût été la cause de sa démarche.

Sans doute, Marcelle était bien capable d'inspirer les plus tendres sentiments; mais l'amour, dans la vie réelle, n'éclate pas souvent, d'une manière aussi brusque, aussi soudaine, aussi inattendue. Le coup de foudre est surtout un moyen de romanciers ou de dramaturges.

D'ailleurs, Mme Darsy ne se bornait pas à étudier, à ce point de vue nouveau, le jeune vicomte de Longpré.

Elle se souciait peu, à vrai dire, qu'il eût éprouvé ou non ce coup de foudre, et qu'il se fût spontanément épris d'une passion plus ou moins tendre, plus ou moins folle pour sa fille.

Son examen minutieux, éclairé par la perspicacité dont la nature paraît avoir ordinairement doué la mère, se portait aussi sur Marcelle.

Hubert, d'une irréprochable correction, en homme du monde absolument parfait, s'était montré auprès de sa jolie voisine de l'empressement le plus aimable et le plus gracieux, et certainement il y avait là moins une manifestation d'amour qu'une preuve de galanterie de bon ton qui est le plus enviable apanage des qualités chevaleresques de notre race.

Il était causeur brillant et spirituel, et son amabilité, fruit d'une éducation supérieure, passée à l'état d'habitude, devait être la même auprès de toutes les femmes.

Quant à Marcelle, sa mère convenait en ce moment qu'elle s'était sans doute trop promptement alarmée en mettant sur le compte d'une secrète émotion l'incarnat qui avait un moment coloré ses joues lorsqu'elle s'était retrouvée en présence de M. de Longpré.

Elle le voyait bien ce moment, et il était évident que si, de son côté, elle se fût laissée prendre aux séductions, que Mme Darsy ne songeait aucunement à nier, du physique réellement très plaisant de ce joli garçon, malgré elle ses sentiments les plus intimes se manifesteraient bien, ne serait-ce que de la façon la plus fugitive, et l'œil vigilant de la mère les surprendrait infailliblement.

Et pourtant, malgré cette constatation, malgré ce raisonnement, Mme Darsy ne pouvait s'empêcher de concevoir des inquiétudes.

Du premier coup, quand elle avait entrevu la possibilité que Marcelle et Hubert de Longpré s'aimassent, elle s'était dit résolument:

—Non, un mariage entre eux ne peut se faire!... Jamais Marcelle n'épousera le fils de Christian de Longpré!... Ce qu'il y a entre nous est irrémédiable!... Quand je devrais y user toutes mes forces, je les sacrifierais sans hésiter pour empêcher une pareille union!...

Mais la mère, qui pensait être prudente et avisée, ne se contenterait pas d'avoir constaté que rien encore n'avait eu lieu qui fût de nature à faire concevoir à Marcelle cet amour qu'elle redoutait.

Elle se disait qu'il est plus aisé et plus sûr de prévenir que d'avoir ensuite à défendre et à combattre.

Le cœur et le cerveau ne sont-ils pas semblables aux autres organes de notre humaine organisation? Et, en matière de sentiment, comme dans les maladies, n'est-il pas préférable d'appliquer la méthode préventive plutôt que d'être obligé d'avoir ensuite recours à la thérapeutique et parfois à la cruelle chirurgie?

Il fallait, en s'y prenant sans retard, mettre Marcelle en garde contre elle-même, l'armer contre les faiblesses de la nature et de son sexe, contre les défaillances de la raison. Il fallait, pendant qu'il en était temps encore, la détourner sans qu'elle s'en aperçût de ce jeune homme et l'empêcher de concevoir à son égard les sentiments qu'il serait capable de lui inspirer.

Tout d'abord, Mme Darsy songea à s'adresser à son mari, non point pour lui communiquer ses préoccupations, car elle ne ferait jamais l'aveu du secret douloureux dont elle avait tant souffert et dont la blessure, imparfaitement cicatrisée, venait de se rouvrir tout à coup.

Elle voulait seulement se renseigner, et c'est pour cela que, le soir, lorsqu'ils furent rentrés aux *Lotus* et que Marcelle, les ayant embrassés l'un et l'autre, se fut retirée dans sa chambre, elle lui demanda :

—Tu avais entendu parler de ce jeune homme... M. de Longpré?...

—Je connaissais ce nom certainement ;—répondit M. Darsy,—et je ne crois pas me tromper en affirmant que le comte de Longpré, le père de M. Hubert, sans doute, qui a de très importants vignobles dans la Charente, est un client de la maison.

M. Darsy était le principal commanditaire de la banque Fleury, Rousseau et Cie, rue N.-D.-des-Victoires, à Paris.

—As-tu compris dans quelle intention M. de Longpré avait demandé à M. d'Estrangis de nous être présenté?—questionna encore la mère de Marcelle, sans paraître y attacher trop d'importance.

Et c'est du même ton dégagé que son mari lui répondit :

—C'est ce qui se fait fréquemment entre gens du même monde... Dans le but d'être autorisé à suivre les relations si fragilement établies au hasard d'une rencontre de plage, afin de s'y faire une société agréable...

—C'est ce que j'ai pensé.

Et tout se borna là.

Mais le lendemain, de plus en plus assailli par ses préoccupations, Mme Darsy amena avec sa fille l'entretien au point qu'elle désirait.

Elle fut satisfaite d'abord, lorsqu'il fut question de la soirée chez les Estrangis, de voir que Marcelle ne parla pas d'elle-même de M. de Longpré. Il n'avait fait évidemment sur elle aucune impression ; elle n'était, du moins, que superficielle.

Puis, dans la matinée, sur la plage, tandis qu'elles faisaient de la dentelle dans leur cabine, attendant l'heure du bain, elle parla de cette cavatine de Mozart que Marcelle avait jouée de mémoire chez Mme d'Estrangis et de cette sonate de Beethoven qui lui avait valu de telles félicitations, et à ce propos elle dit aussi quelques mots de M. de Longpré qui avait chanté, accompagné par Mlle d'Estrangis, deux des dernières et des plus amusantes "chansons rosses" de Fursy sur le voyage du président Loubet à Londres, et sur les expulsions des congrégations ; et elle insinua habilement :

—Je ne sais pas si je me trompe, mais je crois que Marthe d'Estrangis n'est pas indifférente à M. de Longpré.

—Tu crois?—fit Marcelle d'un petit air indifférent.

Si Marcelle avait eu le moindre sentiment, même inconscient, pour le jeune vicomte, la perspective de le voir épouser son amie l'aurait sûrement émue.

Il n'en était rien, et la mère se félicita de sa tactique.

—Je crois même,—ajouta-t-elle,—que la couronne de vicomtesse ne déplairait pas à ton amie...

Marcelle n'eût qu'une petite moue pour réponse, moue d'indifférence qui signifiait : "Je ne sais pas, mais j'en doute."

Alors Mme Darsy, conformément au plan

qu'elle s'était proposé, se mit, à propos de ce projet de mariage imaginé pour les besoins de sa cause, à malmenier assez vertement ces jeunes gens de l'aristocratie qui mettent un titre dans la corbeille de noces et qui ne sont pas taillés pour faire de bons maris, parce que leur éducation et la liberté dont ils ont démesurément joui les ont blasés avant l'heure et rendus sceptiques.

Ces jeunes gens, avec leurs habitudes de cercles, sont des compagnons bien peu assidus auprès de leurs femmes.

Elle ne voudrait pas, quant à elle, voir sa fille ainsi mariée.

Marcelle avait pour sa mère une affection trop respectueuse pour la contredire, mais elle faisait dans sa tête ses réflexions, et en songeant à M. de Longpré, elle ne pouvait partager une si fâcheuse opinion.

Elle avait envisagé d'abord uniquement ce que sa mère lui avait dit au sujet de son amie Marthe d'Estrangis, et c'est en pensant à ce projet de mariage, qui était possible en somme, qu'elle appliquait son jugement à M. de Longpré.

Non, il ne lui semblait pas que ce jeune homme, qu'elle avait vu si bon et si compatissant à une infortune, pût avoir le cœur sec et l'âme sceptique, et si réellement il avait l'intention de demander la main de Marthe, c'est qu'il l'aimait avec cette loyauté et cette ardeur qu'elle avait vu briller dans la limpidité de son regard.

Marcelle n'avait, en réalité, conçu aucune affection jusqu'alors pour celui dont sa mère cherchait préventivement à l'éloigner. Elle avait été tout simplement, mais profondément émue à cette manifestation de générosité qui avait, d'un élan spontané, uni la pièce d'or d'Hubert à la sienne dans la main du petit blessé de la rue de Paris.

Elle ne se demandait même pas, ignorante de l'amour, pourquoi elle s'était sentie si mystérieusement et si délicieusement remuée lorsqu'elle s'était retrouvée en sa présence.

La tentative de sa mère produisit son effet naturel, la faisait porter sa pensée avec complaisance sur ce jeune homme, et elle se sentit presque envieuse du bonheur de Marthe.

À la première occasion qui se présenta, le jour du premier bal d'enfants qui eut lieu au Casino, Marcelle, qui avait voulu assister à ce joyeux spectacle des rondes enfantines,

s'y rencontra avec Marthe, et tandis que sa mère causait avec Mme d'Estrangis, elle glissa habilement une question au sujet de M. de Longpré.

—C'était la première fois que vous le receviez depuis que vous êtes ici?—demanda-t-elle.

—La première fois,—répondit Mlle d'Estrangis.—M. de Longpré a rencontré père à la terrasse du Grand Hôtel et il paraît qu'il l'a questionné sur vos parents qu'il avait remarqués; alors, comme il a dit que père vous connaissait et que vous deviez dîner chez nous, il a demandé à être présenté à vos parents et père l'a invité exprès pour cela.

Et comme Marcelle demeurait songeuse, ne s'apercevant même pas, tant elle s'absorbait dans ses pensées nouvelles, de l'admiration générale dont elle était l'objet dans cette salle de bal, Marthe ajouta :

—Père est très bien avec le vicomte de Longpré, le père de M. Hubert, et c'est lui qui doit être mon premier témoin à mon mariage qui sera annoncé dès notre rentrée à Paris.

Cette nouvelle soulagea le cœur de l'adorable jeune fille d'un poids immense.

L'amour, qui était à la porte, pénétrait à cet instant même en elle.

Elle se sentait si exquisement troublée que ce fut en quelque sorte machinalement qu'elle demanda :

—Qui épousez-vous donc?

—Le fils de M. de Ducis, le député de Quimper,—répondit Marthe d'Estrangis.

—Tous mes compliments.

—M. de Ducis est un ami d'enfance de père et notre mariage, qui est décidé depuis près d'un an, aurait déjà eu lieu si Adrien, mon fiancé, n'avait pas été empêché par la longue maladie et ensuite par la mort de sa mère.

Et Marthe ajouta :

—Et vous, vous n'attendez pas, j'en suis sûre, d'avoir vingt-trois ans comme moi pour vous marier?

—Moi?...—fit Marcelle troublée surtout par l'intonation presque malicieuse de son amie.

—Oh! vous pouvez me le dire.

—Qui donc?—demanda la ravissante jeune fille de plus en plus remuée par la découverte de cet amour qui venait depuis un

instant seulement de pénétrer définitivement en son cœur.

—M. de Longpré ne vous a donc rien fait comprendre?—questionna encore Mlle d'Esstrangis.

—Non... rien... Qu'avait-il à me faire comprendre?

—Vous manquez de confiance envers moi, Marcelle, car je sais bien ce que mère a dit lorsqu'elle s'est proposée de placer M. Hubert à côté de vous à table... Vrai?... il ne vous a rien dit?...

—Je vous assure...

—Cependant, s'il a voulu être présenté à vos parents, c'est à cause de vous... j'en suis sûre... C'est qu'il vous aime?...

—Moi!...

Et comme Marcelle avait pâli tout à coup :

—Vous voyez bien que vous l'aimez aussi, —ajouta Marthe vivement.

—Non... Je ne sais pas... Je ne crois pas... ça ne se peut pas... Nous le connaissons à peine... C'est la première fois que nous nous rencontrons avec lui...

—Il n'en faut pas davantage à l'amour, ma bonne Marcelle, et rien qu'à vous voir, je suis sûre de ne pas me tromper en vous affirmant que vous l'aimez!...

Mme Darsy et Mme d'Esstrangis, en se rapprochant de leurs filles, interrompirent cet entretien.

Mais le soir, la nuit même, car elle ne dormit que d'un sommeil agité et entrecoupé, le lendemain, les jours suivants encore, Marcelle comprit bien, à ce qui se passait en elle, qu'une métamorphose complète venait de s'opérer en tout son être.

C'était comme l'épanouissement de toutes les facultés affectives jusqu'alors concentrées dans le fond de son cœur et en quelque sorte ignorées.

C'était un trouble délicieux, un émoi incessant, semblable à celui d'une ivresse divine; c'était un sentiment plus raffiné et plus intime de sa pudeur instinctive qui s'éveillait, la préoccupait et qui l'agitait.

Sa pensée se représentait sans cesse ce jeune homme qu'elle avait rencontré, et elle le voyait tel qu'il lui était apparu la première fois, comme s'il était encore devant ses yeux; son cœur se formait à l'aimer, en subissant la mystérieuse attraction qu'il exerçait sur elle.

Elle cherchait à l'apercevoir, et comme

elle ne le rencontrait pas, une exaspération, —première douleur causée par l'amour,—attisait encore le feu à peine allumé en ses veines.

Alors, dans ses longues et captivantes méditations, elle se rappelait tout ce qui le concernait; elle interprétait maintenant dans leur sens réel tous ses actes. Elle comprenait qu'il avait agi comme il l'avait fait sous l'impulsion irrésistible de son amour, et elle rapportait à ses tendres sentiments jusqu'aux plus insignifiants de ses actes.

Puis, elle pensait à ce que sa mère lui avait dit au sujet de M. de Longpré.

Avait-elle deviné l'amour d'Hubert lorsqu'elle ignorait encore elle-même?...

Sa mère n'avait-elle parlé de ce prétendu projet de mariage du jeune vicomte avec Marthe que pour la sonder à son insu et pour se rendre compte de l'état de son cœur?...

Mais alors, s'il en était ainsi, si sa mère lui avait parlé de cette façon fâcheuse de M. de Longpré, ce ne pouvait être que pour l'amener à prendre sa défense et pour obtenir la confiance de ce secret d'amour que sa perspicacité avait prématurément pressenti?

Oui, évidemment, ce ne pouvait être que cela!...

Et Marcelle, toute joyeuse, ne songea plus dès lors qu'à annoncer à sa mère la première, l'ineffable découverte qu'elle venait de faire en elle-même.

Elle s'y prépara, cherchant les phrases qu'elle amènerait à ses lèvres pour la douce et intime confiance, mais sa résolution tomba au moment même où elle allait l'exécuter.

L'amour, dans les âmes les plus ingénues comme dans les cœurs les plus ardents, se plaît dans le mystère; il trouve dans le secret de l'âme où il brûle un aliment et des forces nouvelles. Il grandit dans le silence jalousement gardé, dans les méditations profondes dans les longues et solitaires rêveries.

Il valait mieux, d'ailleurs, pour faire cette douce confiance, attendre que son père fût reparti pour Paris, choisir le moment où elle serait bien seule avec cette mère adorée qui lui faciliterait l'aveu et qui la comprendrait à demi mots.

Et les derniers jours de la semaine s'écoulèrent ainsi.

Marcelle ne rencontra pas une seule fois Hubert de Longpré. Elle ne l'aperçut ni sur la plage, ni dans la rue de Paris où elle fit pourtant, soit avec sa mère, soit avec sa femme de chambre, de longues stations devant les étalages et des visites dans les divers boutiques, sous des prétextes d'acquisitions et de menues emplettes; elle ne le découvrit pas davantage à la terrasse du Grand-Hôtel où elle avait prié son père de la mener entendre la musique la veille de son départ.

Celui qu'elle aimait était-il reparti?...

Cette pensée, surgit tout à coup dans le tourment de son esprit, la fit souffrir, et cette souffrance exalta encore la tendre passion de son cœur ingénu.

Non, il ne pouvait se faire que M. de Longpré eût quitté Paris Plage, sans prendre congé des d'Estrangis qui l'auraient dit à ses parents; sans venir saluer son père et sa mère auxquels il avait demandé à être présenté!...

Hubert de Longpré l'aimait, elle le sentait bien maintenant, et il ne se serait pas éloigné ainsi, sans la revoir, sans s'être rapproché d'elle, sans lui avoir révélé peut-être l'amour qu'elle avait deviné!...

Alors comment se faisait-il qu'on ne le voyait pas?...

Et, en se posant cette question, Marcelle souffrit de nouveau.

Un mal inconnu, angoissant et douloureux, venait d'implanter en son cœur ses griffes acérées: elle venait de connaître la première torture de jalousie.

Marcelle avait pensé tout à coup à ces trois jeunes gens, à ces amis du jeune vicomte, qu'elle avait vus avec lui, le premier jour, dans l'auto, et elle avait pensé surtout à ces deux jeunes femmes jolies et élégantes, qu'elle avait vues à leur côté.

Son esprit n'approfondit pas davantage; elle en aurait été, d'ailleurs, incapable, et sa souffrance fut uniquement instinctive.

Robert Durval et Paul Rémier étaient, en effet, demeurés auprès de leurs deux aimables compagnes, au moment de l'accident survenu dans la rue de Paris.

Léa d'Artigny et Margot Milan avaient été l'objet de la curiosité générale pendant le stationnement de la confortable voiture dont on admirait la forme coquette et le

superbe mécanisme.

Charles Saint-Aubin et Hubert de Longpré avaient rejoint leurs amis après avoir secouru le petit blessé, et l'auto, irréprochablement conduit par son jeune propriétaire, avait disparu dans la rue Saint-Louis, pour stopper au bas de l'escalier de la terrasse du Grand Hôtel.

Après un joyeux déjeuner, la troupe joyeuse était repartie de nouveau dans la direction du Château qu'elle allait visiter, se promettant en outre d'assister aux fêtes d'inauguration des Terrains des Sports.

Puis, le soir, ils avaient filé, à l'exception du jeune vicomte qui dînait chez M. d'Estrangis et qui avait paru particulièrement heureux de se dérober aux amusements projetés.

Le surlendemain seulement, Hubert rejoignit ses amis.

Les deux jolies Parisiennes ne se trouvaient plus avec eux; Charles Saint-Aubin les avait reconduites à Boulogne, où il avait fait charger les accumulateurs de son auto et en avait emporté de rechange.

—Eh bien! ça s'est passé comme tu le voulais, bel amoureux? — interrogea plaisamment Paul Rémier en revoyant son ami—Tu as vu la reine de la plage?... Tu t'es fait présenter à ses parents?... Tu lui as fait l'aveu de cette passion qui s'est déchaînée subitement à sa vue?...

Hubert avait rougi à ces questions, et gravement il répondit:

—Ne plaisante pas!... J'aime réellement Mlle Darsy!...

—Bah!... Jusqu'à quand?

—Elle n'est pas de celles, je t'assure, que l'on puisse cesser d'aimer.

—Alors... le mariage? A quand la cérémonie?—demanda à son tour, raillant, Charles Saint-Aubin.

Et sans attendre la réponse d'Hubert.

—Sais-tu ce que disait Margot en voyant que tu nous lâchais?—dit Robert Durval.—Elle a dit: "Je le connais!... Il aime toutes les beautés qu'il rencontre et il prend feu et flamme d'un seul coup... Ça lui a déjà pris lorsqu'il a découvert aux *Folies-Bergères* la petite Lona Barisson, ce qui ne l'a pas empêché de me revenir après un exode de quelques semaines... Hubert est le meilleur garçon du monde, mais le plus emballé que je

connaisse... Il se mariera lorsqu'il n'y aura plus une jolie femme qui le dispensera de la lettre de faire-part et de la traditionnelle cérémonie en robe blanche derrière le suisse de Saint-Philippe-du-Roule."

—Eh bien! Margot se trompe, — déclara fermement Hubert de Longpré, — J'aime comme je n'ai jamais aimé, et c'est sérieusement que je vous le dis: j'épouserai cette ravissante enfant, car je l'adore!

—Bravo!... fit Saint-Aubin.—Le voilà, le grand amour!... Le voilà bien!...

—Ne blaguez pas, c'est sérieux!...

—Alors où en es-tu?—demanda Rémier.

—J'aime... voilà tout!

—Mais elle, la jeune fille?

—Est-ce que je sais?... Je crois qu'elle répondra... Il me semble l'avoir compris.

—Alors, réellement, tu as le projet de la demander en mariage?

—Dès que je serai certain d'être agréé, je vous le promets!

—Décidément, c'est sérieux! — fit Paul Rémier.

—Tout ce qu'il y a de plus sérieux, lui répondit gravement Hubert.

Saint-Aubin allait lui poser une question, mais sa légèreté même la lui fit ajourner devant la gravité de son ami, et ce ne fut que deux jours après qu'il avisa de lui demander:

—Alors c'est réellement fini avec Margot, du moment que vous vous mariez?... ou bien n'est-ce que la trêve nécessaire?

—Margot, répondit mélancoliquement de Longpré, en dépit de la flamme qui s'alluma et s'éteignit presque aussitôt dans ses regards,—il y a longtemps que c'est fini avec elle, vous le savez bien... Elle a été pour moi une amie exquise...

—Que vous aimiez bien!

—C'est vrai!... mais c'est fini, et maintenant surtout...

## VI

Le soleil, comme en une couche royale, s'enveloppait des nuages de pourpre et d'or, sous un baldaquin d'azur, tel un souverain plein de majesté qui se sait l'objet de l'admiration de ses innombrables sujets.

De la terrasse des *Lotus*, Marcelle, appuyée sur la balustrade, et Mme Darsy, à demi étendue dans son délicat roking-chair, assis-

taient à ce spectacle dont la beauté grandiose semble être toujours nouvelle, et toutes deux, sans être absorbées par leur contemplation, songeaient.

—A quoi penses-tu donc?... — demanda Mme Darsy, après un assez long silence, au moment où le sommet du disque de feu venait de disparaître au fond de l'horizon.

Marcelle hésita un instant.

Elle rougit légèrement, puis elle répondit:

—Je cherchais comment je te demanderais quelque chose...

—Quoi donc?

—A propos de mon mariage...

—Ton mariage!... — s'étonna la mère véritablement saisie par l'inattendu.

—Oui... Je me demande, quand le moment sera venu, comment je m'y prendrai... ou plutôt comment s'y prendra celui qui aura jeté les yeux sur moi.

—Mais... tout simplement, ma chérie, dit

Mme Darsy avec un enjouement de commande. —C'est une drôle de question et une préoccupation non moins singulière... Tu sais comment cela se passe, voyons... et lorsque la demande en mariage est faite par les parents du jeune homme, elle est ordinairement prévue et l'on s'y attend... et alors c'est tout naturel!

Puis, après une pause silencieuse:

—Qu'est-ce qui te fait donc penser à cela?... —demanda la mère.

—Rien,—fit Marcelle,—à quoi veux-tu que je pense?... Les idées viennent sans qu'on les cherche...

A l'instant, la résolution de la jeune fille venait de se modifier. Elle s'était souvenue des préventions élevées par sa mère contre M. de Longpré et elle n'osait plus lui faire la confidence projetée. Elle sut même détourner adroitement la conversation, et il ne fut question que de ce que l'on ferait le lendemain, et Mme Darsy proposa à sa fille de l'emmener visiter Montreuil où bien des curiosités sont de nature à attirer le touriste.

Dans la matinée de ce lendemain, Mme Darsy entrant dans la chambre de sa fille qu'elle croyait encore au lit, la trouva assise et écrivant.

—Tu écris?—interrogea-t-elle.

—Oui, à père... répondit Marcelle.— Tu sais bien qu'il me l'a recommandé... une lettre chaque jour...

Et subitement elle rougit, pénétrée de confusion, car elle comprit que sa mère venait de lire sa dernière phrase, encore inachevée :

“*Que dirais-tu si je t'apprenais que mon cœur...*”

Ces simples mots furent pour la mère toute une révélation.

Elle regarda sa fille et comprit ce qui se passait en elle.

—Marcelle,—fit-elle avec un reproche calin, tu ne me dis donc pas tout, à moi?...

Et comme la jeune fille se taisait :

—Ton cœur?... C'est donc pour cela qu'hier soir tu m'adressais cette question?... Marcelle tu aimes?...

Elle la prit en ses bras, tandis qu'elle venait de se lever, et s'asseyant à sa place, elle la fit asseoir sur ses genoux.

—Est-ce vrai?—demanda-t-elle encore, —Voyons, tu n'as donc pas confiance en ta mère? C'est à ton père que tu annonces le premier cette nouvelle?... Tu aimes?... C'est donc vrai?...

—Oui... —susurra timidement Marcelle d'une voix à peine perceptible, la tête baissée comme si elle se trouvait surprise en faute.

—Qui?... qui aimes-tu?...

Marcelle se taisait toujours.

—Pour que tu aimes, il faut que l'amour t'ait été inspiré... Il faut que tu aies compris que tu es aimée... Par qui?... Dis-le-moi... Est-ce qu'une mère n'est pas la première confidente, la confidente naturelle de sa fille?... Marcelle, qui est-ce?...

“Tu ne me réponds pas?—fit tout à coup Mme Darsy dont la voix se modifia étrangement.

—Oh! je devine!... Oui, je sais... Veux-tu que je te dise le nom de celui auquel tu penses!...

Surprise, Marcelle leva légèrement les yeux vers sa mère.

—C'est ce jeune homme avec lequel nous avons dîné l'autre jour chez Mme d'Estrangis!... Tu vois, je le savais!...

Et se changeant du tout au tout, avec enjouement, Mme Darsy reprit :

—Folle, va!... Tu crois aimer!... C'est autre chose que ça quand on aime!... Tu ne connais même pas ce M. de Longpré... Tu le voyais pour la première fois... L'amour ne vient pas comme ça tout à coup... Il t'a parlé en particulier?... Il t'a fait comprendre quelque chose?

—Non... rien...—balbutia Marcelle.

—Tu vois bien!...

—Mais j'ai bien senti...

—Quoi?...

—En moi... en y pensant... je voulais te le dire et je n'ai pas osé...

—Parce que ce jeune homme t'a plu.

—Oui... il est charmant... il a l'air si doux... si bon...

—Qu'en sais-tu?... Ni ton père ni moi ne le connaissons.

—Ça ne fait rien... ça se sent!...

—Avec la grande expérience de la vie que tu as?...—railla alors la mère.

—Il n'y a pas besoin d'expérience... on sent bien que ce n'est pas comme les autres...

Tiens,—poursuivit l'adorable jeune fille qui s'enhardissait peu à peu en parlant, quand tu m'as dit que tu pensais qu'il devait être fiancé avec Marthe...

—Eh bien?...

—Ça m'a fait un coup... J'ai souffert!...

—Mais tu es folle réellement!... Ce jeune homme ne t'est rien!...

—Cependant... J'ai bien compris...

—Quoi donc?

—S'il a demandé à être présenté à père et à toi, c'est...

—C'est que son père, le comte de Longpré, qui s'occupe de vignobles dans la Charente, est un client de la banque Fleury et Rousseau... et c'est pour cela qu'il a voulu, par simple politesse, profiter de la rencontre pour faire la connaissance de ton père... Il était invité avant nous par M. d'Estrangis...

—Non, mère... M. de Longpré a demandé à être invité chez M. d'Estrangis quand il a su que nous nous y trouverions... C'est Marthe qui me l'a dit...

—Marthe!...—s'écria Mme Darsy.—Tu as donc parlé avec elle de ce jeune homme?

—Tu m'avais dit qu'il pouvait se marier avec elle...

—Et tu lui as demandé si c'était vrai?

—Non, mère,—dit franchement Marcelle,—c'est Marthe qui m'a annoncé son mariage avec M. de Ducis, le fils du député de Quimper, qui a ajourné à cause de la mort de Mme de Ducis.

—Ah!... c'est elle qui t'a dit...

—Tu ne peux te figurer comme j'ai été heureuse quand j'ai su que tu t'étais trompée et que Marthe épousait ce M. de Ducis...

—Alors c'est que tu aimes M. de Long-

pré?...—fit Mme Darsy d'une voix altérée.

—Oui... je crois!... ou plutôt j'en suis sûre... je l'aime...

—Tu l'aimes!... Ah! malheureuse!...

Marcelle fut effrayée par l'étrange expression de la voix de sa mère, par la métamorphose que venait de subir son visage.

—Oui, malheureuse,—répéta Mme Darsy, —car tu ne sais pas...

—Si je savais?...—s'écria Marcelle d'une voix déjà pleine d'angoisses.

Mme Darsy s'était interrompue, reculant au moment de laisser échapper la révélation qui allait jaillir de ses lèvres, et l'interrogation anxieuse de sa fille ne pouvait l'y résoudre.

—Rien...—fit-elle... — Non, je ne peux pas te le dire... Ou plutôt je ne peux te dire que ceci : Tu ne peux pas aimer M. de Longpré... il faut bannir cet amour de ton cœur parce qu'un mariage entre toi et lui est impossible...

—Pourquoi?... mère, dis-moi... dis-moi, je t'en prie!

—Non, je ne puis te le dire... tu dois avoir confiance en moi... en ta mère qui ne veut que ton bonheur... Il faut oublier ce jeune homme que, du reste, tu connais à peine, que tu n'as vu que deux fois... Il le faut tandis qu'il en est temps encore, afin que cela te soit moins douloureux... car enfin, du moment qu'il ne t'a pas parlé, tu ne peux encore l'aimer bien sérieusement...

Marcelle soupira.

—Et lui-même, tu ne sais pas seulement quels sentiments il éprouve à ton égard... s'il t'aimait, il te l'aurait manifesté!... Donc, ne pense plus à lui, ma chérie... Oublie-le, puisqu'il le faut!...

La jeune fille ne répondit pas. Sa gorge contractée en un spasme douloureux n'aurait pu laisser échapper un son.

Elle eut la force cependant de dissimuler ce qu'elle souffrait, et sans tourner la tête elle détourna à peine les yeux.

Mme Darsy n'insista pas devant le mutisme de sa fille qu'elle interpréta dans le sens d'une docile résignation, se disant d'ailleurs que cet amour—une illusion du cœur peut-être—était trop récent pour être déjà fortement enraciné dans son âme.

A ce même moment Hubert de Longpré se trouvait au Casino, dans la salle de jeu; il s'était mis à jouer aux petits-chevaux pour

se distraire de ses préoccupations et son esprit volait bien loin de la partie, car il portait machinalement, prenant si peu garde au résultat que la plupart du temps, quand il gagnait, Antoine était obligé de pousser sa monnaie devant lui avec son râteau.

Il aperçut tout à coup M. d'Estrangis bien que le père de Marthe fut là depuis quelque temps, assistant à la partie, sans y prendre part.

Hubert se leva et se rendit auprès de lui.

—Tiens, vous étiez là?—dit M. d'Estrangis.—Vous jouiez?

—J'ai joué quelques coups...

—Et vous avez perdu?

—Non, j'ai gagné... c'est la première fois que ça m'arrive.

Et aussitôt il demanda, d'une voix légèrement altérée :

—Vous avez revu vos amis, M. et Mme Darsy?

—J'ai vu M. Darsy prendre le tramway lundi, et c'est tout.

Ils sortirent tous deux.

Alors, dans la salle du Casino, qu'ils avaient à traverser et qui était vide en ce moment, le jeune vicomte dit avec quelque embarras :

—Il faut d'abord que je vous prie d'excuser l'incorrection de ce que je vais vous dire... ou plutôt du choix du lieu de cet entretien... car j'aurais dû aller vous voir...

—Oh! mon cher ami, à la mer, laissons l'étiquette et les formes de côté,—fit d'Estrangis.

Mais vous avez donc quelque chose de sérieux à me dire?—ajouta-t-il, frappé du ton et de l'attitude d'Hubert.

—Oui... très sérieux...

—Ah!...

Et le père de Marthe prit le bras du jeune homme et le conduisit sur le boulevard de la mer, dans la direction du sémaphore.

—Alors, de quoi s'agit-il?

—J'ai une question à vous poser... ou plutôt un conseil à vous demander,—répondit Hubert,—et un aveu...

—Au sujet de... Mlle Darsy, n'est-ce pas?

Hubert rougit de se voir deviné; mais il avoua :

—Oui... Comment savez-vous?...

—Mon cher enfant, ce n'est pas difficile à deviner... Vous aimez Marcelle, et vous l'aimez déjà depuis quelque temps, car c'est sous

l'impulsion de cet amour que vous m'avez demandé de vous présenter à ses parents et que vous avez été si joyeux lorsque je vous ai invité à dîner en même temps qu'eux.

Et souriant avec une paternelle bonhomie :

—Si c'est là l'aveu que vous avez à me faire—ajouta M. d'Estrangis, — vous voyez qu'il n'a pas été difficile?

—C'est vrai... J'aime Mlle Darsy... et je l'aime réellement, croyez-le!...

—Cela ne m'étonne pas... Alors le conseil que vous vous proposez de me demander?...

—En l'absence de mon père, qui est, comme vous le savez, à Prétoria, où il s'est engagé dans la nouvelle *Gold universal extraction*, je peux m'adresser à mon oncle de Pourtales, le médecin de la marine, le frère de ma mère et mon parrain, qui est en retraite à Dunkerque... Mais, avant de le prier de faire en ma faveur une démarche auprès de M. Darsy, je voudrais savoir si j'ai quelque chance d'être accueilli... Si je n'ai pas été tout à fait indifférent à Mlle Marcelle...

—Et en fait de conseil, vous voulez me charger de sonder les dispositions de son esprit à votre égard?... Eh bien! c'est entendu: à la première occasion, je confesserai à votre intention ma si jolie petite amie qui mérite bien ce surnom de "Reine de la Plage" qu'on lui a, paraît-il, décerné.

—Comment vous remercierai-je?...

—Vraiment, déjà si amoureux?

—Je vous le jure... Depuis que je l'ai vue, je me suis senti pris tout entier... et je l'aime, je vous l'atteste, de l'amour le plus grand, le plus absolu... au point que je ne puis plus voir la vie sans elle.

—Oh! mais c'est aller un peu vite, jeune emballé!—fit M. d'Estrangis en arrêtant la marche.—Et si Marcelle ne vous aime pas?... Si son cœur est déjà pris?... S'il y a enfin un obstacle que ni vous ni moi ne pouvons prévoir?...

Hubert haletait déjà à la pensée de la possibilité de voir son rêve s'anéantir: il avait pâli, et c'est d'une voix blanche qu'il prononça :

—Non... ne me dites pas ça... J'en souffrirais trop!... Je ne sais pas ce que je ferais!...

—Allons, du calme, amoureux!... Voyons, examinons posément les choses... Entre la famille Darsy et la vôtre, je ne vois rien au point de vue des convenances: belle fortune

de part et d'autre... même monde... et même je dois vous dire que mon ami Darsy appartient à la même société que nous par son origine, car il a droit à la particule... Ce n'est point un secret que je vous révèle, ses amis le savent. Son père, le marquis d'Arsty, a eu le malheur d'être pris dans la déconfiture d'une société dont il fut le commanditaire, où il laissa tout ce qu'il possédait et fut déclaré en faillite sous le nom de Darsy, sans particule, par suite d'une erreur de greffe. Il fut rendu responsable, quoiqu'il n'était que commanditaire, parce qu'il avait écrit une lettre dans laquelle il faisait acte d'administration, et c'est ce nom de Darsy que son fils réhabilite en sacrifiant, jusqu'au dernier sou, le patrimoine de sa mère... C'est en quelque sorte par un sentiment d'orgueil des plus louables qu'il a gardé ce nom que son père a pour ainsi dire, porté malgré lui et auquel il a lui-même rendu l'honneur.

—Mais c'est superbe ce que vous me dites là!

—Je vous le répète, tous les amis... les amis intimes de M. Darsy, le savent... Donc entre vous, tout est parfaitement en rapport... et si ce mariage doit se faire... — Mais n'allons pas si vite... Je saurai ce que vous voulez... et bientôt...

—Que vous êtes bon!...— s'écria Hubert! en serrant fiévreusement la main de l'ami de son père.

\* \* \*

Ce fut sa fille que M. d'Estrangis chargea de la délicate mission de sonder les dispositions de Marcelle à l'égard du jeune vicomte.

Marthe alla la voir avec sa mère, une après-midi où le vent soufflait en rafale,— ce qui est assez fréquent à Paris-Plage où le terrible "Suroit" a entassé dunes sur dunes, ravissant ainsi, chaque année, de nouvelles bandes de territoire à la mer,—et tandis que Mme Darsy s'entretenait avec Mme d'Estrangis, elle dit à son amie, qu'elle avait attirée à part sur la terrasse des *Lotus*, si bien abritée par un élégant window :

—Je comprends pourquoi vous me parliez l'autre jour de mon mariage!

Marthe, qui y avait réfléchi depuis que son père lui avait découvert la tendre passion d'Hubert de Longpré, avait perspicacement deviné ce qui devait se passer en elle.

Et comme Marcelle, indécise, hésitant à

comprendre, l'interrogeait du regard, elle poursuivit :

—J'avais deviné juste en vous disant que vous aimiez M. Hubert.

La timide jeune fille s'embellit de l'incarnat qui empourpra aussitôt son visage.

Marthe lui prit amicalement la main et la gardant dans la sienne, en s'accoudant auprès d'elle sur la balustrade, elle reprit :

—M. de Longpré a vu père hier et il lui a parlé de vous.

—De moi!...—s'écria Marcelle, heureuse et confuse tout à la fois.

—Oui, de vous, car il vous aime... et ce que je vous disais était vrai: c'était pour se rapprocher de vous, pour vous connaître qu'il avait demandé à être présenté à vos parents... je ne m'étais pas trompée... Il a questionné père à votre sujet, car il voudrait savoir quel accueil vous feriez à la demande que ses parents présenteraient en son nom...

—Voulez-vous que je vous dise tout? —poursuivit Marthe d'Estrangis qui pénétrait la pensée de son amie.—Père m'a chargée de vous interroger pour savoir si vous autorisez M. de Longpré à vous demander en mariage.

—Voyons... interrogez-vous!... — fit encore Mlle d'Estrangis, voyant que Marcelle demeurait interdite, mais ne comprenant pas qu'elle souffrait intérieurement.—Vous aimez M. de Longpré, c'est certain... Voilà les mariages comme j'aime, ceux que personne n'a préparés pour vous, ceux qui se sont décidés d'eux-mêmes, à l'improviste, et qui ont fait naître l'amour en une seule rencontre... C'est comme moi avec Adrien de Ducis; je l'ai connu à Brest, il y a deux ans, quand nous sommes allés voir l'escadre russe... et tout de suite nous nous sommes aimés...

—Alors qu'allez-vous répondre?... Vous ne connaissez pas la famille de M. Hubert?... M. de Longpré est d'excellente noblesse et il est très riche, ce qui n'est jamais désagréable... M. Hubert est très aimable, joli garçon, un Parisien dans l'âme et je crois qu'il fera un excellent mari... Il a l'air de vous adorer, d'après ce que dit père...

—Vous, vous l'aimez... J'en suis sûre, bien que vous ne me l'avez pas encore avoué.

—Oui... Je l'aime... — balbutia Marcelle d'une voix à peine intelligible.

Et elle ajouta, plus bas encore si c'est possible.

—Je l'ai dit à ma mère... mais ce mariage est impossible, ma mère me l'a déclaré...

—Impossible! —s'écria Marthe stupéfaite.—Pourquoi?

—Ma mère n'a pas voulu me le dire... Il y a, paraît-il, une impossibilité absolue... Ah! ma bonne Marthe, si vous saviez comme je suis malheureuse!...

—Non, mais il ne faut pas vous laisser aller à souffrir... Il faut savoir ce qui, d'après votre mère, s'oppose à ce mariage... En avez-vous parlé à votre père?

—Non... pas encore.

—Je ne vois pas d'empêchement... Vous ne connaissiez pas M. de Longpré avant de l'avoir rencontré chez nous, alors l'obstacle ne peut être sérieux, car je n'en vois ni du côté de la famille, ni du côté de la position... Vous vous convenez sous tous les rapports.

—Mais puisque ma mère dit...

—Votre mère fera connaître sans doute à votre père les raisons qui d'après elle s'opposent à ce mariage et M. Darsy décidera... Quand il saura que vous aimez, il faudrait qu'il y eut un empêchement joliment grave pour qu'il ne donnât pas son consentement.

—Laissez-moi vous donner un conseil... J'ai cinq ans de plus que vous; je suis une grande amie par conséquent et j'ai un peu d'expérience...

—Parlez-en à votre père dès qu'il sera revenu... M. Darsy revient samedi, n'est-ce pas?

—Oui... Mais ma mère...

—Attendez... Il y a un moyen... Vous aimez M. de Longpré?

—De toute mon âme!...

—Voilà ce que je vais dire à père pour qu'il l'annonce à M. Hubert...

—Non... Non... — intervint vivement la jeune fille épouvantée.—Ma mère...

—Laissez-moi faire, ma chère Marcelle,—interrompit de nouveau Mlle d'Estrangis.—J'ignore tout ce que vous venez me dire... Cet obstacle que votre mère voit à ce mariage, c'est comme si vous ne m'en aviez pas parlé... Ce n'est pas ça, en tout cas, qui vous empêchera d'aimer M. Hubert...

—Oh! non... je sens que je l'aimerai malgré tout!

—Je sais ce que c'est... C'est ce qui s'est passé pour moi... J'aimais tellement Adrien que tous les empêchements et les retards causés par la maladie et par la mort de sa

mère n'ont fait que me porter à l'aimer davantage... Ayez donc confiance malgré tout...

—Vous croyez?...—fit l'adorable jeune fille déjà reprise par cette fragile espérance que le cœur accueille avec tant d'enthousiasme.

—J'en suis sûr, ça s'arrangera... Donc je ne sais rien... Je sais que vous aimez M. de Longpré, et ça suffit... Je l'ai deviné plutôt que vous ne me l'avez appris... Le reste s'arrangera.

—Alors, qu'allez-vous faire?

—C'est lui qui, après que père lui aura parlé, fera sa demande... et alors tout s'arrangera, j'en suis certain.

Marcelle, confiante en son amie, s'était laissé reprendre par la plus douce joie, cette joie qui, depuis deux jours, avait fait place en elle à une peine immense; et lorsqu'elle quitta *les Lotus*, quelques instants après, elle se sentit raffermie par le baiser que Marthe lui donna et par ses regards dans lesquels elle lut la plus tendre exhortation.

## VII

Le dimanche suivant, tandis que M. Darsy se trouvait à Paris-Plage, Paulin lui apportait une carte qu'un visiteur venait de remettre et sur laquelle il lut :

GONZAGUE DE POURTADES

*Officier de la Légion d'honneur*

*Médecin-inspecteur de la Marine de l'Etat*

*en retraite*

22, rue Jean-Bart, Dunkerque.

Sans questionner son valet de chambre, car il ne s'étonnait aucunement de recevoir, à la mer, une visite d'une personne qu'il ne connaissait pas, M. Darsy pénétra dans le salon.

Le docteur de Pourtades, en redingote, une minuscule rosette rouge à la boutonnière, se leva à son arrivée et ayant salué :

—Monsieur,—fit-il tout de suite,—je vous dois de vous expliquer immédiatement ce que ma démarche auprès de vous a d'apparence cérémonieuse en une localité de villégiature... Je suis le beau-frère du comte de Longpré et l'oncle par conséquent d'Hubert qui a eu l'honneur... un honneur recherché par lui,

de se rencontrer avec Mme Darsy et vous à la table de votre ami commun, M. d'Estrangis.

En prononçant cette dernière phrase, l'ancien médecin de la marine s'était assis, obéissant à l'invitation que le père de Marcelle lui adressait d'un geste.

—Si mon neveu a recherché la présentation dont M. d'Estrangis a bien voulu se charger, c'est parce qu'il avait déjà rencontré Mlle Darsy avec sa mère et, je crois, aussi avec vous, et parce qu'il était épris depuis ce moment-là de tendres sentiments qui se sont développés depuis en lui à mesure qu'il l'a mieux connue... et... voyons... Je vais droit au but... car je suis plutôt embarrassé par cette démarche, nouvelle pour moi... mais que j'ai promis à Hubert de faire auprès de vous, en l'absence de son père, qui se trouve, comme vous le savez, dans le Transvaal... et je viens vous demander, monsieur, au nom de mon beau-frère, le comte de Longpré, et au mien la main de mademoiselle votre fille pour le vicomte de Longpré.

M. de Pourtades souffla presque après cette tirade.

La demande qui venait de lui être faite ne surprit point M. Darsy, non seulement parce qu'il la pressentit dès les premiers mots, mais surtout parce qu'il avait déjà su lire dans les yeux et sur le visage de Marcelle, dont il attendait chaque jour la tendre confiance.

—Je suis très honoré, monsieur, de la recherche de M. de Longpré,—répondit-il avec une paternelle émotion;—je ferai part à Mme Darsy de la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, et nous consulterons notre fille.

M. de Pourtades se levait déjà pour se retirer, mais M. Darsy lui tendit la main.

—Je n'ai pas encore l'honneur de connaître le comte de Longpré,—lui dit-il,—si ce n'est pour avoir vu son nom dans les comptes courants de la maison de banque dont je suis l'associé... J'avais deviné, le jour où je l'ai vu chez mon ami d'Estrangis, les intentions de votre neveu...

—Il ne m'appartient pas de faire son éloge,—dit à ce moment l'ancien médecin de la marine,—mais je me fais un devoir de dire que lorsqu'il est venu me trouver à Dunkerque pour me faire la confidence de son amour, je l'ai longuement interrogé sur la sincérité et la solidité de ses sentiments, et

il m'a parlé de Mlle Darsy en des termes tels que je ne suis pas étonné de savoir qu'il l'aime et que je vous félicite, monsieur, d'avoir une fille aussi parfaite, aussi jolie et aussi charmante.

En disant ces mots, M. de Pourtades serra avec une cordialité qui ne manquait pas de correction la main de M. Darsy qu'il n'avait pas abandonnée et il ajouta :

—Mon neveu attendra avec une bien légitime impatience la réponse que vous voudrez bien lui donner... et je suis heureux pour ma part d'avoir eu l'honneur, en remplaçant mon beau-frère, de faire votre connaissance.

—Je suis moi-même très honoré, monsieur, —dit le père de Marcelle.

Et il reconduisit l'oncle d'Hubert jusqu'à la grille de la propriété où ils échangèrent une dernière salutation.

Puis, revenant aussitôt dans la salle à manger, où Marcelle et Mme Darsy étaient demeurées, au lieu de répondre à la question de sa femme, l'heureux père vint droit à sa fille et lui dit :

—Eh bien ! petite cachottière... heureusement j'avais lu dans tes yeux et je n'ai pas été surpris de la visite que je viens de recevoir !

Mme Darsy était devenue toute pâle.

—Quoi !... ce monsieur ?...

—Oui, M. de Pourtades est l'oncle de M. Hubert de Longpré, et en l'absence de son beau-frère qui est en ce moment dans l'Afrique du Sud, il est venu me demander ta main pour son neveu... Avoue que cela te surprend guère ?

Pour toute réponse, Marcelle leva les bras et elle enlaça son père, se réfugiant en quelque sorte sur sa poitrine, offrant délicieusement émue son front à ses baisers.

Mme Darsy, dont la pâleur n'avait pas été remarquée, pas plus par son mari que par sa fille, tant leur joie émue était grande, sentait des frissons glacés courir en ses membres et des bouffées de chaleur embraser son cerveau.

Elle souffrait et elle n'osait élever la voix pour protester contre ce mariage, comme si elle était tenue par un secret qui, en présence de l'homme dont elle portait le nom, ne devait pas s'échapper de ses lèvres.

Elle se sentait mal à son aise devant sa fille, à qui elle avait dit que son mariage

était impossible et dont les regards heureux semblaient lui dire :

—Tu vois, mère, qu'il n'y a aucun empêchement, puisque père veut bien !

Et embrassant encore une fois son père, qui venait de lui donner une telle joie, Marcelle dit :

—Oh ! que je suis heureuse !...

Puis, passant dans les bras de sa mère, enlaçant son cou à son tour, elle ajouta avec une ineffable expression de joie et de tendresse :

—Oui... bien heureuse !...

—Alors, voyons !... —fit M. Darsy qui partageait le bonheur de son enfant, —je n'ai pas besoin, à ce que je vois, de te demander ce qu'il faut répondre ?

Mais Mme Darsy intervint.

Elle se dégagea doucement des bras de sa fille, se déroba sans qu'elle y prit garde à ses baisers, et maintenant que son émoi était un peu calmé et les couleurs revenues à ses joues, elle prononça :

—Il ne faut pas aller si vite... Il faut réfléchir un peu... Rien ne presse de donner une réponse...

—Evidemment, —concéda le père de Marcelle, —il n'est pas nécessaire de donner une réponse à M. de Pourtades dans les vingt-quatre heures.

—Il est nécessaire de se renseigner... Tu connais à peine M. de Longpré...

Et s'adressant à sa fille qu'elle embrassait sur le front qui venait de s'assombrir :

—Laissons-nous un moment, ma chérie, veux-tu ?... —lui dit-elle. —Il faut que nous causions, ton père et moi.

Marcelle se retira, non sans jeter un éloquent regard à son père.

Elle sentait que c'était en lui seul qu'elle devait placer son espoir.

Elle monta dans sa chambre, dont la fenêtre donnait en plein sur la mer, d'où la vue embrassait à la fois la plage Saint-Gabriel, l'estuaire de la Canche et les profondeurs infinies de la plaine liquide que des nuages noirs assombrissaient en ce moment, car le vent soufflait avec violence du nord-ouest et le temps, beau jusque-là, venait de changer brusquement.

Debout devant la baie ouverte où elle s'arrêta, la pauvrete perdit ses regards dans le vague du lointain, sombre comme son âme endolorie, et sans voir cette plage dont elle

était la reine, elle songea en une langoureuse mélancolie.

Dans cet entretien qu'elle avait avec son père, sa mère allait faire prévaloir les raisons qu'elle avait de s'opposer à ce mariage; elle allait dire l'empêchement inéluctable dont elle lui avait parlé.

Elle voyait son bonheur perdu au moment où il venait de commencer.

Et des larmes brûlantes montaient lentement à ses beaux yeux, les emplissaient, se suspendaient un instant à leurs longues franges et roulaient comme des diamants liquides sur son corsage que la respiration hâlante soulevait en bonds.

\* \* \*

—Evidemment je connais mieux le père de M. de Longpré que lui-même,—disait en ce moment M. Darsy.

—Tu ne le connais même pas personnellement,—appuya la mère de Marcelle.

—Je ne le connais qu'en sa qualité de client de la banque...

—Pas davantage!

—Je sais qu'il possède une très grande fortune, consistant principalement en d'importants vignobles dans la Charente... Il est très riche et ses affaires sont très prospères...

—Soit... De lui, mettons que tu n'aies rien à dire... Du reste, ce n'est pas le comte de Longpré qui demande la main de notre fille, mais son fils...

—Ce jeune homme sera très riche un jour... Il est très bien... Je ne te cache pas qu'il m'a été très sympathique...

Et M. Darsy demanda:

—Et toi, comment l'as-tu trouvé?

—Je ne sais pas,—répondit Mme Darsy en dissimulant son embarras.—Je ne l'ai pas examiné au point de vue où je l'envisage en ce moment... J'étais si loin de m'attendre à cela...

—Pas moi!... Je n'ai pas été surpris du tout!

—Quoi!... Tu avais compris...

—Que Marcelle et ce jeune homme s'aimaient... Oui, bien sûr!...

—Vraiment?

—C'était visible... non seulement le jour où nous avons dîné avec M. de Longpré chez M. d'Estrangis, mais auparavant, lorsque Marcelle et lui se sont rencontrés au moment

de cet accident... cet enfant qui a été renversé par ce cheval dans la rue de Paris...

—Allons donc?

—J'ai bien vu à la rougeur qui les a brûlés tous les deux à la fois au visage, j'ai bien deviné ce qui se passait en eux.

—Ce n'est pas sérieux... Ce serait le coup de foudre, dit Mme Darsy en riant.

—Eh! mais le coup de foudre frappe quelquefois.

M. Darsy prit la main de sa femme et la pressant tendrement dans la sienne:

—N'est-ce pas ainsi que je t'ai aimée?—lui demanda-t-il.—Te souviens-tu du premier jour où je t'ai vue, dans cette loge, aux Français... où tu te trouvais avec des amis de ton père, le marquis de Virlay?...

—Oui...

—Eh bien! tu vois?

—Ce n'est pas la même chose... Nous avons passé presque toute cette soirée ensemble...

—Parbleu! parce que j'étais pris... parce que je me sentais attiré... parce que je t'aimais déjà...

—Enfin, peu importe,—fit la mère de Marcelle en ramenant l'entretien sur ce mariage. Il s'agit de notre fille... Je m'attendais si peu à cette démarche... J'ai été si surprise...

—Ça devait bien arriver un jour ou l'autre.

—Elle est si jeune!...

—Dix-huit ans...

—J'en avais vingt-deux quand nous nous sommes mariés.

—Mais enfin on se marie tout de même à dix-huit ans... Ma mère n'en avait que dix-sept quand elle s'est mariée...

—Quand le mariage est heureux, tout va bien.

—Pourquoi Marcelle ne serait-elle pas heureuse?

—Eh! mon ami, qui peut prévoir l'avenir? Nous n'avons qu'une fille!... Qui sait quel est le caractère de ce jeune homme?... qui sait quelle a été sa vie?...

—Tous les jeunes gens de son monde sont les mêmes,—répondit indulgemment M. Darsy.—Ils s'amuse et, ma foi, ils n'ont pas tort.

—Encore faut-il savoir!...

—Bien sûr!

—Crois-moi, Lionel, rien ne presse... Avant de donner une réponse à l'oncle de M. de Longpré, il faut se renseigner... Et

puis le comte de Longpré n'est pas en France. Il est au Transvaal; évidemment, si ce mariage était décidé, il ne pourrait avoir lieu avant son retour... Nous avons donc tout le temps nécessaire... Il n'y a aucune urgence à fiancer notre fille à ce jeune homme, surtout en l'absence de son père... Car enfin, qui sait?... S'il voyait, lui, quelque obstacle... Si ce mariage ne lui convenait pas?

—Pour avoir agi ainsi,—répondit M. Darsy,—il faut que M. de Longpré soit certain de l'assentiment de son père.

—C'est ce que nous ne savons pas... Les jeunes gens s'emballent...

Mme Darsy cherchait à gagner du temps, à empêcher de donner une réponse immédiate, pensant qu'elle parviendrait bien ainsi à rendre impossible ce mariage auquel elle avait de graves et secrètes raisons de s'opposer.

—Eh bien! tu en parleras avec Marcelle, dit M. Darsy.

—Oui, je lui en parlerai... Laisse-moi faire!

C'était le répit voulu ainsi gagné. C'était presque la victoire assurée, c'est-à-dire ce mariage définitivement empêché.

Et Mme Darsy dissimulait sa satisfaction intérieure.

### VIII

Marcelle fut navrée quand sa mère lui apprit que son père et elle avaient décidé de ne pas donner une réponse immédiate à la demande faite par l'oncle de M. de Longpré, sous le prétexte de réfléchir et de se renseigner.

Ses pressentiments angoissants ne l'avaient point trompée!

Et seule, le soir, elle pleura longtemps, et dans sa douleur même, son amour puisa des forces nouvelles, les forces que donnent l'exaspération, les forces qui le décuplent.

Déjà elle se jurait:

—Si je ne me marie pas avec lui, je ne me marierai jamais!...

\* \* \*

Le lundi, M. Darsy était reparti pour Paris, comme chaque semaine, tenu par ses opérations financières, par les fluctuations incessantes de la Bourse surtout, dont les

cours subissaient les contre-coups de la politique.

La mère de Marcelle avait attendu ce moment pour agir.

Elle fit porter au sémaphore une dépêche adressée à son frère, Adrien de Fontanges, qui habitait Paris.

Elle lui écrivit:

*Une grave nouvelle à t'apprendre concernant Marcelle. Prends premier train pour Etaples, serai gare pour t'attendre et te dire ce que je demande à ton affection.*

CLOTILDE.

Le lendemain matin, tandis que Marcelle demeurait avec sa femme de chambre et prenait son bain sous la conduite de Baptiste, elle prit le tramway et se rendit à Etaples à l'heure de l'express, sous le prétexte d'aller faire une commande.

M. de Fontanges, rendu très inquiet par la dépêche alarmante de sa sœur, arriva exactement comme elle le lui avait demandé.

Il l'interrogea tout en l'embrassant:

—Que se passe-t-il donc?... Qu'est-il arrivé à Marcelle?

Et elle lui apprit cette demande en mariage dont sa fille avait été l'objet. Elle n'eut pas besoin de lui expliquer les raisons qui la rendaient hostile à ce projet; son frère les devina dès qu'il s'agissait du fils du comte de Longpré.

—Alors, que veux-tu faire?...—questionna-t-il, tout en continuant à marcher à côté d'elle, sur la route déserte qui se perd dans la campagne en s'éloignant de la ville.

—Je veux rendre ce mariage impossible sans que l'opposition vienne de moi, car tu comprends bien que je ne peux pas parler... Tu sais à quel point je déteste le comte de Longpré et tu sais bien que je ne peux pas consentir à ce que son fils devienne mon gendre... Alors il faut que tu m'aides! Il faut que tu trouves le moyen d'empêcher ce mariage... Voyons, M. de Longpré n'est pas sans défaut? N'est-il pas joueur?... N'a-t-il pas fait quelque folie, commis quelque faute? Voilà ce qu'il faut savoir... Il n'a pas été sans avoir un amour... S'il y avait quelque chose de ce côté-là... Cela peut se savoir... Il y a des agences à Paris... Moi, je ne peux pas m'adresser à l'un de ces hommes; mais toi, tu le peux!... Adrien, il faut que tu me rendes ce-

service... Je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

—Oui, je ferai ce que tu veux,—promit M. de Fontanges.

—Tu vas repartir tout de suite, et tu m'écriras dès que tu sauras quelque chose, dès que tu auras vu un agent... Mais fais vite, car il faut donner une réponse au plus tôt.

—Demain, je te télégraphierai.

\* \* \*

Le lendemain, en effet, une dépêche arrivait au chalet des *Lotus*.

—C'est de père?— demanda Marcelle en voyant le pli bleu que l'employé du sémaphore venait de remettre.

—Non, c'est un télégramme que j'attendais, répondit Mme Darsy en le faisant disparaître sans le lire.

Marcelle sentit son cœur se serrer. Un de ces pressentiments mystérieux dont sont doués ceux qui aiment l'avertit que ce message se rapportait à son mariage.

Adrien de Fontanges télégraphiait à sa sœur :

*Ai vu un agent très habile, M. Leroux, en qui peux avoir toute confiance. L'ai mis au courant. Il part pour Paris-Plage et te verra, car nécessaire qu'il surveille personnage question.*

L'entretien fut bref et mystérieux entre Mme Darsy et ce policier officieux que son frère lui envoya et qui se présenta au chalet des *Lotus* s'annonçant aux domestiques sous ce prétexte d'offrir ses services en vue d'une assurance.

Lorsqu'il se fut fait connaître en disant :

—Je suis M. Leroux, envoyé auprès de vous par M. de Fontanges.

La mère de Marcelle lui assigna un rendez-vous. Dans la soirée, elle se rendrait au Grand-Hôtel, dans la salle du Casino où l'on joue aux petits-chevaux, et tandis que sa fille prendrait part au bal, avec la famille d'Estrangis, ils pourraient causer.

Et elle lui donna tous les renseignements de nature à lui permettre de trouver sans peine Hubert de Longpré.

Le soir même, ainsi qu'il était convenu, M. Leroux se rencontra avec Mme Darsy et, l'ayant conduite à l'écart il lui dit tout bas :

—Je crois que ce que vous disiez ne sera pas difficile. M. de Longpré a une amie

ou du moins il en avait une il y a peu de temps. Demain, dans l'après-midi, trouvez-vous au casino du Château du Touquet, à trois heures, avec votre fille... Vous verrez ce qui se passera.

Le château du Touquet, remanié, restauré et transformé depuis quelques jours, venait, en effet, d'ouvrir un pavillon dans lequel on avait installé le jeu habituel des plagés et des villes d'eaux, les petits-chevaux.

Tandis que la terrasse du château, métamorphosée en café, était pleine de consommateurs, il y avait foule aussi autour des tables de jeu, et ce jour-là on pontait ferme sur les numéros 1 et 5 qui venaient de gagner successivement un certain nombre de fois.

Selon la recommandation que le policier marron avait faite à Mme Darsy, la mère et la fille avaient des voilettes assez épaisses que la violence du vent justifiait amplement.

Elles étaient vêtues de petits manteaux de drap gris perle à plis flottants, avec simulacre de collerettes en broderies ajourées, et coiffées de larges chapeaux de paille rouge pour Mme Darsy et de mousseline de soie crème pour Marcelle, qui jetaient une ombre sur leurs visages.

Mme Darsy s'installa à la terrasse, à une table laissée vacante par un gentleman d'une correction irréprochable qui se leva à leur arrivée.

Ce gentleman, un Anglais du plus pur style, n'était autre que Leroux.

La mère de Marcelle comprit que c'était lui, car il l'avait prévenu secrètement de la métamorphose sous laquelle il lui apparaîtrait, mais il est juste de dire, à l'éloge de son talent de transformation, qu'il était à tel point méconnaissable qu'elle ne le reconnut qu'à l'exemplaire du *Times* qu'il tenait à la main comme signe de reconnaissance.

Dès lors, elle ne le perdit pas des yeux.

Mme Darsy avait offert à sa fille de la conduire au Touquet pour voir les transformations qu'il avait subies. C'était un but pour passer la soirée.

Marcelle y avait consenti, guidée par l'espoir secret d'y rencontrer M. de Longpré qu'elle n'avait plus revu depuis plusieurs jours avant la demande faite en son nom par M. de Pourtades.

Cette après-midi, lors même qu'elle ne reverrait pas celui qui emplissait toute sa pen-

sée, apporterait quand même une diversion à sa peine, car elle sentait bien, malgré les favorables dispositions de son père, que ce mariage ne se réaliserait pas.

La pauvre enfant n'avait cessé de s'interroger pour essayer de comprendre quel empêchement majeur s'opposait ainsi à cette union, et toutes les conjectures que son esprit avait faites lui paraissaient invraisemblables.

Marcelle souffrait réellement et son visage pâle portait déjà les traces de sa douleur, ses grands yeux avaient perdu leur éclat et ses lèvres leur sourire.

Son miroir lui avait si fidèlement représenté le changement survenu en elle que si sa mère ne lui avait pas conseillé de s'abriter contre le hâle à l'aide de cette voilette, elle l'aurait mise, l'adorable mignonne, pour cacher ce qu'elle appelait sa laideur. Et pourtant elle était plus ravissante encore que jamais : l'expression endolorie de ses traits, la mélancolie de ses regards, la pâleur même de son teint semblaient ajouter à sa beauté un charme exquis, pénétrant, indéfinissable.

Mme Darsy commanda au garçon qui se présenta pour les servir deux grogs américains que la fraîcheur de la température rendait de saison, et elles écoutèrent l'orchestre qui, reprenant cet ancien et admirable répertoire français que nos théâtres parisiens laissent dans l'oubli, jouait en ce moment une mosaïque sur le *Domino noir*.

Marcelle, mélancoliquement, se laissait aller à sa triste rêverie ; mais sa mère, tout en paraissant s'intéresser à la musique et en regardant les enfants qui jouaient sur la pelouse, ne perdait pas de vue l'agent qui se dévouait à ses projets.

Leroux, dans l'entretien qu'il avait eu avec elle, lui avait indiqué vaguement ce qui se passerait, et elle lui avait donné carte blanche pourvu qu'il arrivât à détourner Marcelle de ce mariage qui la désolait et qui l'irritait, sans qu'elle fût obligée d'avouer les raisons qui la faisaient s'opposer à ce mariage.

Il lui avait indiqué à peu près, dans les grandes lignes seulement, ce qu'il comptait faire pour seconder ses intentions, en guérissant peut-être radicalement de cet amour Marcelle qui serait témoin de ce qui se passerait ; et maintenant, attentive, elle le suivait et l'observait.

Elle avait vu ce prétendu insulaire se diriger lentement du côté de l'ancienne bergerie du Château, transformée aujourd'hui en appartements et en chambres, et il avait disparu momentanément à sa vue, caché par l'angle du bâtiment.

Leroux, sous le nom de Harry Churchill, avait réussi à se faire présenter à plusieurs personnes logeant comme lui au Touquet.

Il parlait admirablement l'anglais, sans le moindre accent trahissant son origine, ce qui facilitait considérablement le rôle qu'il s'était assigné.

Il avait déjà fait, depuis la veille, la connaissance de plusieurs Anglais, grands amateurs de tennis, et il s'était excusé, sous un prétexte de douleurs rhumatismales, de ne pas faire la partie avec eux. Mais il avait passé toute la soirée et toute la matinée avec eux.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis sa disparition lorsque la mère de Marcelle vit revenir son agent.

Il n'était plus seul ; il accompagnait deux jeunes gens et deux élégantes jeunes femmes qui venaient de laisser leur auto à la garde d'un employé du château.

Mme Darsy n'hésita pas à reconnaître en eux les amis d'Hubert de Longpré, ceux qu'elle avait vus le jour de l'accident de la rue de Paris.

C'était, en effet, Charles Saint-Aubin, le jeune propriétaire du chalet *Surcouff*, et son ami Robert Durval.

Les deux femmes étaient la jolie Margot Milan et la non moins capiteuse Léa d'Antigny.

Lorsque le groupe passa devant la terrasse, la femme du banquier entendit Léa dire, en répondant sans doute à une proposition qui venait de lui être faite :

— Oh ! nous avons bien le temps !... Allons d'abord faire un tour aux petits-chevaux !

Et tous les cinq, augmentés d'un Anglais, — authentique celui-là, — que l'on rencontra à l'entrée du petit pont rustique qui traverse le lac, entrèrent dans le pavillon.

La salle des petits-chevaux était absolument pleine.

Toutes les chaises étaient occupées et, derrière les joueurs assis, une triple rangée de joueurs debout entourait les deux tables.

Immédiatement Léa d'Antigny jeta une

minuscule pièce de cinq francs en or qu'elle tira de la petite bourse faisant partie de la trousse qu'elle tenait de sa main surchargée de bagues, et elle la fit rouler au hasard.— Elle s'arrêta sur le numéro 2 où elle se trouvait seule; le plus grand nombre des mises couvraient les numéros 1 et 5.

Saint-Aubin, au moment même où le directeur allait prononcer son monotone "rien ne va plus", annonça :

—Cent sous au 2!

Et il jeta un louis au croupier en lui demandant.

—Quatre pièces, dont une au 2.

Puis à Léa :

—J'ai confiance en votre veine, fit-il.

—Vous allez me faire perdre!—riposta la joyeuse fille avec une moue souriante.

—Mais non, j'ai une chance rare.

Et la voix du directeur du jeu annonça à ce moment :

—Le deux!

Ils avaient gagné.

—Vous voyez,—fit Saint-Aubin.

—Eh bien! ça prouve que nous avons de la chance tous les deux...—dit Léa.— D'abord, moi, je gagne toujours le premier.

—Puis vous vous faites ratisser?

—Naturellement.

—Oh! un bosco!—s'écria tout à coup Margot, les regards dirigés à l'extérieur.— S'il pouvait venir ici!...

—Tiens, là! devant le café!...

—Ah! oui, je le vois!...

—Mais je le connais! dit Robert Durval.

—Il habite la maison de famille de la rue Saint-Louis... C'est un professeur de Louis-le-Grand que de Longpré connaît fort bien.

—Oh! chance!... Il vient!—fit Margot.

Et quand le professeur se présenta à la porte du salon de jeu, elle se tourna vers lui.

Le nouveau venu se dirigea lentement du côté de la jeune fille, attiré sans doute malgré lui.

Margot s'écarta légèrement pour lui faire place, et il s'approcha.

Ce petit bossu était curieux. Il avait de longs cheveux du plus beau noir qui, s'échappant de sa casquette blanche à la russe, pendaient en boucles jusque sur le col de sa petite jaquette, qu'il portait ouverte, n'ayant aucun intérêt à faire saillir sa gibbosité, et ses jambes grêles se perdaient dans un pantalon clair, à petits carreaux, tandis que sa

poitrine difforme bombait étrangement un gilet de piqué blanc moucheté de mauve, laissant voir dans son échancrure une cravate bleue et blanche, assortie à sa chemise où s'insérait une lettre d'or montée en épingle, un H.

Il s'appelait Hombert.

Il ne venait pas pour jouer, mais pour voir, en philosophe, complètement désintéressé et peu susceptible de ressentir l'attrait tentateur des combinaisons du hasard.

Dans les deux coups qui venaient d'être joués, Léa d'Antigny et Robert Durval, qui avaient fait d'abord même jeu et qui avaient ensuite joué sur des chances différentes, avaient perdu l'un et l'autre.

Margot jeta à son tour une pièce de cinq francs par-dessus la tête des joueurs placés devant elle, en annonçant, pour que le croupier la lui plaçât :

—Sur le trois!

Le professeur se tourna vers elle en souriant et, comprenant l'intention qui lui avait fait choisir ce numéro, il lui dit malicieusement :

—Trois!... le petit bossu, n'est-ce pas?

L'ancienne amie d'Hubert de Longpré rougit jusqu'aux oreilles, et comme elle ne trouvait rien à dire, M. Hombert ajouta :

—Allez, ne vous gênez pas. J'y suis habitué!

—Vrai!... Vous permettez?

—De grand cœur!

—Oh! vous êtes gentil!...

Et le numéro trois arriva.

## IX

Pendant ce temps, le pseudo-Anglais avait manœuvré.

Il s'était séparé un instant du groupe avec lequel il était entré et s'était approché de la fenêtre, autant pour se montrer à Mme Darvy que pour regarder au dehors.

Il revint au moment où Margot Milan encaissait trente-cinq francs pour la seconde fois, car elle avait ponté de nouveau sur le numéro trois qui venait encore de sortir, et il dit à Charles Saint-Aubin, avec un accent britannique admirablement imité :

—Voilà votre ami le vicomte de Longpré...

—Vous le connaissez donc?—lui demanda Margot.

—J'ai eu l'honneur de lui être présenté hier matin par mon ami sir John Sisterson qui est au Touquet depuis le jour de l'inauguration.

—Allez donc le chercher!—fit Robert Durval.

—Moi!... Il viendra bien, s'il veut!... Un homme qui se marie, vous comprenez, il ne faut pas le détourner de ses devoirs?...

—Je parie que vous voudrez bien être tout de même de la fête qu'il donnera sûrement pour enterrer sa vie de garçon?

—Peut-être!... Mais il lui faudra un fameux cercueil.

Tandis qu'on riait et que Saint-Aubin s'emballait réellement au jeu et perdait maintenant, tout ce qu'il voulait, le faux Anglais salua par la fenêtre M. de Longpré qui se dirigea aussitôt de son côté.

Hubert était accompagné de son ami Paul Rémier.

Marcelle l'avait vu passer et elle avait tressailli intérieurement, tressaillement à la fois de joie et de douleur.

Lui, ne la reconnaissant pas, avait passé à deux pas d'elle.

Mme Darsy, à peine eut-elle reconnu le jeune vicomte, détourna la tête pour que sa fille crût qu'elle ne l'avait pas vu.

Elle avait vu aussi Leroux à la fenêtre de la salle de jeu.

Saint-Aubin s'était approché de la fenêtre et, ayant serré la main de ses amis, après le pseudo-Harry Churchill, il lui dit :

—Venez donc faire comme nous!... ajouta-t-il plus particulièrement à l'adresse du jeune vicomte.

Hubert sourit.

—J'ai une faim de loup,—dit-il.—Ce sont de mauvaises dispositions pour jouer.

—Ça tombe à merveille,—dit Durval qui venait de se joindre à Saint-Aubin.— Nous dinons au Touquet : vous êtes des nôtres, parbleu!

—Ah! je serai enchanté,—fit à son tour le faux Anglais,—car j'ai invité ces messieurs à dîner, et si vous voulez me faire l'honneur d'accepter, monsieur de Longpré, ainsi que votre ami...

—Soit,—accepta Hubert,— mais ne nous faites pas trop poser,—ajouta-t-il à l'adresse de Saint-Aubin, Rémier et moi, nous avons déjeuné à onze heures, à cause de notre

bain, et nous avons l'estomac plus bas que les talons... N'est-ce pas, Paul?

—Nous allons vous le remonter.

Sur un signe invisible pour tout autre que pour elle, que lui adressa l'agent Leroux, Mme Darsy se disposa à se lever.

Elle avait dit à Marcelle que l'on dînerait au Château, où l'on avait dit que la cuisine était excellente, et après avoir réglé les deux consommations, elle se dirigea avec sa fille à l'intérieur, où elle choisit une table dans le restaurant, près d'une fenêtre, ne jugeant pas convenable que deux femmes seules pussent dîner à la terrasse, où l'on avait déjà dressé plusieurs couverts.

Le garçon qui les avait servis, réunit trois tables, dès qu'elles se furent levées et il mit sept couverts.

C'est là qu'Hubert et ses amis allaient dîner, invités ainsi qu'il était entendu par le pseudo Harry Churchill.

Ils allaient se trouver absolument sous les yeux de Marcelle.

Et le faux Anglais, distribuant les places en sa qualité d'amphitryon, mit Hubert de Longpré à sa droite et Paul Rémier à sa gauche.

Il échangea en s'asseyant un coup d'œil d'intelligence avec Mme Darsy, qui, à ce moment, eut comme un regret de ce qu'elle avait fait.

La voix de la conscience s'élevait en elle et lui reprochait par avance ce qui allait se passer.

Mais il était trop tard pour reculer.

Hubert, de la place qu'il occupait, ne pouvait voir Marcelle et sa mère, qui se trouvaient non seulement derrière lui, mais à l'extrémité opposée de la salle.

Robert Durval et Charles Saint-Aubin, de l'autre côté de la table, auraient pu les voir et les reconnaître, car elles avaient relevé leurs voilettes; mais ils étaient trop absorbés par la conversation et, du reste, ils ne songeaient aucunement à elles.

Le repas prit, dès le début, une franche allure de gaité.

C'étaient de bruyants éclats de rire succédant à des boutades endiablées, à des reparties faites avec cet esprit boulevardier si prime-sautier et tout spécial aux Parisiens, et pendant ce temps les verres se vidaient et se remplissaient sans interruption, car le garçon chargé du service de cette table était

attentif aux ordres du pseudo Harry Churchill qui, en amphitryon parfait et riche, ne les laissait pas un instant vides.

Que lui importait ! C'était Mme Darsy qui payait..

Le champagne frappé avait été servi presque aussitôt après les truites saumonées, et Hubert, qui n'aimait guère le mélange des vins, laissait ses autres verres pleins, préférant dîner exclusivement au champagne.

Cela, certainement, ne faisait pas l'affaire de l'agent de Mme Darsy qui, à chaque vin nouveau, l'invitait à en boire, après avoir porté lui-même son verre à ses lèvres.

—Goûtez ce pomard, monsieur de Longpré, il est excellent !

—Non, merci, je préfère m'en tenir au rôderer.

Et c'était un prétexte pour emplir de nouveau sa coupe.

Mais le champagne ne produisait pas aussi facilement l'ébriété sur laquelle Leroux comptait ; aussi, lorsqu'on eut servi les filets de bœuf à la Orly, il demanda au sommelier, pensant que le mélange seconderait mieux ses projets :

—Donnez-nous du mumm ?

—Du dry?... de l'extra dry? demanda le préposé aux boissons.

—De l'extra dry. N'est-ce pas, messieurs ?

Saint-Aubin approuva sans doute au nom de tous.

Hubert supportait admirablement le champagne et, bien que sa coupe ne fût pas laissée un seul instant vide, il n'arrivait pas à la plus légère ivresse.

Il était gai, comme ses amis, fort en train, de très belle humeur et causait avec abondance.

Margot, comme si elle eût été du complot ourdi contre lui par le faux Anglais et Mme Darsy, l'accaparait et se montrait à son égard d'une amabilité expansive. Il lui semblait qu'elle reprenait cet amoureux qui s'était éloigné d'elle depuis quelque temps.

Marcelle, de l'extrémité de la salle où elle se trouvait, ne pouvait voir cette table joyeuse, dont les éclats de rire dominaient, par moments, le bruit général des conversations et du service du restaurant : elle ne pouvait pas convenablement se retourner, et l'eût-elle fait que les dîneurs qui emplissaient la salle auraient intercepté ses regards.

Mais elle entendait ces rires et ces voix joyeuses.

Elle avait même reconnu la voix d'Hubert qui s'était élevée un instant.

Sa mère avait soin, par moments, d'attirer son attention en lui disant :

—M. de Longpré et ses amis s'amuse à ce que je vois...

On avait porté un toast et, en l'honneur de celui qui allait solder l'addition, l'un des convives imitant gaminement l'accent anglais, criait en levant sa coupe d'une main incertaine :

—Hip! hip! Hurrah!... Hip! hip! hip! Hurrah!...

Puis ce fut le ban qu'il clama, tout en frappant en cadence, de la lame de son couteau, sur le cristal des verres :

— Clac-clac-clac-clac-clac !... Clac-clac-clac-clac-clac ! Clac-clac-clac-clac-clac ! Clac ! clac ! clac !

Et on riait à pleine voix.

Chaque cri, chaque éclat de rire torturait Marcelle, comme si autant de lames de poignards s'enfonçaient dans son cœur.

Elle avait à peine pu toucher aux plats qu'on lui avait présentés et depuis un moment le dîner était terminé à la table que Mme Darsy occupait avec sa fille.

—Tu n'es pas souffrante au moins?— demandait la mère.

—Non... Je n'ai pas appétit,— fit Marcelle.

—Oui, je comprends,—fit Mme Darsy dont l'allusion fut aussitôt saisie.—Je ne savais pas que nous rencontrerions ici M. de Longpré. Si j'avais pu le prévoir, je me serais dispensé de t'y conduire.

Marcelle n'eut pas la force de dire un mot.

—Et cependant,—poursuivit la mère,— il vaut mieux que nous ayons vu cela... Nous sommes édifiées maintenant...

Alors la jeune fille ne put s'empêcher de prendre la défense d'Hubert.

—M. de Longpré est libre de s'amuser,— dit-elle d'une voix pâle.

—Oui, il est libre, bien sûr... mais il serait plus convenable de ne pas s'afficher dans un établissement public presque au lendemain du jour où il a fait une demande en mariage à laquelle il attend encore une réponse, et pour ainsi dire à la porte de la famille à

laquelle il a manifesté l'intention de s'allier.

Puis elle ajouta, avec un mépris irrité :

—Il ferait un joli mari, ma foi, avec des dispositions pareilles!

\* \* \*

On prenait le café maintenant, à la joyeuse tablée du pseudo-Harry Churchill.

Avec le café, on avait servi de la fine champagne, des liqueurs diverses et des boîtes de cigares que l'amphitryon avait présentées à chacun de ses nouveaux amis.

Hubert seul ne fumait que la cigarette.

Harry Churchill sortit sa pipe, à l'exemple des insulaires qu'il imitait si parfaitement et qui n'ont, en général, aucun souci des convenances et même de la simple bienséance, en usage dans le pays où ils sont reçus, puis versa de la fine champagne à tout le monde.

Il comptait sur l'influence des liqueurs pour arriver à l'égard d'Hubert de Longpré au but qu'il n'avait encore pu atteindre.

Après la fine champagne, il emplit son petit verre de chartreuse, et un moment plus tard, après qu'Hubert eut bu lentement la liqueur du couvent, il profita de ce qu'il était occupé à allumer une cigarette, pour lui verser du kummel, comme s'il se trompait.

Le mélange des deux liqueurs, à la suite d'un repas copieusement arrosé, il le savait bien, détermine à peu près infailliblement l'ivresse.

Mais la machiavélique combinaison de l'agent de Mme Darsy fut dégue, car au moment où l'on se disposait à se lever de table, le prétendu Harry Churchill, ayant déposé deux authentiques bank-notes dans l'assiette où se trouvait l'addition, le verre d'Hubert n'était pas vide.

—Vous ne buvez pas, monsieur de Longpré?—lui dit le faux Anglais avec son accent si parfaitement imité.

Hubert ne reconnut pas la couleur jaune de la chartreuse.

—Mais j'ai fini,—dit-il,—ce ne doit pas être mon verre.

Et avant que Harry Churchill ait eu le temps d'insister, un voisin prit le verre et dit :

—Alors ce doit être le mien!

Marcelle, qui venait de se lever de table avec sa mère, passait à ce moment près de la joyeuse tablée pour gagner la porte du restaurant...

Hubert, en se retournant, vit les deux femmes.

Leurs voilettes lui cachaient leurs traits, mais il comprit que c'étaient elles. Il les devina. Il reconnut Marcelle à la sveltesse de sa taille, à la couleur dorée de ses cheveux, à ce chapeau aussi qu'il lui avait déjà vu, car il n'avait rien oublié d'elle, et aussitôt il se leva.

Sans être gris le moins du monde, il s'était monté peu à peu, échauffé surtout par l'entraîn et l'entraînement du milieu où il se trouvait; mais du coup sa gaîté tomba.

—Vous nous quittez, monsieur de Longpré?—lui demanda le prétendu Harry Churchill, dépité de le voir se lever.

L'agent avait compris aussitôt ce qui se passait, car il avait aperçu Mme Darsy et sa fille.

—Oui...—fit Hubert embarrassé.—C'est à dire, non... Je vous retrouverai... Je viens de voir deux dames que je connais... Je vais leur présenter mes hommages...

Et presque à l'oreille de Paul Rémier, il prononça :

—C'est elle!

L'ami d'Hubert comprit.

—Ah! c'est ta fiancée,—fit-il,—cette beauté qu'on appelle la Reine de la Plage?

Hubert lui lança un regard furieux, bien que Mme Darsy et Marcelle n'eussent pu l'entendre.

—Tais-toi!—lui commanda-t-il durement.

Et, ayant pris son chapeau et sa canne, il s'élança au dehors.

—Eh bien! pour être pincé, il est pincé!—ricana Durval.

—Raté!...—pensa Leroux avec la rage du dépit.

## X

Marcelle, qui s'était retournée quand elle avait été à une certaine distance, avait vu ce qui venait de se passer.

Elle comprit qu'Hubert l'avait reconnue et que, saisi par cette rencontre inattendue, il accourait à elle, abandonnant aussitôt la joyeuse société dont il faisait partie.

Aussitôt la douleur qui l'avait torturée un instant se calma et s'évanouit.

Le geste d'Hubert avait été un geste d'amour, et Marcelle se sentit inondée d'une

joie délicate qui lui fit oublier aussitôt tout ce qu'elle avait souffert.

Elle ne vit plus que l'intention, si bien marquée, de celui qu'elle aimait et qui l'aimait aussi,—il en donnait bien la preuve en ce moment,—puisqu'en la voyant, il oubliait tout et laissait ses amis pour courir à elle.

La pâleur de son visage avait été instantanément remplacé par ce pudique incarnat qui rendait sa beauté si exquise.

Elle souriait de bonheur en disant à sa mère qui avait voulu ne pas le voir :

—Mère... M. de Longpré!...

Hubert, près d'elle maintenant, saluait courtoisement, avec le plus profond respect; avec, aussi, l'expression contenue de la plus vive tendresse que ses regards décelaient.

—Madame... Je ne m'attendais pas à avoir l'honneur de vous rencontrer ici... — fit-il quelque peu embarrassé.

Mais il s'affranchit aussitôt de sa gêne, en homme parfait qui n'acceptait pas une incorrection, si vénielle fût-elle, en ajoutant :

—Si je dois attendre, pour me présenter de nouveau chez vous, la réponse que M. Darsy donnera à mon oncle, M. de Pourtales, je bénis tout de même le hasard qui m'a permis de vous saluer ce soir et l'absence de cérémonieuse correction que le séjour au bord de la mer autorise.

—Nous sommes venus au château,— dit alors la mère de Marcelle.

Et pour laisser comprendre à Hubert qu'elle avait été témoin, ainsi que sa fille de ce qui s'était passé, elle ajouta :

—Nous y avons dîné...

—M. Darsy est sans doute à Paris?—demanda-t-il sans prendre garde à cette intention.

—Oui... il rentrera samedi, comme chaque semaine. Ses affaires le tiennent beaucoup, en l'absence de son associé qui est en voyage.

La conversation ne pouvait se prolonger dans les circonstances où cette demande en mariage plaçait le jeune homme, et il se hâta de se séparer de ces dames après les avoir saluées et, en adressant à Marcelle un regard qui la laissa toute pénétrée de délices dans le renouvellement de son amour.

Hubert les vit s'éloigner, se dirigeant du côté de la grande allée nouvellement éclairée

par des ampoules électriques, car elles rentraient à pied à Paris-Plage, et quand elles eurent disparu derrière les premiers arbres, il retourna vers ses amis qu'il trouva assis à la terrasse du café, fumant et buvant de la bière.

Il ne s'assit même pas et serra les mains à la ronde en s'excusant de se retirer, n'entendant même pas quelqu'un qui raillait.

—Voilà ce que c'est quand on est amoureux!

Il songeait au trésor qu'il avait découvert, à cette adorable enfant seule réellement digne de la tendresse véritable d'un homme comme lui.

\* \* \*

Le lendemain, le hasard — ou plutôt le rapprochement inévitable d'une plage où tout le monde se trouve pour ainsi dire côte à côte—mit de nouveau Hubert de Longpré et la mère de Marcelle en présence.

Mme Darsy était seule.

Marcelle était en ce moment aux *Lotus*, occupée à écrire à son père, à qui elle racontait longuement ce qui s'était passé la veille au château du Touquet, et lui disait quelle indéniabile manifestation d'amour Hubert de Longpré avait eu à son égard lorsque, sans savoir qu'elle l'avait déjà vu, il avait spontanément quitté ses amis pour courir à elle; et elle le priait de hâter la réponse qu'il devait faire à sa demande pour lui assurer ce bonheur auquel elle ne pourrait croire que lorsqu'on lui aurait donné celui qu'elle aimait.

La femme du banquier avait répondu avec une certaine raideur, un peu cérémonieuse pour ne pas être affectée, au salut respectueux du jeune homme.

Alors, Hubert s'autorisant de cet accueil dont le froid l'avait douloureusement impressionné, dit :

—Je suis heureux de vous rencontrer seule, madame, pour avoir, si vous voulez bien me le permettre, une explication qui me paraît nécessaire.

Il avait bien compris, il avait perçu du moins, comme se perçoit instinctivement, l'antipathie, l'opposition faite par la mère de Marcelle à ses projets amoureux.

Mme Darsy était bien aise de l'occasion qui s'offrait ainsi.

Seule, hors de la présence de son mari et surtout de sa fille, elle allait en profiter pour trancher définitivement la question et pour rompre irrévocablement cette tentative de mariage en enlevant tout espoir à celui que Marcelle aimait.

Elle dissimula d'abord, pourtant, et affectant la surprise :

—Une explication?—fit-elle.

—Je ne sais si je me trompe,— dit Hubert,—mais je crois avoir compris que vous avez une prévention contre moi... et je voudrais que vous me permettiez de la dissiper... car j'ai à défendre un bonheur qui m'est, je vous le jure, plus cher que la vie!...

Il avait prononcé cela d'une voix à la fois chaude et sourde, qui exprimait, malgré la retenue qu'il cherchait vainement à s'imposer l'ardente passion qui le dévorait.

—Je n'ai aucune prévention contre vous, monsieur de Longpré, répondit la mère de Marcelle,—je vous prie de le croire... mais je dois être franche en les graves circonstances où m'a placée votre demande, et je suis obligée de vous dire que vous ne vous êtes pas trompé, si vous avez compris que je m'opposais à ce mariage que je considère comme impossible.

—Impossible!... — s'écria Hubert, frappé aussitôt d'une douleur cuisante.

—Vous n'avez pu faire part de vos intentions à M. votre père puisqu'il n'est pas en France,—poursuivit Mme Darsy.—Eh bien ! attendez son retour... et lorsque le comte de Longpré sera revenu auprès de vous, dites-lui que celle dont vous avez demandé la main, celle que vous voulez pour femme, c'est la fille de Clotilde de Fontanges,—c'est mon nom,—insista-t-elle.—Et vous verrez ce que votre père vous dira !

Les paroles de Mme Darcy glacèrent dans ses veines le sang d'Hubert.

Il avait pâli affreusement.

Il regardait la mère de Marcelle avec un effarement plein de stupeur.

Que voulait-elle dire?...

Quel affreux secret existait-il?... Quel abîme mystérieux s'ouvrait entre Marcelle et lui?... Quel obstacle insurmontable s'opposait donc à son bonheur?

Hubert ne pouvait demander aucune ex-

plication : Mme Darsy, sur ses derniers mots, l'avait salué et s'était éloignée.

Ce mariage qu'il avait entrevu comme on entrevoit le bonheur, ce mariage qui devait être la réalisation de son amour était impossible ; elle venait de le lui déclarer.

Et le malheureux, figé par la plus douloureuse stupeur, se répétait les paroles de la femme du banquier.

“Dites à votre père que celles que vous voulez épouser est la fille de Clotilde de Fontanges, et vous verrez ce qu'il vous dira.”

Son père connaissait par conséquent Clotilde de Fontanges.

Que s'était-il donc passé entre eux autrefois ?

Le pauvre garçon cherchait, mais il avait peur de comprendre ; maintenant il distinguait vaguement cet obstacle à son bonheur qu'on lui avait dit insurmontable, et ses yeux s'en détournèrent dans l'appréhension d'en connaître la nature exacte.

Hubert adorait son père et il sentait que, rendu partial par l'amour immense qui le dominait, il allait être appelé à le juger ; son cœur de fils s'y refusait.

Il marchait lentement, absorbé par ses tristes méditations, sans se préoccuper de la direction qu'il suivait et sans voir les personnes qu'il rencontrait.

Machinalement, par une des rues transversales, il s'était dirigé vers la mer, et lorsqu'il fut arrivé au boulevard sur lequel s'élevaient les plus jolies villas et les plus gracieux chalets de la plage, il se rendit au Grand Hôtel où il logeait, heureux de se trouver seul, car il savait que Paul Rémier se trouvait ce jour-là à Montreuil, avec Saint-Aubin, Durval, Léa et Margot. Dans sa chambre, dont la fenêtre grande ouverte plongeait sur l'immensité, il pourrait se livrer sans témoins à ses méditations douloureuses, réfléchir et prendre peut-être une résolution, car il ne se sentait pas capable de renoncer à son amour.

Il traversait la terrasse où se trouvaient des consommateurs des joueurs de jacquet ou de cartes, et des personnes occupées à faire leur correspondance, tandis que les musiciens faisaient entendre une adorable fantaisie sur *Carmen*, et dès qu'un des garçons le vit, il alla à lui et lui dit :

—Monsieur de Longpré, on vient d'apporter une dépêche pour vous.

Cela tira Hubert de sa mélancolie.

Déjà le garçon, qu'Hubert suivit, se dirigeait vers le comptoir où il prit dans le cahier réservé à la correspondance des voyageurs du *Grand Hôtel* le pli bleu, apporté une demi-heure auparavant par un employé du Sémaphore, et le lui remit.

Hubert fit sauter aussitôt le pointillé de la fermeture et jeta les yeux sur la signature.

Il vit le nom de son oncle "Gonzague de Pourtades".

L'ancien médecin de la marine lui télégraphiait de Dunkerque :

*Mauvaise nouvelle à l'apprendre. Obligé me rendre Paris. Pars aussitôt cette dépêche reçue. Me trouveras gare Amiens 9 h. 15.*

Hubert sentit un frisson glacial courir dans tous ses membres. Sa main tremblait et ses yeux agrandis par la stupeur fixaient leurs regards sur la dépêche qu'il relisait encore machinalement.

Il réagit et passa la main sur son front pour dissiper l'engourdissement qui paralysait sa pensée.

Quelle pouvait être cette mauvaise nouvelle?... Qu'était-il arrivé de désastreux, quel malheur frappait ainsi subitement son oncle et l'obligeait de se rendre si précipitamment à Paris?...

Il comprit qu'il s'évertuerait en vain à pénétrer la vérité et il cessa de chercher.

Il n'avait qu'à faire ce qui lui était demandé, à partir.

Il s'assit à une table du café, se fit donner l'indicateur et le consulta fiévreusement.

Pour se trouver à Amiens à l'heure que son oncle lui fixait, il fallait qu'il prit à Etampes le train de 7 h. 32 qui y arriverait un peu avant 9 heures.

Il avait du temps devant lui.

Ce répit le remit complètement en possession de ses esprits que la perspective de son départ immédiat, sous la menace d'une catastrophe inconnue, avait profondément troublés, et sa pensée se reporta aussitôt sur Marcelle.

Ce fut une angoisse inexprimable qui l'étreignit à le suffoquer au moment où son amour, un instant oublié, reprit ses droits et fit entendre sa voix au fond de son cœur.

En songeant à celle qu'il aimait, Hubert entendait encore les dernières paroles de Mme Darsy.

Il sentait en ce moment qu'une implacable fatalité s'opposait inéluctablement à la réalisation de ses chers projets.

Tout conspirait, tout se liguaient contre son bonheur.

La mère de Marcelle le lui avait fait comprendre, sans lui en expliquer les motifs : ce mariage était impossible.

Et maintenant le malheur s'abattait sur les siens.

Maintenant il était obligé de partir, brisant irrévocablement tout espoir de revoir celle qui pourtant l'avait pris tout entier.

Il ne la reverrait peut-être jamais.

Une pensée nouvelle jaillit en lui, comme une inspiration soudaine, au moment où, ayant annoncé son départ immédiat à l'hôtel, il venait de donner l'ordre de préparer ses bagages.

Il relut encore une fois le télégramme de son oncle, afin de chercher à travers la concision des termes la confirmation de ce que son esprit tourmenté venait d'entrevoir.

Il avait pensé que cette mauvaise nouvelle dont M. Pourtades lui parlait concernait la démarche qu'il l'avait prié de faire auprès du père de Marcelle. Son oncle avait sans doute reçu la réponse de M. Darsy et cette réponse était un refus.

Mais comment cela obligeait-il son oncle à se rendre aussi subitement à Paris?...

Il y avait là un mystère que l'esprit désarmé du jeune homme était incapable d'éclaircir en ce moment.

Ce qu'il souffrait le troublait et l'agitait au point de lui enlever toutes ses facultés.

Cependant, il avait besoin de calme pour envisager tout ce que lui commandait la situation qui lui était faite. Il ne pouvait partir ainsi sans prévenir ses amis, sans leur laisser un mot. Et ayant fait un effort énergique pour redevenir maître de lui, il se mit à écrire rapidement quelques lignes, à l'adresse de Paul Rémier, qu'il chargea l'un des patrons de l'hôtel, surpris de son départ inopiné, de remettre à son ami, et il se rendit au chalet *L'Oiseau Bleu*, pour faire ses adieux à M. d'Estrangis et lui apprendre ce qui lui arrivait.

Puis il revint au Grand Hôtel, où tout

était prêt pour son départ, ses deux malles déjà portées à la gare du tramway, et ne se sentant pas d'appétit pour dîner, il prit seulement pour se soutenir un bol de consommé dans lequel on lui délaya un œuf et qu'il fit suivre d'un verre de bordeaux.

Lorsque le tramway passa à l'extrémité de la rue de Paris, d'où l'on apercevait la tourelle pointue des *Lotus*, Hubert dirigea ses regards de ce côté et un soupir douloureux monta du fond de sa poitrine et s'exhala de ses lèvres tandis que ses yeux se mouillaient de larmes.

—Elle est trop belle!...— pensa-t-il.— Ce bonheur n'était pas fait pour moi!...

## XI

Marcelle, en rentrant chez elle après cette soirée passée au Touquet, et le lendemain encore, demeurait sous l'impression délicieuse que lui avait causée Hubert lorsque, l'apercevant, il avait tout quitté pour accourir à elle.

Comme il fallait qu'elle fût aimée pour que, dès qu'elle apparaissait, il oubliât tout et ne vit plus qu'elle seule!...

Comme elle l'aimait aussi, plus que jamais maintenant qu'il lui avait donné cette preuve inattendue de sa tendresse!...

Sa mère avait beau dire! M. de Longpré, libre de ses actes, avait fait ce que font tous les jeunes gens: il avait eu de fugitives amourettes, sans consistance et certainement sans durée et sans conséquence, et il avait mené, avec les amis de son âge, l'existence de plaisirs que sa fortune lui permettait.

Quel jeune homme de son monde se conduisait différemment?

Est-ce que cela empêche un homme d'aimer sincèrement le jour où il rencontre la femme qui fait réellement battre son cœur pour la première fois et qui est digne de l'affection, faite d'ardeur et de respect, qui ne s'accorde qu'à celle à laquelle on donne son nom et dont on fait la compagne de sa vie entière?

Non, ce que Marcelle avait surpris de la vie de garçon de celui qu'elle aimait ne pouvait en rien influencer son esprit ni diminuer son amour. Au contraire, elle était reconnaissante à Hubert de lui avoir ainsi spontanément démontré que, pour elle, il était prêt à sacrifier tout le passé.

Elle espérait maintenant, en dépit des efforts que sa mère avait faits pour la détourner de ses tendres projets et pour arracher son amour de son cœur. Elle espérait parce qu'elle se sentait aimée à un point où l'amour ne peut que fortifier et grandir dans les entraves qui l'enserrent et briser victorieusement tous les obstacles.

Aussi, dès que son père arriva le samedi, l'embrassa-t-elle avec une effusion émue, plus tendre que de coutume, car elle sentait que c'était lui, en qui elle avait placé toute sa confiance, qui lui donnerait le bonheur qu'elle attendait.

De ce qui s'était passé, de ce que sa mère lui avait dit, elle ne prononça pas un seul mot. Elle savait que ce père chéri lisait dans son âme à travers le prisme enchanteur de ses yeux, et elle attendait émue, et confiante.

Lorsque, le soir, seul un instant avec elle, M. Darsy dit à sa fille:

—Eh bien!... ces projets... cette demande en mariage à laquelle je dois répondre... Tu ne me dis rien?...

Marcelle leva vers son père des regards chargés de tendresse et d'espoir et, enlaçant son cou de ses bras, pour toute réponse elle offrit son front à ses baisers en se blottissant sur sa poitrine.

—Tu l'aimes donc bien?—demanda tendrement M. Darsy.

—Oh? oui... oui!...

—Ah!... Eh bien! nous allons voir ça avec ta mère!

M. Darsy en parla le soir même à sa femme, lorsque Marcelle se fut retirée dans sa chambre.

—As-tu réfléchi à cette demande en mariage?—lui demanda-t-il,—Il faut que nous prenions une décision.

—Mon Dieu, c'est donc si pressé que ça?—fit la mère de Marcelle.—Il me semble que lorsque nous serons rentrés à Paris, il sera bien temps...

—Ma chère amie, ce n'est pas à Paris, c'est ici qu'a eu lieu la démarche de l'oncle de M. de Longpré, et les convenances...

—Oh! les convenances!... quand il s'agit du bonheur, de l'avenir, de la vie entière de notre fille...

—Il serait absolument incorrect d'attendre si longtemps,—persista avec raison M.

Darsy.—M. de Longpré, en relations maintenant avec nous, puisqu'il nous a été présenté par nos amis d'Estrangis, va se trouver par notre faute dans une situation absolument gênante, fausse même, car il ne peut se représenter chez nous ni se trouver où nous irons avant que sa demande ait été accueillie... Et nous sommes exposés à le rencontrer chaque jour, Marcelle et toi particulièrement.

Les sourcils de Mme Darsy s'étaient froncés.

Elle chercha des prétextes, des attermolements, en parlant encore de l'absence du père d'Hubert, de la jeunesse de Marcelle, de l'imprévu de cette demande, et il était visible pour son mari qu'elle devait avoir, pour s'opposer à ce mariage, une raison qu'elle n'avouait pas, car il sentait bien qu'elle ne cherchait qu'à gagner du temps.

Alors il la pressa.

—Si tu as un motif sérieux, si tu sais quelque chose qui nous empêche d'accueillir la demande de M. de Longpré, pourquoi ne pas le dire franchement?—lui intima-t-il.

—Je n'ai rien... je ne sais rien contre lui, —avoua péniblement Mme Darsy, —mais son père.

—Le comte de Longpré?—s'étonna le père de Marcelle.—Je t'ai dit que je connais sa situation de fortune, qui est très belle, puisque c'est un client de la banque... Tu sais donc quelque chose sur son compte?...

—Oui... ma fille ne peut épouser le fils de M. Christian de Longpré... Je m'y opposerais de toutes mes forces!...

Alors, frappé d'un souvenir subit, M. Darsy reprit :

—C'est juste... Tu le connais?... car il n'y a pas deux comtes de Longpré... Ta famille, je m'en souviens maintenant, était fort liée avec la sienne...

—Oui... Le comte et la comtesse de Longpré, son père et sa mère, habitaient près de chez nous, à Courthejon, où ils avaient un ancien château...

—Alors?...

La voix de M. Darsy s'était faite presque dure. Un soupçon venait de traverser son esprit.

—C'est tout... que veux-tu que je te dise?

—fit la mère de Marcelle humblement gênée

—Je connais assez le père pour comprendre

que le fils ne peut épouser ma fille...

—Que veux-tu dire?... Tu as une raison...

—Une raison sérieuse!...

—Eh bien! tu dois me la faire connaître.

Et voyant qu'elle ne répondait pas, il reprit avec une émotion qui marquait à peine l'irritation à laquelle depuis un instant il était en proie :

—Voyons, Clotilde, explique-toi... Ne me laisse pas chercher seul les raisons graves qui en ton esprit s'opposent à ce mariage... Tu as aimé M. de Longpré avant de me connaître peut-être... Parle!... mais parle donc!... Tu vois bien que je souffre!...

En un instant, Mme Darsy vit le danger... Elle comprit ce qui se passait dans l'esprit de son mari, et pour dissiper les soupçons injustes, odieux qui venaient de naître en lui, elle résolut de parler.

—Oui, je vais te dire...—fit-elle.—Je n'ai jamais aimé Christian de Longpré... Mais nous avons été élevés l'un près de l'autre... Nous étions presque du même âge... Il a dix ans de plus que moi... Enfin, nos familles, nobles l'une et l'autre et également pauvres, étaient fort unies par une vieille amitié... Si bien que mon père, le marquis de Fontanges, et le comte de Longpré avaient dit souvent, en parlant de nous deux : "On les mariera."—C'était en quelque sorte une chose convenue, mais je te répète et t'en fais le serment, je n'ai jamais éprouvé une affection réelle pour Christian de Longpré... Malgré cela j'étais résolue à ce mariage, qui m'apparaissait comme la chose la plus naturelle du monde, et j'étais si jeune que je croyais qu'il suffisait pour s'unir de ce lien de camaraderie, d'amitié d'enfance, de raisons de famille...

La voix avait un tel accent de sincérité que M. Darsy comprit que c'était bien la vérité qu'elle lui disait.

—J'attendais même avec assez d'indifférence le moment où l'on nous unirait,—poursuivit la fille du marquis de Fontanges,—lorsque ma mère apprit, par une de ses amies, que Christian de Longpré venait d'être fiancé à une jeune fille de la Charente, Mlle de Ravignac, dont le père, gros propriétaire et viticulteur, était le créancier du comte de Longpré pour une somme très importante. Le vieux château de Courthejon était hypothéqué au profit de ce M. Ravi-

gnac et comme les intérêts n'avaient pas été payés, le comte était menacé d'être vendu... Il était parti en voyage avec son fils, et les beaux yeux de la fille de ce riche propriétaire avaient fourni la base d'un arrangement... Christian de Longpré était revenu éperdument amoureux, disait-on, de cette belle et surtout très riche jeune fille...

M. Darsy étouffa un soupir de soulagement.

—Tu comprends,—acheva la mère de Marcelle,—que je ne peux aujourd'hui consentir à donner ma fille au fils de celui qui m'a ainsi méprisée, qui m'a préféré une jeune fille riche... qui m'a fait cet affront.

Un sourire, maintenant, éclairait le visage du mari de Clotilde.

Il l'embrassa et tendrement lui dit :

—Est-ce que mon amour ne devrait pas t'avoir fait oublier tout cela?... Je n'étais guère riche lorsque je t'ai connue, lorsque je t'ai aimée...

—Oui, c'est vrai!...—fit la fille du marquis de Fontanges.—Et je préfère qu'il en ait été ainsi... Mais aujourd'hui, il s'agit de ma fille... et du fils de cet homme...

—Un jeune homme charmant, car je me suis renseigné...

—Tu sais alors qu'il a de mauvais amis?

—Je le sais... Qu'importe!... Il adore Marcelle et Marcelle l'aime... Voyons, Clotilde, tu ne peux rendre le fils responsable des torts du père?...

—Mais je peux ne pas vouloir donner Christian de Longpré pour beau-père à ma fille.

—Tu sacrifierais ton bonheur à une question d'amour-propre?... Car je t'assure que Marcelle aime Hubert de Longpré autant qu'il est possible!...

—Oh! je maudis le jour où elle l'a connu...

\* \* \*

Hubert de Longpré était arrivé à Amiens un quart d'heure avant le train qui devait y amener son oncle, et fiévreux, impatient de savoir, il l'attendait en se promenant dans le nouveau hall extérieur et dans la vaste salle des pas perdus.

Lorsque le moment fut arrivé, il pénétra sur le quai, et dès qu'il le vit l'interrogea.

—C'est au sujet de Mlle Darsy, cette mauvaise nouvelle?— lui demanda-t-il, le cœur

broyé par une angoisse horrible.

—Non...— répondit M. de Pourtades.— Et cependant ton amour va avoir à subir le contre-coup du malheur que je n'ai pas voulu t'apprendre par ma dépêche, afin d'être là et de pouvoir te consoler au moment où ce coup te frappera... Il s'agit, mon cher Hubert... de ton pauvre père...

—Mon pauvre père?...— répéta le jeune homme devenu aussitôt toute pâle.— Mon père est de retour à Paris, malade... mourant peut-être... et c'est pour cela...

—Ton père est ruiné, — déclara l'ancien médecin de la marine,—ruiné par une spéculation désastreuse qui a englouti tout ce qu'il possédait... ruiné en entraînant dans sa catastrophe jusqu'à la fortune de ta mère qui lui avait imprudemment donné sa signature... et le malheureux n'a pu survivre à sa ruine... Il est mort, frappé d'une congestion cérébrale, après une longue maladie, à bord du bateau qui le ramenait en France.

—Mon père!...— pleura Hubert en embrassant son oncle.—Pauvre père... Au moment où j'allais être si heureux!...

Ce fut M. d'Estrangis qui apprit à son ami Darsy le départ d'Hubert de Longpré, et le lendemain même le riche banquier reçut de l'un de ses associés rentré à Paris la nouvelle de la mort et de la ruine de leur client.

La banque Fleury, Rousseau et Cie perdait dans cette catastrophe plus de quatre cent mille francs.

Mais la voix du père s'éleva au-dessus de celle de l'intérêt, qui ne se fit même pas entendre un seul instant.

M. Darsy, à la nouvelle de cette catastrophe, n'avait songé qu'à sa fille.

Il apprit à sa femme le malheur qui frappait Hubert de Longpré et lui dit :

—L'obstacle que tu voyais n'existe plus maintenant... On pardonne tout à un mort, Clotilde!... Et tu ne dois plus être guidée comme moi que par l'amour de notre fille?

Et dès que Mme Darsy eut consenti, le père de Marcelle écrivit longuement à M. de Pourtades, en lui disant :

«... Je sais le malheur affreux... la double catastrophe qui frappe votre infortuné neveu, et je dois à la sympathie qu'il m'a inspirée une réponse que je ne puis différer plus longtemps :

« Mme Darsy et moi serons heureux de

considérer M. Hubert de Longpré comme notre fis !”

Marcelle arriva à ce moment, toute pâle, tout émue.

—C'est vrai, père!... Le père de M. Hubert est mort?

—C'est la vérité, ma pauvre enfant,—répondit M. Darsy en embrassant sa fille avec une effusion plus tendre que jamais.—Il est bien malheureux... et c'est pour cela que je pense qu'il est de mon devoir, au moment où il souffre, de lui apporter une consolation.

Et montrant à sa fille la lettre qu'il venait d'achever :

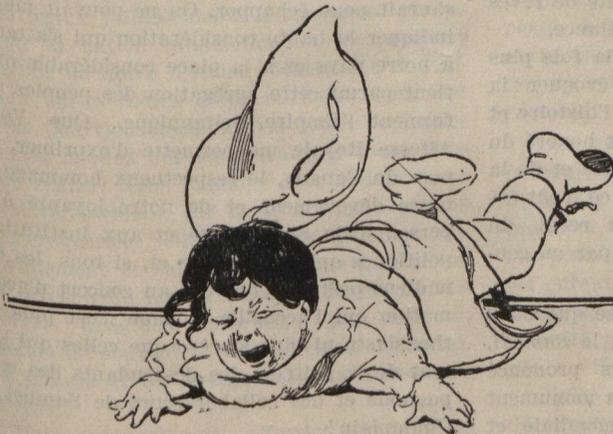
—Tiens, lis ce que j'écris à l'oncle de ton fiancé.

—De mon fiancé!... père... c'est vrai!...

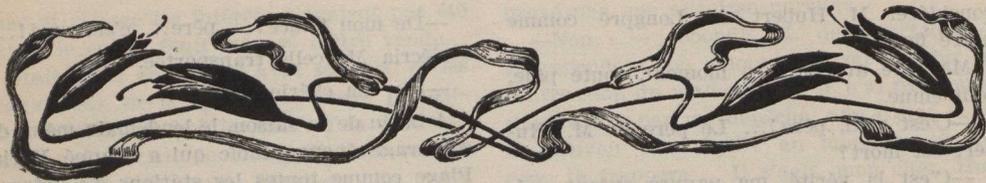
—s'écria Marcelle transportée.

—Lis, ma chérie!... Lis!...

A la fin de la saison, le lendemain même de cet orage épouvantable qui a frappé Paris-Plage comme toutes les stations du littoral, on apprenait le départ de la ravissante jeune fille que l'on avait appelée la *Reine de la Plage*, et on affirmait chez M. d'Estrangis que, l'été prochain, lorsque le grand deuil du jeune comte de Longpré serait terminé, on reverrait les deux fiancés dont l'union, selon leur vœu, serait bénite dans la modeste église de la petite plage où leur amour avait pris naissance.



FINIS..



## Au Pied d'Un Monument<sup>(1)</sup>

Par l'Hon. M. A. TURGEON



Le monument, ce rocher, ce grand fleuve, cet incomparable panorama de Beau-pré qui se déroule en une suite de coteaux gracieux, cette île, corbeille de verdure posée sur les flots, cette côte de Lévis qui sonne la claironnante fanfare de son nom, ces plaines, ces champs et ces fossés, théâtres et témoins de luttes séculaires pour la conquête d'un monde, tout ce sublime paysage, qui captive le regard et nous enveloppe de son charme troublant, demandent à notre imagination de lui rendre une âme et battent le rappel d'une épopée faite de rêves généreux et de souvenirs de vaillance.

Quelle heure et quels lieux, à la fois plus solennels et plus propices, pour évoquer la mémoire de celui, que la voix de l'histoire et la reconnaissance des peuples, ont honoré du double titre de fondateur de Québec et de la nation canadienne! Et, comme si ce n'eût été assez pour cette apothéose, du recul du temps et de la majesté du décor, par un con-

(1) Suivant l'agréable promesse que nous avons faite dans notre magazine, le *Samedi*, nous reproduisons ici le discours prononcé par l'hon. M. Turgeon au pied du monument Champlain, devant une élite mondiale et 20,000 Canadiens, durant les fêtes du III<sup>e</sup> Centenaire. C'est une pièce destinée à rester, que nos futures anthologies mettront au premier plan et que les 30,000 lecteurs de la *REVUE POPULAIRE* seront heureux d'avoir, les premiers, sous une forme de conservation facile.

cours de bienveillances, que nous devons à l'initiative généreuse de notre bien-aimé Souverain, les trois pays qui, tour à tour et quelquefois concurremment, ont été mêlés à notre vie nationale, lui apportent le tribut de leur hommage et de leur admiration. Spectacle peut-être unique dans les fastes de l'humanité que la réunion de ces trois pays au pied de ce monument, dans une pensée commune de paix, de concorde et de civilisation, sur le sol même où ils demandaient naguère, à la mêlée sanglante des batailles, de trancher le fil de leur destin!

La présence de l'héritier présomptif de la Couronne donne à la participation de la Métropole une signification particulière qui ne saurait nous échapper. On ne pouvait mieux indiquer la haute considération qui s'attache à notre pays et à la place considérable qu'il tient parmi cette agrégation des peuples qui forment l'Empire Britannique. Que Votre Altesse Royale me permette d'exprimer, au nom du Canada, le respectueux hommage de notre dévouement et de notre loyauté à la personne de Sa Majesté et aux institutions politiques qu'Elle incarne et, si tous les Canadiens prêtent leur voix au concert d'acclamation qui l'accueille, aucune n'est plus enthousiaste ni plus sincère que celles qui sortent de la poitrine des descendants des compagnons et des collaborateurs de Samuel de Champlain!

Nos remerciements vont aussi à la Grande République voisine qui réclame sa part de la gloire du fondateur de Québec puisque son action a dépassé nos frontières, et qu'il a mis, avec ses successeurs immédiats, sur le continent Nord-Américain, de Terre-Neuve aux Montagnes Rocheuses, de la Baie d'Hud-

son au Goife du Mexique, une empreinte que les révolutions politiques ont été impuissantes à effacer, de telle sorte qu'à la tête de tous les grands lacs, au tournant de toutes les rivières, à tous les points stratégiques des vallées, on sente immédiatement, par la francophonie des noms, que nos grands ancêtres ont passé par là !

Quant à la France, elle ne pouvait pas ne pas être ici. Sans elle, cette fête du souvenir aurait eu quelque chose d'incomplet ou d'inachevé, comme dans ces réunions de famille, où un fauteuil inoccupé dit la place de ceux qui s'en sont allés. Il convenait qu'elle se penchât, encore une fois, sur ce berceau qui, pendant un siècle et demi, a vécu de sa vie, tige de France, arrosée du plus pur de son sang et où refleurissent, en dépit des orages politiques, son verbe, ses traditions, ses formes de pensée, toutes les fleurs de son originalité nationale.

La gloire de la France, c'est de tenir par Cartier et par Champlain, la tête de ces capitaines, découvreurs et missionnaires qui, perdus sous toutes les latitudes, dans les lointaines solitudes du Nord et de l'Ouest, dans les forêts pleines de mystère et de redoutables légendes, ont été les pionniers de la civilisation et de la foi chrétienne et ont, pour ainsi dire, marqué sur le décor des choses, les mœurs, les coutumes, les goûts et les idées de leur pays d'origine. Sous quelque nom ethnique qu'ils montent à la lumière, ces beaux jaillissements n'ont pas été perdus pour la nation canadienne et les premiers rayons de notre histoire réchauffent et vivifient encore notre corps national. Comment donc pourrions-nous ne pas aimer la France quand le plus pur sang français coule dans nos veines ? Nous l'aimons avec ardeur, avec désintéressement, car il ne s'y mêle aucune arrière-pensée politique. Nous l'aimons naturellement et sans effort, parce qu'elle est le berceau de nos origines, la patrie de nos pères, "imagines majorum," que tout un monde de souvenirs, de traditions, de luttes, de gloires et de deuils nous enchaînent au passé !

Mais comment cette affection peut-elle se concilier avec notre loyauté et notre profond attachement pour les Iles Britanniques ? Grâce à Dieu, l'heure des tâtonnements et des expériences est passée, et le problème est depuis longtemps résolu. Il l'a été, par le

sens politique de nos hommes d'état, par la largeur de vues de nos compatriotes de langue anglaise, par la clairvoyance et la libéralité de la Métropole et de ses représentants. On a compris, que la conservation de l'élément et de la langue française, n'était pas une cause de danger, mais un gage de grandeur, de progrès et même de sécurité ; que la Confédération canadienne est semblable à la ruche dont parle Marc-Aurèle : ce qui est utile à l'abeille profite à la ruche entière ; que le dualisme national, suivant l'heureuse expression de Lord Dufferin n'est pas un obstacle au développement d'une jeune nation qui a tout à gagner, en conservant l'héritage littéraire et social qu'elle tient de deux des plus grands peuples de l'Europe. Cette conception est juste, car qu'est-ce qu'une nation ? La nation suppose-t-elle l'unité de verbe ? La nation moderne a été formée des éléments les plus divers. Voyez l'Angleterre, la France, la Suisse et la Belgique. Chacun de ces pays a été un vaste creuset, où se sont fusionnés, sous l'action du temps, et des influences ambiantes, ses éléments constitutifs. Il y a quelque chose de supérieur à la langue et à la race : c'est la volonté, l'unité morale, l'unité d'esprit, la concordance de vues, c'est avoir les mêmes aspirations idéales, être dévoués aux mêmes œuvres de progrès. Chaque élément, chaque groupe ethnique, ne peut se développer qu'en développant ses dons naturels et ses qualités propres. Ne cherchez pas à le séparer de son passé, à lui donner en quelque sorte une autre âme, car, suivant un mot devenu justement célèbre, vous n'en feriez que des déracinés !

Sous cette noble inspiration, le Canada poursuit sa marche vers les plus hautes destinées. Il sort, à peine, des brumes de l'inconnu et, déjà, les vieilles civilisations comme jadis les Mages, se demandent quel est cet enfant qui vient de naître à l'Occident et qui remplit le monde de son nom. L'étoile de l'empire gravite vers l'Ouest. La Méditerranée a été pendant longtemps le centre de l'activité commerciale et politique, puis les découvertes des XVe et XVIe siècles ont assuré la prépondérance à l'Atlantique. De nos jours, les grands courants humains se déplacent, et c'est l'océan Pacifique, qui jouera infailliblement, un jour, le premier rôle dans la vie générale de l'humanité. Je-

tez un coup d'œil sur la carte du monde, et dites-moi, si le Canada n'y occupe pas un emplacement privilégié. Le rêve de Champlain et de Jacques Cartier est réalisé. Placé à mi-chemin et, par la voie la plus courte, entre l'Europe et l'Asie, notre pays est la vraie "route de Cathay," la vraie route de Chine que cherchaient les découvreurs, l'idée fixe de leurs jours et le cauchemar de leurs nuits!

O Canada, terre de vaillance et de beauté, je voudrais que ma voix fut aussi éclatante que l'olivier, pour porter dans tous les foyers, les accents de mon amour et de ma fierté. Terre que la vie pénètre partout, avec ses lacs et ses sources, avec ses rivières fertilisant la plaine ou reflétant la ramure des grands bois, bercée par la mélodie des torrents et par la chanson des ruisseaux, irisée par les poussières jaillissantes des cascades, arrosée par le Saint-Laurent, "de tous les fleuves illustres le seul qui soit immuablement pur," (Reclus), vivifiée par nos hivers qui "sur le champ pailleté de cristaux étincelants" soufflent l'énergie puissante et la

gaieté, abritée par les cimes superbes et riche par la belle santé de ses plaines, terre où dorment les souvenirs et où reposent les espérances, terre imprégnée de la poésie des champs, des étoiles et des âmes, terre qui, dans la magnificence de ses énergies encore vierges, arrachait à son immortel fondateur ce cri d'admiration que nul, depuis, n'a surpassé, et que nous répétons, en ce jour: "il se peut dire que le pays de la Nouvelle-France est un nouveau monde, et non un royaume, beau en toute perfection." (Champlain).

De cette terre, nous aimons, non-seulement la beauté naturelle, mais aussi sa physionomie morale, la complexité de son âme, la diversité de ses races qui mélangent, dans une permanente entente cordiale, leurs mutuelles vertus, l'amour de la liberté civile et politique, la force de la tradition, la poésie de l'effort, la générosité chevaleresque, la soif de la justice et de l'idéal. Nous l'aimons, pour tout dire, parce qu'elle est la patrie, ce mot qui dit si bien la douceur du pays paternel!





## Les Sobriquets



physique ou morale, et plus souvent de quelque défaut. M. Rogier prétendit que cette habitude se perdait et ne tarderait pas à disparaître.

—Dans les grands centres, oui, répondit M. Lormon; mais je crois qu'on continuera longtemps, dans les campagnes et les petites villes, à se servir de sobriquets. Il y a telle grosse bourgade de deux mille habitants, où dix et quinze familles portent le même nom, parce qu'elles sortent de la même souche. A Saint-Eloi-les-Forêts, par exemple, il y a dix Martin presque tous parents et épiciers. Comment se reconnaître au milieu de cette parenté et de cette épicerie, si on ne caractérise pas chaque Martin, et comment les caractériser sans un sobriquet? Tant qu'il y aura des collègues et des pensionnats, ajouta-t-il, il se donnera des sobriquets. On en est prodigue entre écoliers, et, la plupart du temps, ils sont admirablement bien choisis. J'ai eu quatre condisciples, dont trois encore vivants, qui, malgré la soixantaine, ont conservé les défauts ou les qualités qui leur valurent leurs noms de guerre.

Le premier par rang d'âge, Louis T., est notaire aujourd'hui dans une petite ville. A quinze ans, nous l'appelions sœur Gertrude. Il avait, en effet, la timidité, la modestie, les allures prudentes et discrètes d'une religieuse. Je l'ai revu, il n'y a pas longtemps, après l'avoir perdu de vue; c'est toujours le même homme. Peu s'en fallut que je l'appelasse

sœur Gertrude, en échangeant avec lui une cordiale poignée de main. Il n'y a qu'à féliciter ce brave homme d'avoir gardé son caractère. La modestie, la prudence sont des qualités, et il faut que la timidité soit portée bien loin pour devenir un défaut. Il n'en est pas moins vrai que je ne puis m'empêcher de sourire en voyant ce vieux notaire baisser les yeux, et en l'entendant parler à mi-voix, tout en étirant sur ses mains les manches de sa redingote marron; tel il était à quinze ans, y compris la redingote.

On m'a assuré que L. T. avait été pris plusieurs fois, en voyage, pour un ecclésiastique vêtu en laïque, et que ses collègues, qui l'estiment beaucoup, s'amusaient à l'appeler : M. le curé. Vous voyez bien qu'il n'a pas changé et que celui qui, le premier, le nomma au collège : Sœur Gertrude, était doué du don de l'observation, et même de l'esprit de prophétie.

Autre trait caractéristique : L. T. ne s'est pas marié et est très pieux. Il ferme son étude tous les dimanches, et, entend souvent la messe la semaine. C'est le notaire du clergé et des congrégations de l'arrondissement, une clientèle plus honorable que féconde en honoraires. Donc, il ne fut pas mal inspiré celui qui surnomma, il y a plus de quarante ans, L. T., Sœur Gertrude.

Or, celui-là, c'était moi-même. Quelqu'un qui eut gagné à changer d'allures et à ne plus mériter en avançant en âge le sobriquet dont l'avaient affublé ses camarades, c'est Victor D. Hélas! il est toujours le même. Aussi l'appelons-nous toujours entre nous : Tarquin le Superbe. Cette appellation s'est même répandue et vulgarisée. Beaucoup de personnes se vengent de l'orgueil, de l'arrogance et des airs fanfarons de Victor D. en lui donnant le nom du septième et dernier

roi de Rome. C'est Tarquin le Superbe par-ci, Tarquin le Superbe par là, dès qu'il a le dos tourné et n'est plus à portée d'entendre.

Quoique receveur d'enregistrement et par conséquent fonctionnaire éminemment civil et pacifique, il a les airs d'un capitaine et d'un matamore. Il faut le voir avec ses cheveux taillés en brosse, la moustache et la barbiche militaire, s'avancer, le poing gauche sur la hanche, et faisant, de la main droite, le moulinet avec une canne semblable à celle d'un tambour-major. Maheur aux chiens qui s'approchent de trop près! Les petits, les humbles, les solliciteurs ne sont guère mieux traités. Importuns, fainéants, mendiants, valetaille sont les termes les plus doux qu'emploie à leur égard Tarquin le Superbe.

Force est bien à ce monsieur d'avoir quelques ménagements pour ses supérieurs, ses égaux et le public, qui a à traiter avec le receveur d'enregistrement. Mais ces ménagements sont tout juste suffisants, et les rodomontades de Victor lui ont valu des leçons qui ont humilié son orgueil sans le corriger, ni même l'affaiblir. Il se dédommage avec sa famille, sur laquelle son égoïsme inconscient fait peser un joug de fer. Femmes, fils, petit-fils, serviteurs, tremblent quand Victor D. élève la voix, et il l'élève à tout propos, et dix fois par jour : pour un bouton qui manque à sa chemise, pour un œuf trop dur ou trop mou pour un verre mal essuyé, pour une minute de retard dans l'heure du dîner. Il ne se passe pas une journée sans qu'il y ait au logis une scène dont les échos parviennent jusque dans la rue.

—C'est Tarquin le Superbe qui se fâche, disent les passants, en haussant les épaules.

Un de ces matins, ce terrible homme se brisera quelque vaisseau, dans un accès de colère, et je vous réponds que les larmes seront rare à ses funérailles, et que son deuil sera légèrement porté.

C'est qu'aussi on n'est pas égoïste, exigeant et rageur à ce degré-là.

Moins odieux et guère plus intéressant était ce pauvre Pierre M., que nous nommons : Panier-Percé. Ce sobriquet lui fut donné pour la première fois, si je m'en souviens bien, par l'économiste du collège qui était chargé de lui remettre ses semaines. Pierre touchait cinq francs chaque dimanche. Le lundi soir, il ne lui restait pas un centime de cette somme importante pour un écolier

de treize ans. Qu'avait-il fait de son argent? Il eut été bien embarrassé pour le dire. Il n'était ni gourmand, ni friand, ni généreux; il était un panier percé. A vingt-six ans, il avait mangé sa légitime, à trente ans, dissipé un joli petit héritage, et escompté une autre succession qui devait lui revenir du chef d'un oncle dont il était l'unique neveu. Il allait bien comme vous voyez.

Il y avait plusieurs années que j'avais perdu de vue Pierre M., lorsqu'un jour, je le vis entrer dans mon cabinet. Tout d'abord je ne le reconnus pas. A sa maigreur, à sa pâleur, à ses vêtements en loques, à ses souliers éculés, je le pris pour un mendiant. J'allais lui donner quelque monnaie, lorsqu'il se nomma et se mit à me tutoyer. Je mentirais si je disais que cette marque d'amitié m'alla au cœur. Je fis pourtant bonne contenance, et l'invitai à dîner en tête à tête. Il accepta avec empressement et sans me demander la permission d'aller mettre des habits plus décents. Tout en garnissant son assiette, et remplissant son verre, je glissai quelques questions. Comment le fils d'une famille riche et honnête avait-il pu en arriver là? Il ne sut pas me le dire. Et comment me l'aurait-il dit? Il ne le savait pas lui-même. Est-ce qu'un panier percé sait pourquoi il perd les objets qu'on lui confie?

Ce n'était point une mauvaise nature et il ne manquait ni d'instruction ni d'esprit. Après l'avoir habillé des pieds à la tête, je réussis à lui procurer un emploi suffisant pour le faire vivre. Hélas! six mois plus tard, il me revint plus pauvre qu'auparavant. Il avait contracté des dettes criardes que je fus obligé de payer, m'étant rendu moralement responsable de mon protégé. Il ne tarda pas à entrer à l'hospice et à y mourir. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. La vie est aujourd'hui trop difficile et trop dure pour de pareils paniers percés.

—Vous croyez donc, mon cher Lormon, dit M. Rogier, que comme les noms de baptême et de famille, les sobriquets sont ineffaçables, et qu'on reste dans la vie ce qu'on fut au collège?

—Je ne dis pas cela, répondit M. Lormon. On peut, avec une ferme volonté, se corriger de ses manies, de ses défauts, et même de ses vices: témoin Paul G., un autre disciple que nous avons surnommé la Marmotte, parce que, disions-nous, il n'était capable que

de digérer et de dormir. Le fait est qu'il ne faisait guère que cela au collège. Ni punitions ni exhortations ne réussissaient à le tirer de son assoupissement. C'était le type de paresseux et du cancre. Heureusement pour lui, Paul était intelligent et avait la bosse des mathématiques. Grâce à ces dons et à des bourrades régulières et consciencieuses que venait de temps en temps lui administrer son père, un officier en retraite, la Marmotte réussit à entrer à l'école de Saint-Cyr et à s'y maintenir dans un rang passable. Sorti sous-lieutenant, notre camarade, fatigué du long et vigoureux coup de collier qu'il venait de donner, retomba dans son apathie. Il était perdu s'il n'avait pris des moyens héroïques. Son brosseur eut l'ordre de le réveiller le matin en lui jetant sur la tête une cuvette d'eau, et deux, quand la première ne suffisait pas. Puis il demanda à passer en Afrique ou Ab-del-Kader nous donnait du fil à retordre. Envoyé aux postes avancés de l'armée, force lui fut de se montrer actif et vigilant. Il revint en France, après quelques années, capitaine, et décoré de la Légion d'honneur. Il était sauvé. C'est aujourd'hui un de nos meilleurs généraux de division.

—C'est très bien, dit M. Rogier, mais de quatre collégiens affublés de sobriquets, je n'en vois qu'un qui ait fait mentir le sien.

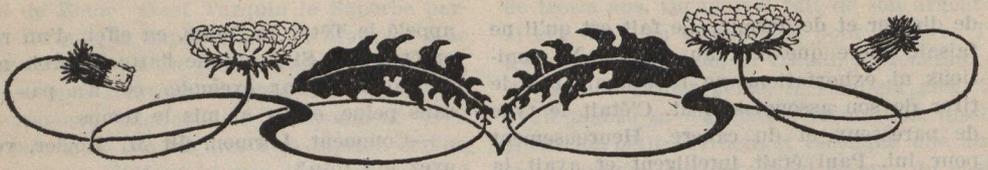
—Il en est un autre, dit en souriant M. Lormon, et c'est votre serviteur. On m'avait

appelé le Têtu, et j'étais, en effet, d'un rare entêtement. Si je ne me flatte, je crois m'être corrigé. Par exemple, ce n'a pas été sans peine, et j'y ai mis le temps.

—Comment, Lormon, dit M. Rogier, vous avez été têtu?

—Têtu comme un âne rouge, mon cher ami, et désobéissant et récalcitrant. Il suffisait qu'on me commandât une chose, pour que l'envie me vint de faire le contraire. Que je vous donne un échantillon de la pièce. J'étais en vacances chez mon parrain et je devais avoir environ 15 ans. On tenait solidement attaché dans l'écurie un jeune cheval rétif dans l'espoir de le mater par le jeûne. Défense formelle m'avait été faite de pénétrer dans l'écurie, dont la porte était, d'ailleurs, fermée à double tour. On avait oublié certaine lucarne à hauteur d'homme; je m'y coulai comme une anguille. Donner de l'avoine au cheval, le seller, le brider, malgré ses ruades, sauter sur son dos et me lancer en pleins champs, tout cela fut l'affaire de quelques minutes. Par exemple, je n'allai pas loin. Je fus envoyé à terre si rudement que je me cassai une jambe et un bras. Ce fut le commencement de ma conversion. Pour conclure, il faut tâcher de ne mériter aucun sobriquet. Si on en reçoit un et qu'il indique un défaut naissant ou un vice en germe, on doit profiter de l'avertissement et travailler à faire mentir les espions et les mauvais plaisants.





( La Ville Paradoxe )

# NEW - YORK

Par S. LAUZANNE

UNE rivière qui a les proportions d'un bras de mer et que des transatlantiques sillonnent avec la même légèreté que feraient des bateaux-mouches ;

Des maisons qui sont des tours de Babel et luttent entre elles à qui dressera le plus haut la tête ; des maisons à trente, quarante étages qui semblent comme un défi monstrueux jeté au ciel par l'orgueil de toute une race ;

Dans ces maisons, des ascenseurs qui vont, viennent, bifurquent, s'entre-croisent, sont rapides ou omnibus, directs ou avec embranchements, comme un réseau de chemin de fer qu'on aurait brusquement soulevé de terre et dressé verticalement dans les airs ;

Des rues tracées au cordeau et numérotées comme dans une table enfantine, si bien que l'étranger peut se guider seul, les yeux fermés ;

Dans ces rues, des voitures de toute sorte, de tout âge et de tout pays : de vieilles calèches moyenageuses, des coupés ultra-modernes, des automobiles de 1875 et de 1920, des cabs anglais, des troïkas sibériennes, des traîneaux russes ;

Une activité qui impressionne, parce qu'elle est silencieuse. On ne la voit point apparaître à la surface du sol, mais on la sent qui vibre sous terre avec ce prodigieux *subway* ou qui mugit au-dessus des têtes avec ces fantastiques chemins de fer aériens. On la sent surtout qui gronde derrière la façade immobile de tous ces palais de marbre ou de fer, où des milliers d'êtres humains glissent, courent, téléphonent, câblent, dictent, phonographient, sténographient télégraphient,

dactylographient sans que vous entendiez jamais un cri, un rire, un heurt, quelque chose qui ne soit pas un effort du cerveau ou un halètement de la pensée ;

Des gens qui vont d'un pas alerte et affairé, les yeux fixés droit devant eux, comme courant sans cesse après un but invisible ; des gens indifférents à toutes les excentricités, et rebelles à toutes les flâneries ; des gens qui ont le génie de l'infiltration... J'ai vu déferler sur le pont de Brooklyn, le soir, les plus gigantesques vagues humaines de ma vie, et j'ai regardé s'écouler, le matin, dans le Métropolitain les plus énormes cohues du monde : cependant je n'ai jamais aperçu une bousculade. Bousculer, c'est perdre du temps. Chacun avance, fonce, biaise, tourne et passe. Il passe toujours, quand même. Il entre toujours, quand même. Il entre quand on le croit encore loin ; il sort quand on croit qu'il entre :

Avec cela, des contradictions étranges, des petites risibles à côté de grandeurs étonnantes, des incommodités ridicules à côté d'un outillage merveilleux, des complications enfantines à côté de facilités géniales ; point de ville au monde, par exemple, où les chauffeurs et cochers respectent mieux la vie du passant et point de pays au monde, pourtant, où les compagnies de chemin de fer fassent meilleur marché de la vie des voyageurs ; point de municipalité qui ait organisé un service d'eau aussi admirable et point de municipalité qui tolère un service de voirie aussi défectueux ; point de société où il soit plus facile à une femme de gagner sa vie et point de société où il lui soit plus difficile de

fumer une cigarette; point d'hôtels sur la terre qui contiennent un pareil raffinement de confort, depuis la boîte à lettres devant chaque porte jusqu'au téléphone dans chaque chambre, et pourtant point d'hôtels sur terre où il soit plus difficile de faire cirer ses chaussures; point de cité commerciale où le trafic des banques soit plus étendu, plus répandu, plus accrédité, et cependant mieux vaut parfois entreprendre le voyage de la Mecque que d'essayer de se faire ouvrir un compte;

De la clarté, de la lumière, de la rapidité, de l'énergie—oh! de l'énergie surtout, sous toutes les formes et sous toutes les faces, de l'énergie dans les regards et derrière les murs, dans les gestes et jusque sous la matière;

Telle m'est apparue cette ville étrange et fascinante, formidabile et accaparante, qu'on dirait jaillie, en un jour de rut, du cerveau monstrueux de quelque Sémiramis.

Elle t'écrase, ô Paris; mais elle ne t'efface pas!...

## La Moisson

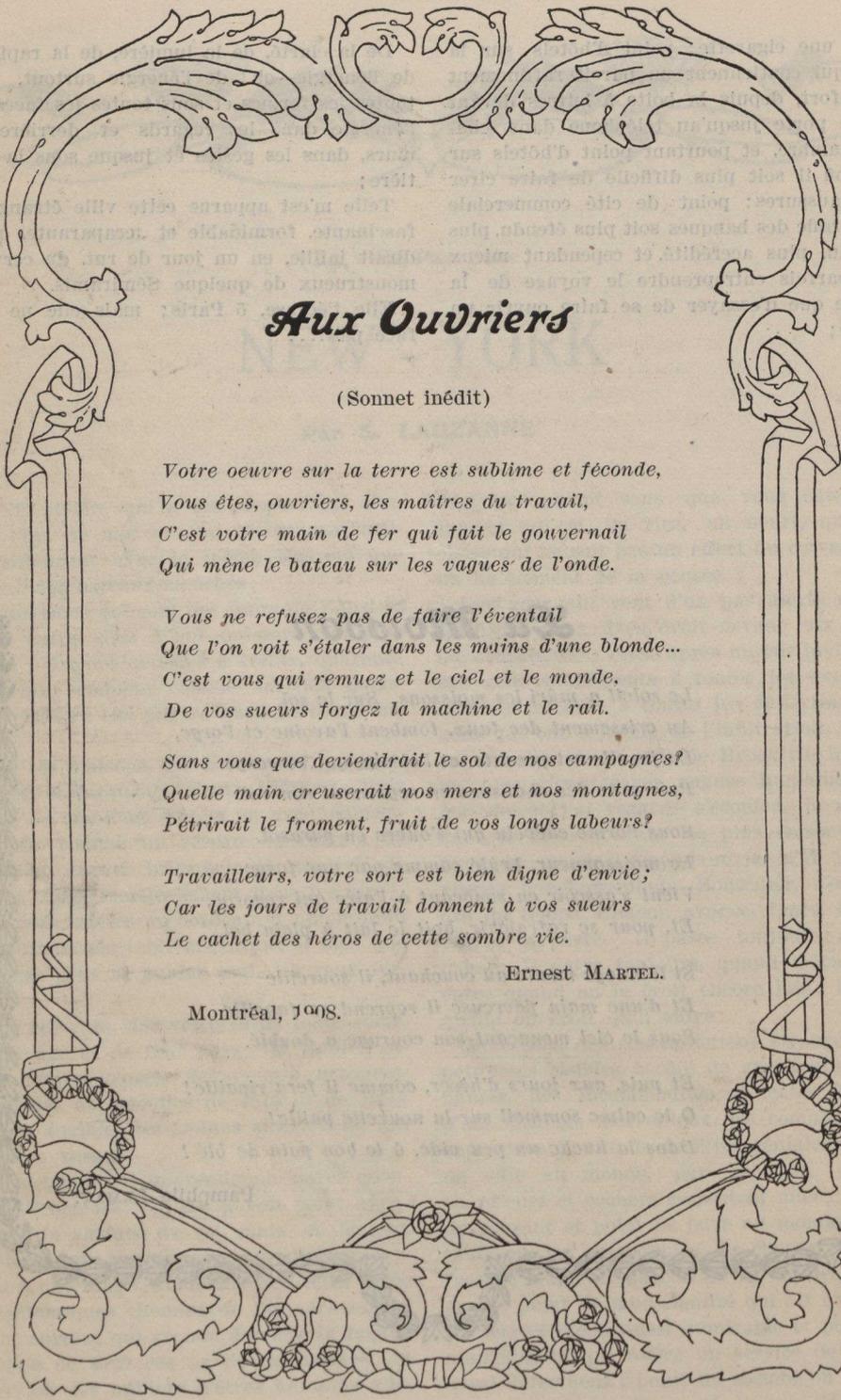
*Le soleil a mûri les moissons. Sur le sol,  
Au crissement des faux, tombent l'avoine et l'orge,  
La javelle est pesante, et l'oiseau qui se gorge  
Paie avec des chansons en reprenant son vol.*

*Sous l'orme chevelu qui s'ouvre en parasol,  
Le moissonneur, brûlé comme par une forge,  
Vient s'asseoir en songeant à l'aire qui regorge,  
Et, pour se rafraîchir, boit le lait à plein bol.*

*Si le nuage monte au couchant, il sourcille  
Et d'une main fiévreuse il reprend sa faucille.  
Sous le ciel menaçant son courage a doublé.*

*Et puis, aux jours d'hiver, comme il fera ripaille!  
O le calme sommeil sur la nouvelle paille!  
Dans la huche un peu vide, ô le bon pain de blé!*

Pamphile LEMAY.



## *Aux Ouvriers*

(Sonnet inédit)

*Votre oeuvre sur la terre est sublime et féconde,  
Vous êtes, ouvriers, les maîtres du travail,  
C'est votre main de fer qui fait le gouvernail  
Qui mène le bateau sur les vagues de l'onde.*

*Vous ne refusez pas de faire l'éventail  
Que l'on voit s'étaler dans les mains d'une blonde...  
C'est vous qui remuez et le ciel et le monde,  
De vos sueurs forgez la machine et le rail.*

*Sans vous que deviendrait le sol de nos campagnes?  
Quelle main creuserait nos mers et nos montagnes,  
Pétrirait le froment, fruit de vos longs labeurs?*

*Travailleurs, votre sort est bien digne d'envie;  
Car les jours de travail donnent à vos sueurs  
Le cachet des héros de cette sombre vie.*

Ernest MARTEL.

Montréal, 1908.

UN AUTRE PROVERBE DEMOLI



Comme quoi il est prouvé que l'on peut faire deux choses à la fois—et même trois.

1840 - 1890

## Quelques Aerobates Canadiens - Français

Par E. - Z. MASSICOTTE

IL EST probable que l'acrobatie a fait son apparition au milieu de nous avec le Jardin Guilbault, une institution d'un genre tout spécial et dont la vogue, méritée d'ailleurs, fut grande, surtout entre 1842 et 1870, c'est-à-dire pendant que Montréal hébergeait une nombreuse garnison de soldats anglais et qu'elle avait très peu d'endroits publics pour distraire et intéresser la foule.

Le propriétaire de ce jardin, M. J. E. Guilbault, fut un véritable Barnum qui s'ingénia, avec succès, à exhiber tout ce qui devait faire naître et satisfaire la curiosité.

Son jardin participait à la fois du musée, du parc et du cirque. Ici on voyait des végétaux rares, des collections de minéraux ; là, des animaux aquatiques ou terrestres, normaux ou phénoménaux, domestiques ou sauvages, doux ou féroces, et en si grand nombre que M. Guilbault pouvait se vanter d'avoir la plus considérable ménagerie d'Amérique ; plus loin, existaient des jeux de quilles, des jeux de palets, un fil tendu, des balançoires, des appareils de gymnase ; plus loin encore, une promenade ombragée, fréquentée par les amoureux qui n'avaient besoin que d'être en tête à tête pour goûter le bonheur.

Vers 1855, M. Guilbault ajouta à son Jardin un édifice de 200 pieds de longueur par 60 pieds de largeur dans lequel il donnait, l'été, des bals, des concerts, ou des représentations acrobatiques et qu'il transformait, l'hiver, en un patinoir spacieux. Le Jardin

était ouvert tous les jours et le prix d'entrée en était fixé à 15 sous.

Quels sont les montréalais d'autrefois qui n'ont pas vu le Jardin Guilbault ? Plus que le Parc Sohmer ou le Parc Dominion, peut-être, il constitua, pour Montréal, une attraction dont la renommée s'étendait jusqu'aux provinces voisines, et si les citadins ne manquaient pas d'y aller pour dissiper leur ennui, les étrangers se faisaient un devoir, de franchir sa barrière, s'ils avaient la prétention de visiter la métropole en détail.

En 1842 le Jardin Guilbault se trouvait sur le Coteau Saint-Louis ; en 1849, il était au coin des rues Vitré et Côté ; en 1851, il déménagea à la Côte des Neiges ; à partir de 1852 il occupa un terrain superbe, rue Sherbrooke, entre les rues Mance et St-Laurent (1) ; puis devant la marée montante des habitations nouvelles, il se retira jusqu'à la rue Guilbault, entre les rues Saint-Urbain et Saint-Laurent ; enfin, en 1870, M. Guilbault se transporta au Sault au Récollet, où il tenta de créer un jardin d'acclimatation qu'il abandonna définitivement vers 1875. (2).

(1) Concurrément au Jardin Guilbault, on fonda, à cette époque, rue Sherbrooke, près de la rue Bleury, le Victoria Garden qui ne fut pas très en faveur.

(2) Après avoir amusé le public pendant un tiers de siècle, M. Guilbault est mort pauvre et oublié, il n'y a pas très longtemps, âgé de 82 ans.

Après la disparition de ce fameux lieu d'amusement on vit naître les *Ronds à vélocipèdes* ou vélodromes, sortes d'amphithéâtres dans lesquels existaient une arène pour les acrobates et une piste pour les courses vélocipédiques avec ces lourds appareils en bois qui ont précédé le bicycle en fer, à grande roue, puis la bicyclette (1).

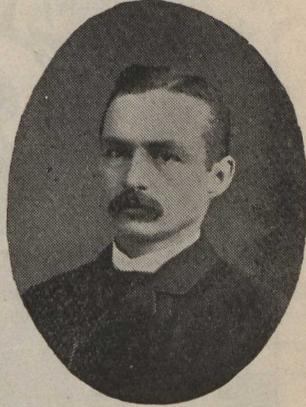
Certains de ces amphithéâtres étaient recouverts d'une tente, d'autres n'avaient pour toiture que le grand firmament.

Le premier vélodrome de quelque importance dut être le *Rond St-Jacques*, situé rue Amherst, entre les rues Mignonne (De Montigny) et Ontario. Il avait pour propriétaires MM. J. B. Deslongchamps, Crevier, Roy et Robert. Plus tard, un autre vélodrome fut créé par M. P. Meunier dans le village, maintenant le quartier Saint-Jean-Baptiste, entre les rues Saint-Urbain et Saint-Laurent, près de l'avenue des Pins; un troisième, propriété de M. L. Bousquet, prit place au coin de la rue Cherrier et de la rue Amherst; un quatrième érigé par M. Beaudoin, occupa l'encoignure des rues William et Napoléon, à Sainte-Cunégonde. Celui-ci eut une existence éphémère, car après quelques représentations, les gradins s'effondrèrent, un dimanche après-midi, entraînant avec eux des centaines de spectateurs. Ceux-ci s'en tirèrent sans trop de dommages, mais l'incident avait

commentaires que la municipalité refusa au propriétaire le permis de reconstruire. (1)



Tous ces lieux d'amusements réclamaient des acrobates. Où les trouver? Les relations



Alphonse Leroux

avec les Etats-Unis n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui; les agences d'engagements ne devaient pas être bien organisées; d'ailleurs, il semblait peu possible de payer la forte somme aux artistes américains. Il fallait donc avoir recours aux talents locaux, s'il y en avait. Heureusement, la demande appelle l'offre. Dès qu'on sut que des acrobates pouvaient toucher un salaire, il se forma des artistes.

Les uns apprirent leur métier au gymnase de M. J. E. Guilbault; d'autres travaillèrent à domicile; d'autres, enfin, fréquentèrent diverses écoles de gymnastique, dont une fut fameuse: celle de M. Barnjum. Quel était cet homme? Frédérick S. Barnjum, selon quelques-uns, était un ancien soldat anglais;

(1) A ces vélodromes succédèrent le Parc Sohmer, coin des rues Notre-Dame et Panet que dirigeait encore MM. Lavigne et Lajoie, et le Parc Royal, dont les propriétaires furent MM. J. B. Deslongchamps, F. Poirier et J. Bessette. Ce dernier Parc longeait la rue Mont-Royal et s'étendait de la rue Saint-André à la rue Dufferin. Il avait une piste pour course à bicyclette, et une piste pour courses de chevaux; et c'est là qu'on inaugura des courses le soir, à la lumière électrique.

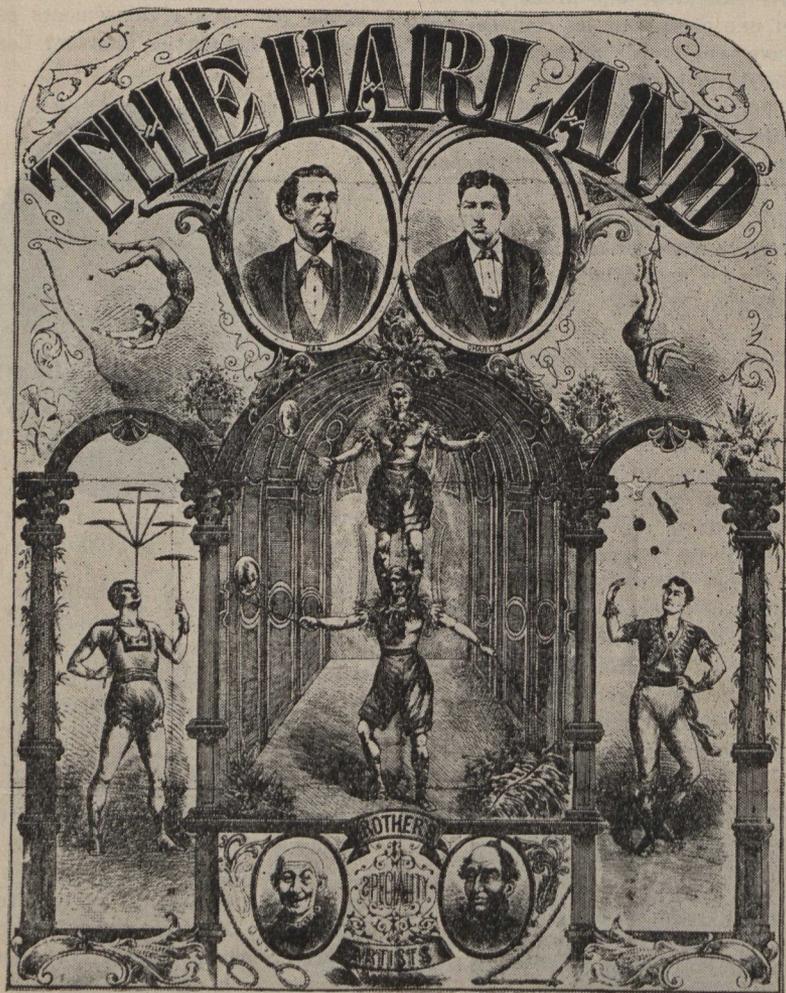


Albert Lahaie

causé une telle panique et de si nombreux

(1) Les meilleurs vélocipédistes du temps furent MM. Paquette, Favreau, Roy, Beauchamp, etc.

L'AFFICHE DES HARLAND BROS



LORSQUE cette affiche rarissime a été trouvée, elle était en lambeaux ; il a été possible de la reconstituer assez correctement, mais le lecteur apercevra, à l'examen, que le travail a été ardu. Les portraits de la partie supérieure sont ceux de Dan. Harland (Pierre Delorme), à gauche, et de Charles Harland (Charles Leroux) à droite. Dans la partie inférieure la disposition est contraire. Leroux est à gauche et Delorme à droite. Cette gravure laisse comprendre quel était le numéro présenté par ces artistes. Les figures de bas nous indiquent qu'ils faisaient de la pantomime, celles du centre, de la jonglerie ; en haut est une scène de voltige au trapèze et une descente, en suspension par les dents, d'un câble tendu obliquement.

d'après de vieux documents, je constate qu'il s'établit à Montréal vers 1858 et qu'il s'intitulait artiste. Artiste en quoi? peut-être en acrobatie. En tout cas, on le voit, durant l'année 1863, avec un groupe de jeunes Anglais du meilleur monde, fonder le *Montreal Gymnastic Club* dont il fut immédiatement le secrétaire et l'instructeur. Ce gymnase contribua beaucoup à la propagation de la gymnastique aux agrès et à la formation de nos athlètes, et Barnjum qui adoptait déjà le titre de professeur de "culture physique" devait être un excellent éducateur, car il a laissé un grand nombre d'adeptes et de disciples qui lui ont fait honneur. Ce gymnase se trouvait au No 19 de la rue University, tout près de l'institut Fraser, et il exista jusqu'en 1889.

Un autre gymnase, qui porta le nom de Montreal Gymnasium, fut fondé en 1868 et fut englobé par la M. A. A. A. Vers la même époque, un boxeur africain, Wm Richardson, avait aussi une académie de boxe et de gymnastique dans l'édifice Nordheimer, et il y organisait des séances de boxe et d'acrobatie.



Parmi les acrobates qui ont brillé durant cette période, on cite Louis Durand, Ned Saucier, très bel athlète, devenu machiniste de théâtre et parti pour la Nouvelle Orléans, croit-on; les frères Guilbault, fils du propriétaire du Jardin Guilbault (l'un de ces frères, nommé Georges, trouva la mort, sous les yeux de son père, en exécutant son numéro); Alphonse Brault qui succomba à la tuberculose, en Italie, après avoir joué aux Etats-Unis, en Australie et en Europe; Albert Lahaie, trapéziste qui se tua, au cours d'une performance, à Minneapolis, Minn; les Leroux; Jos Bourré, Albert Tourville, les frères Trudeau, Théodore Bélanger, Pierre Delorme, Jos Deslauriers, etc., mais entre tous ces artistes, aucun, peut-être, à l'exception de Louis Durand dont je parle spécialement à la fin de cet article, n'eut une plus grande renommée à Montréal que les Leroux, parce qu'ils furent des artistes consciencieux, et parce que de frère en frère, de cousin en cousin, ils occupèrent l'attention du public pendant une quinzaine d'années.

Ces Leroux portent le nom de Alphonse, Wilbrod et Charles, trois frères, puis Anthi-

me et Ferdinand, deux frères aussi, mais cousins des précédents. Ils étaient si favorablement connus que d'autres acrobates prirent leur nom pour bénéficier de leur popularité. A titre documentaire, j'ai réuni quelques notes sur ces athlètes dont les générations actuelles perdent le souvenir.

#### ALPHONSE LEROUX

Le premier des Leroux à entrer dans la carrière fut Alphonse. Né à Montréal en 1843, du mariage de Ferdinand Leroux et de Tharsile Tessier dit Lavigne, il eut toujours un goût prononcé pour l'acrobatie et à l'âge de 18 ans, c'est-à-dire en 1861, il se faisait déjà remarquer au Jardin Guilbault, comme contorsionniste. Mais voulant approfondir son art il devint membre du Montreal Gymnastic Club (1). C'est là probablement qu'il apprit le trapèze et en fit un numéro, plus tard, avec son frère Wilbrod.

Alphonse a joué avec la troupe Marietta Rovelle, composée en grande partie d'acrobates espagnols, croit-on, et, en compagnie de Wilbrod, il entreprit une tournée avec la troupe Hammel's Minstrels. Cette tournée qui se faisait en Canada se termina brusquement à Coburn Ont., car le caissier de la troupe prit congé de ses compagnons sans les prévenir, et en emportant les espèces avec lui.

Peu après Alphonse épousa Mlle Annie Donnelly et il cessa de paraître en public. Il se contenta de fréquenter le petit gymnase qu'il avait érigé dans la cour de son frère Ferdinand, rue des Seigneurs, et où il enseigna l'acrobatie à ses frères et à leurs amis.

Devenu marchand de fer, rue Saint-Antoine, il mena une vie bourgeoise, tout en s'intéressant, en dilettante, aux choses de l'acrobatie. Il est mort des suites d'une opération chirurgicale, en juin 1907, à l'âge de 64 ans. M. Leroux avait toujours conservé l'apparence et l'agilité d'un jeune homme. Il ne cessa jamais de faire de l'exercice, et dans l'année de son décès, il pouvait facilement se tenir en équilibre sur les mains et dans cette position monter un escalier.

(1) On conserve, dans sa famille, un reçu attestant qu'il était membre de ce club dès 1865.

## WILBROD LEROUX

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Alphonse, dans ses tournées, était accompagné de Wil-



Wilbrod Leroux

brod. Celui-ci, qui naquit le 4 septembre 1850, avait sept ans de moins que son frère Alphonse et quand ce dernier créa son numéro de trapèze, c'est Wilbrod qui faisait la voltige. Lorsqu'Alphonse eut cessé de se produire, Wilbrod choisit comme associé Alphonse Brault et le duo continua à jouer sous le nom de Leroux.

Wilbrod a aussi fait partie d'un trio nommé les *Lavender Bros* (1) qui donna des représentations au *Mechanic's Hall*, entouré d'une "constellation d'étoiles" (*sic*), les 3, 4 et 5 avril 1867. Cette troupe était assez nombreuse, car elle comptait seize sujets. Le programme des séances ressemblait beaucoup à celui que nous offrent maintenant les théâtres spécialisés dans le genre "vaudeville américain", car l'acrobatie alternait avec le chant, la danse, la comédie et la musique instrumentale.

Dans ces représentations, les *Lavender* exécutaient, en premier lieu, un numéro de triples barres fixes, par le trio; en second lieu, un numéro de trapèzes volants par Wilbrod Leroux et Alphonse Brault, et en troisième lieu, un numéro d'échelles jumelles par le trio.

Suivant la mode du temps, la séance se

(1) Les deux autres membres du trio étaient L. L. Jones et Alphonse Brault.

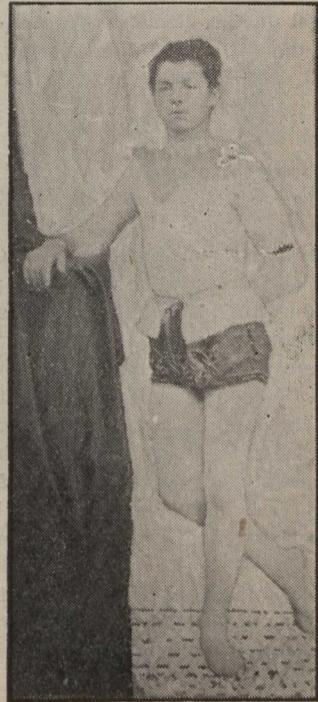
terminait par des *Up and tumbling feats* auxquels toute la troupe prenait part.

C'est la seule fois que Wilbrod a joué sous le nom de *Lavender*. Après cela, Wilbrod Leroux et Alphonse Brault signèrent un engagement avec le cirque *Levy G. North*. Leur performance comprenait les barres fixes, les trapèzes volants et le tapis, mais c'était aux barres fixes qu'il remportaient leurs meilleurs succès.

A la fin de la saison, Brault qui était de faible constitution, étant tombé malade, les deux athlètes revinrent à Montréal prendre quelque repos, puis ils parurent au *Jardin Guilbault* durant tout l'été de 1869.

Brault quitta ensuite le pays et Wilbrod passa au vélodrome *Saint-Jacques* où il resta jusqu'à la disparition de ce lieu d'amusement, vers 1872.

N'ayant plus le feu sacré, Wilbrod refusa



Charles Leroux

un engagement aux *Etats-Unis* et il se retira de l'arène. Agé de cinquante-huit ans, maintenant, il possède encore une remarquable vigueur et un air de jeunesse étonnant.

CHARLES LEROUX

Charles Leroux est le plus jeune des trois frères dont je viens d'esquisser la biographie. Il est né à Montréal, vers 1857. C'est à l'âge de seize ans qu'il commença sérieusement à se livrer à l'acrobatie, sous la direction de ses frères, dans le gymnase de la rue des Seigneurs.

Il devint rapidement de première force à la barre fixe, au trapèze volant et en jonglerie, puis, pour se tenir en forme, il devint membre du gymnase Barnjum.

Avec Pierre Delorme, fils d'un ancien marchand de cuir bien connu de la rue Saint-Paul, il fit une tournée en qualité de jongleur et de trapéziste. Le duo était connu sous le nom de *Harland Bros*. Une idée de leur numéro nous est donnée par une curieuse affiche dont on trouvera une reproduction ci-contre. Cette affiche a été gravée vers 1874 par André Leroux, cousin de Charles et élève de Henri Julien, notre célèbre dessinateur. (1)

Je possède aussi deux programmes rares dans lesquels figure le nom de Charles Leroux.

Le premier de ces programmes porte la date du 31 décembre 1875 et la séance annoncée a lieu au *Debar's Opera House*, rue Gosford, vis-à-vis le Champ de Mars. Il s'agit, ni plus ni moins, de ce Dominion Theatre qui a changé de nom, maintes fois.

Dans cet imprimé, on remarque d'abord que le chef d'orchestre était un Canadien-Français, du nom de Georges Baribault, et que la gérante du théâtre était une demoiselle Kitty Reed, au bénéfice de qui la séance est donnée.

Le programme comporte du chant, des danses nègres, irlandaises et allemandes, de la

jonglerie par Dan Harland (Pierre Delorme) et Ned Saucier, un numéro de triples barres fixes par Gonzalo, Toney et Georges Leroux, puis un numéro de trapèze volant et de *ceiling walking* par Charles Leroux. Le *ceiling walking* consistait à faire l'homme mouche, c'est-à-dire que l'exécutant s'accrochait la pointe des pieds dans des anneaux ou des courroies fixés à une certaine hauteur et se déplaçait la tête en bas.

Enfin le prof. Wm Richardson terminait la soirée par des exercices aux massues (indian clubs).

Le second programme informe le public montréalais que, le 28 et le 29 avril 1876, il y aura spectacle de "variétés" au Nordheimer Hall, rue Saint-Jacques. Les représentations sont données pour le bénéfice du professeur Wm Richardson, et au programme



Anthime et Ferdinand Leroux

(1) André Leroux est parti aux Etats-Unis depuis 1875. C'était un artiste de talent.

figurent des numéros de boxe et d'acrobatie, parmi lesquels est celui de Charles Leroux qui répète, là, les mêmes exercices qu'il a exécutés au *Dominion Theatre*, et celui des *Harland Bros*. La soirée se termine par un assaut de boxe entre Charles Walsh, de Boston, et M. Richardson, qui offre en plus de rencontrer n'importe quel *gentleman* présent.

Avant ces dates, probablement, Charles Leroux avait paru au "Dominion" en compagnie de plusieurs acrobates, dans des séances extraordinaires de boxe, où l'on vit deux étoiles du *noble art*: Chambers et Billy Edwards de Philadelphie. Ces deux pugilistes, après avoir lutté l'un contre l'autre, s'étaient mesurés, Chambers contre Richardson et Edwards contre Labossière. Cette agglomération d'athlètes plut tellement au public qu'un impresario les amena ensuite à Québec.

Charles fut un bariste, un trapéziste, un homme-mouche et un jongleur très estimé. Il a joué la plupart du temps au vélodrome Saint-Jacques et au vélodrome Saint-Jean-Baptiste, puis, comme ses frères, il abandonna l'acrobatie avant la trentaine. Aujourd'hui, il est âgé de cinquante et un ans, quoiqu'il ne paraisse pas avoir plus de quarante ans, en réalité,

#### ANTHIME LEROUX

Anthime est né le 5 avril 1858, à Ste-Genève, comté de Jacques-Cartier, du mariage de Jean-Baptiste Leroux et d'Adèle Legault. Il se forma lui aussi au gymnase privé de la rue des Seigneurs, puis se perfectionna au Barnjum; ensuite, il monta sur la scène. Il exécutait indifféremment des exercices de barre fixe, de trapèze volant, d'anneaux, de tapis et d'échelles jumelles.

Ce dernier travail il l'exécutait avec quatre et six compagnons, et ensemble ils composaient de belles figures, beaucoup plus compliquées que celles que l'on voit d'ordinaire.

Au trapèze volant, lorsqu'il jouait à Montréal, c'est son frère Ferdinand, (1) qui faisait la voltige, et quand il jouait à l'étranger son voltigeur était Joseph Deslauriers.

Anthime s'est fait applaudir au "Dominion Theatre", au Théâtre Royal, à l'Académie de Musique, au vélodrome Saint-Jean-Baptiste. Il se produisit aussi aux Etats-Unis dans maints concours et remporta toute une collection de médailles. Anthime était un bel

athlète de près de six pieds, d'une force peu commune, et comme il excellait dans la gymnastique acrobatique, Barnjum se l'attacha en qualité de professeur durant plusieurs années. Un jour, il dit adieu à la gymnastique pour adopter le métier de boucher et il est mort prématurément en février

1906, victime d'un accident. Il se trouvait aux abattoirs lorsqu'une énorme poulie tomba sur lui et le blessa fatalement.

Anthime n'avait que 48 ans.



Louis Durand

#### LOUIS DURAND

Louis Durand est sans contredit le plus réputé de nos acrobates; il a fait le tour du monde et a conquis des lauriers sur trois continents au moins.

Né à Montréal en 1850, il n'avait que neuf ans lorsqu'il fit ses premières armes au Jardin Guilbault. Deux ans plus tard il partait pour les Etats-Unis et après trois ans de sé-

(1) Ferdinand vit encore; il est propriétaire d'un étal au marché Saint-Laurent.

jour dans la République voisine, il revenait au pays. Presque aussitôt il remportait un premier prix d'acrobatie au "Dominion Theatre" et devenait membre d'un quatuor, les Frères Rosario, athlètes du tapis, qui exécuta ses exercices au Dominion, au Théâtre Royal, au Mechanic's Hall, etc.

M. Durand retourna ensuite aux Etats-Unis où il fit partie successivement du cirque Barnum, du cirque Forepaugh, du "Chiarini Royal Italian Circus", du "Dan Costello Circus", du "Denby Continental Circus" du "Morosco's Royal Russian Circus", etc.

En 1884, il était au Woodward's Garden de San Francisco avec sa femme, une charmante actrice américaine et une cornettiste de talent, lorsqu'il s'engagea au "Fryer & Co New United Shows", en partance pour les contrées baignées par l'océan Pacifique. Pour me servir d'un terme du métier, il travailla aux Iles Hawai, en Australie, dans les Nouvelles Galles du Sud, dans la Nouvelle-Zélande, aux Iles Java et Bornéo, enfin dans les Indes Anglaises. Aux Indes, il se réengagea à l'"Abel Klaer & Olman's Circus", puis il fonda une troupe: "Mme Durand Ideal Comedy Co", qui donnait un spectacle de comédie, de pantomime et d'acrobatie. Cette troupe parcourut les Indes, la Chine et le Japon. Subséquentement il visita Marseille, les Antilles, le Mexique, les Etats-Unis, l'ouest canadien et termina sa carrière au Parc Sohmer, à Montréal, où il parut avec sa fille, dans un numéro d'équilibre sur boulet, en 1894.

Pendant sa longue carrière de trente-cinq années, M. Durand a été, tour à tour, contorsionniste, cascadeur, clown, jongleur, équilibriste, pantomime, acteur et acrobate équestre. C'est dans cette dernière branche d'acrobatie qu'il figura plus longtemps.

Il fut clown avec Siegrist, dans le cirque Chiarini, et athlète du tapis, comme membre du trio, puis du quatuor appelé les *Marvels of Peru*; en 1880 il faisait un numéro de poses plastiques avec Costello, Watigrant et Sam Wells; avec le cirque Fryer, il était

acrobate à cheval; dans l'*Ideal Company*, il était pantomime, équilibriste et acteur.

Lorsqu'on ignore la vie accidentée et romanesque de ce petit homme alerte et musculeux, à la moustache et aux cheveux gris, on le prendrait pour un brave rentier, qui n'a jamais sorti de Montréal. Mais parlez-lui d'acrobatie, citez quelques noms d'artistes fameux (il les a tous connus), aussitôt, son oeil brille, sa physionomie s'éclaire d'un sourire et il pourra vous en conter pendant des heures, sur son métier, sur les auditoires de toutes races devant lesquels il a exécuté des pirouettes, des sauts périlleux, des flip-flops, ou sur les pays nombreux qu'il a habités. Et sous l'empire de cette évocation, vous constaterez facilement que si votre interlocuteur parle de l'acrobatie avec plaisir, il ne parle pas sans regret d'un passé qu'il n'a pas oublié et qu'il n'oubliera jamais.

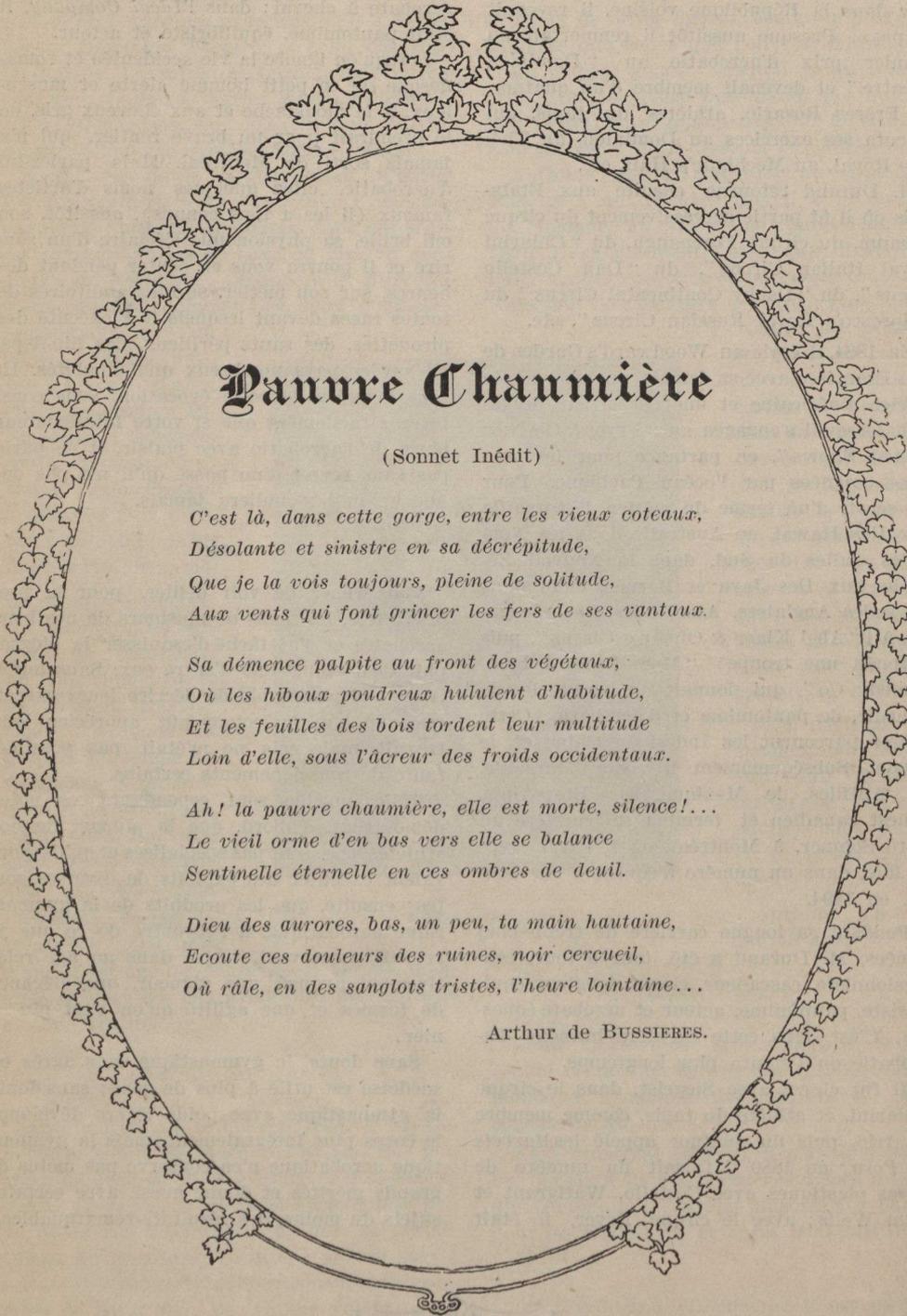


Vous venez de voir défiler, pour la première fois, les noms de plusieurs de nos bons acrobates, et j'ai tâché d'esquisser la biographie de quelques-uns d'entre eux. Sans doute, il eût été préférable de décrire leurs exercices, afin que le lecteur pût apprécier leur travail, mais cela ne m'était pas possible, faute de renseignements certains.

Telles qu'elles sont, cependant, ces notes démontrent, d'abord, que la plupart de nos athlètes ne se sont pas spécialisés et qu'ils pouvaient exécuter des exploits de diverses sortes; ensuite, que les produits de la gymnastique acrobatique, à l'encontre de ce que je croyais, conservent, jusque dans un âge relativement avancé, une vigueur, une élégance de formes et une agilité qu'on s'est plu à nier.

Sans doute, la gymnastique sans agrès ou suédoisé est utile à plus de gens; sans doute la gymnastique avec poids légers développe le corps plus intégralement, mais la gymnastique acrobatique n'en conserve pas moins de grands mérites et donne aussi, avec certains sujets du moins, des résultats remarquables.





## Pauvre Chaumière

(Sonnet Inédit)

*C'est là, dans cette gorge, entre les vieux coteaux,  
Désolante et sinistre en sa décrépitude,  
Que je la vois toujours, pleine de solitude,  
Aux vents qui font grincer les fers de ses vantaux.*

*Sa démence palpite au front des végétaux,  
Où les hiboux poudreux hululent d'habitude,  
Et les feuilles des bois tordent leur multitude  
Loin d'elle, sous l'âcreur des froids occidentaux.*

*Ah! la pauvre chaumière, elle est morte, silence!...  
Le vieil orme d'en bas vers elle se balance  
Sentinelle éternelle en ces ombres de deuil.*

*Dieu des aurores, bas, un peu, ta main hautaine,  
Ecoute ces douleurs des ruines, noir cercueil,  
Où râle, en des sanglots tristes, l'heure lointaine...*

Arthur de BUSSIÈRES.



## La Cloche de Caughnawaga

Par Le LISEUR



Sur la rive gauche du Saint-Laurent, à neuf milles en haut de Montréal, est situé le village de Caughnawaga, habité par les derniers Iroquois de la tribu jadis puissante qui lui donne son nom. C'est un endroit pittoresque qui mérite d'être visité. Mais les sauvages qu'on y trouve aujourd'hui paraissent bien diminués. Quand on se rappelle les légendes des vaillants "hommes rouges." Après avoir été pendant des siècles d'invincibles guerriers, ils ont été terrassés par la civilisation.

Les navires du Haut-Canada qui descendent les rapides de Lachine, s'arrêtent ordinairement, en face de Caughnawaga pour prendre à leur bord le pilote qui doit les diriger à travers les terribles sinuosités du Sault Saint-Louis. Et le touriste peut voir, sur la côte, le contraste qu'offrent la vaste église de pierre, au toit de fer blanc, sur laquelle se dardent les rayons du soleil couchant, et les pauvres cabanes des sauvages.

Dans le clocher de l'église, il y a deux cloches, l'une toute moderne et très grosse, l'autre toute petite et vieille de près de deux

siècles. Cette dernière éveille rarement les échos d'alentour. Mais on la conserve avec le plus grand soin, à cause d'une légende qui s'y rattache et qui la rend précieuse.

Vers 1690, le Père Nicols, missionnaire, plein de foi et d'énergie, après avoir fait beaucoup de conversions parmi les Iroquois, avait réussi à leur bâtir une église. Il obtint de ces derniers une quantité de fourrures assez considérable qu'il envoya en France en échange d'une cloche qu'il voulait se procurer pour son église. La cloche fut expédiée du Havre, mais des mois et des mois se passèrent sans que le dévoué missionnaire apprît son arrivée à Montréal. Le navire qui l'emportait n'entra jamais au port. Les pauvres Iroquois pleurèrent, avec leur pasteur, le deuil de cette "chose bénie", qui devait faire résonner les échos du Saint-Laurent et appeler les fidèles à la prière.

Quelques années se passèrent. On était au temps des guerres entre les deux ennemies séculaires, la France et l'Angleterre. Un jour on apprit que le navire sur lequel la cloche avait été expédiée, n'avait pas péri, mais qu'il avait été capturé par un croiseur anglais, et que la cloche était maintenant suspendue au-dessus de l'église protestante de Deerfield, petite ville du Massachusetts.

Cette nouvelle attrista beaucoup les Iro-

quois et en même temps fit bouillir dans leurs veines le vieux sang sauvage.

Leur cloche qui n'avait pas encore été bénie, mais qu'ils vénéraient sans l'avoir vue était captive chez des hérétiques. Ils jurèrent qu'à la première occasion favorable, ils iraient la recouvrer. Plusieurs années se passèrent dans cette attente; les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses dans cette tribu, ce qui n'empêchait pas la continuation des guerres entre les sauvages.

Vers le commencement de l'année 1704, le marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, prépara une expédition contre les colonies anglaises et sollicita le concours des Iroquois, par l'entremise de leur missionnaire, le Père Nicols. Celui-ci posa comme condition que l'on s'emparerait d'abord de la ville de Deerfield, ce qui fut accepté. Alors il assembla la tribu et lui annonça en paroles éloquentes qu'une occasion se présentait de recouvrer leur cloche, si les guerriers voulaient se réunir et marcher à sa délivrance. Sa parole tombait sur des cœurs bien préparés. Les armes furent mises en ordre et, avec un enthousiasme digne des croisés de la Palestine, la vaillante troupe enrôlée pour la délivrance de la captive de Deerfield, se mit en marche, au milieu de l'hiver, pour rejoindre l'armée régulière du marquis de Vaudreuil au Fort Chambly. Les sauvages y arrivèrent au moment où l'expédition allait partir.

Les Français n'étant pas habitués à marcher dans la neige, souffrirent beaucoup dès le commencement du voyage. Le froid était rigoureux et la neige épaisse. Les hommes étaient obligés de porter eux-mêmes les provisions et les munitions. Les soldats murmuraient et ils furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Mais les sauvages et les Canadiens, habitués aux voyages à la raquette, s'avançaient avec presque autant de facilité que par des chemins d'été. Le Père Nicols était à leur tête, et à côté de lui un sauvage de belle taille portait la bannière de la croix.

Chaque soir l'armée s'arrêtait tantôt au pied d'une colline ou d'une montagne, tantôt dans la plaine, et pendant que les soldats juraient et se lamentaient, les sauvages écoutaient leur guide qui les exhortait et les faisait prier avec lui.

En arrivant à la tête du lac Champlain,

l'expédition le traversa sur la glace jusqu'à l'endroit maintenant occupé par la ville de Burlington. Puis elle pénétra dans les solitudes inexplorées du Vermont, dans la direction de Deerfield.

A partir de là, la misère augmenta et les sauvages eux-mêmes en souffrirent. Le Père Nicols faillit tomber victime de son dévouement, mais soutenu par un zèle admirable, il eut la force de continuer sa route jusqu'au jour où l'armée arriva à sa destination, et s'arrêta à quatre milles de la ville, pour y passer la nuit. Au point du jour, De Rouville prit le commandement des troupes.

Le vent soufflait avec violence et la neige était durcie par une couche de glace qui se brisait sous le poids des hommes. Après quelques heures, on atteignit les remparts de Deerfield.

Les habitants ne se doutaient nullement qu'une surprise leur fut ménagée par l'ennemi. Les difficultés d'une marche à travers les forêts du Canada, en hiver, leur semblaient un obstacle insurmontable. La ville était endormie; la neige durcie et accumulée autour des remparts en rendait l'accès très facile, et l'ennemi escalada tranquillement les murs en observant le plus profond silence. La sentinelle tomba la première sous le tomahawk; tout le monde fut pris par surprise et la résistance fut presque nulle. Quelques habitants réussirent à s'échapper, mais beaucoup d'entre eux furent tués et plus de cent furent faits prisonniers.

Les soldats ne songeaient qu'à se divertir, mais les sauvages pensaient à leur cloche. A la prière du Père Nicols, le commandant ordonna à un soldat de la mettre en branle, et les sauvages se rassemblèrent en silence devant la petite église. Aux sons de la cloche, ils s'agenouillèrent avec respect, tandis que le prêtre rendait grâce à Dieu des succès de l'entreprise.

La cloche fut descendue de l'église et suspendue sur deux bâtons croisés, prête à être transportée; le feu fut mis aux quatre coins de la ville, et l'armée s'éloigna par le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Rendus à Burlington, les sauvages étaient exténués; ils n'avaient plus la force de porter leur cloche. C'était un poids trop lourd pour des hommes chaussés de raquettes. Ils décidèrent de l'enterrer et de revenir la chercher au printemps.

Quand la neige eut disparu et que les forêts se furent revêtues de leurs vertes parures, les guerriers, guidés par le Père Nicols, revinrent à Burlington et retrouvèrent leur cloche à l'endroit où elle avait été abandonnée. Elle fut emportée avec joie au village. Les guerriers en avait fait une description enthousiaste; ils en comparaient les sons au chant des oiseaux, au murmure de l'eau, à la grande voix des rapides.

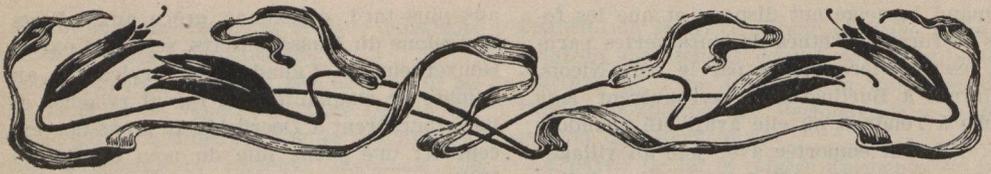
Porteurs et fardeau étaient décorés de couronnes de feuillage et de fleur des champs. L'entrée dans Caughnawaga fut un véritable triomphe, et la cloche, après avoir été contemplée par tous les yeux depuis si longtemps avides de la voir, fut hissée dans le clocher d'où ses sons se répercutèrent sur la rive opposée.

Les sauvages continuèrent pendant plusieurs jours leurs réjouissances à l'occasion de l'arrivée de leur cloche, mais aux pauvres vaincus que, depuis l'hiver, les sauvages gardaient prisonniers, elle semblait faire entendre le glas funèbre. Ils songeaient à leurs parents assassinés, à leurs foyers désolés ou détruits qu'ils n'espéraient plus revoir. Deux

ans plus tard, cependant, grâce aux efforts des colons du Massachusetts, secondés par le Gouverneur du Canada, les survivants, au nombre de cinquante-sept, furent relâchés et ils retournèrent à Deerfield. Il y eut une exception; une jeune fille du nom de Eunice Williams, qui avait été protégée par un jeune guerrier, devint sa fiancée et ne voulut pas se séparer de lui. Elle embrassa la foi catholique et le Père Nicols bénit leur mariage. Dans le cours des années suivantes, elle revit sa ville natale, mais jamais elle ne fut tentée d'y demeurer. Ses descendants prirent le nom de Williams, et quelques-uns d'entre eux ont habité Caughnawaga jusqu'à ces dernières années.

Cette légende extraordinaire est vraie, et c'est à tort que les événements en ont été attribués par la croyance populaire à la tribu de Saint-Régis. Cette dernière paroisse a été fondée par des sauvages de Caughnawaga, en 1760 seulement, cinquante-six ans après la prise de Deerfield, tandis que l'existence de la petite cloche et les détails qui s'y rapportent sont des preuves irrécusables à l'appui de ce que nous avons raconté.





## Epluchette de Blé - d'Inde

*Nos anciens Canadiens avaient le don de joindre l'agréable à l'utile; ils avaient l'art de rendre attrayants certains travaux assez vulgaires ou pénibles. Les "jeunes gens", loin d'appréhender ces tâches, en souhaitaient donc ardemment le retour, car elles procuraient de superbes occasions de s'amuser bruyamment, de "jouer des tours" (plaisir inhérent à notre race) et de pousser leurs petites "affaires de coeur". Qui dira combien de mariages ont eu pour point de départ les rencontres dans les épluchettes, les trayages de lin et les corvées. Ce qui suit est un chapitre extrait d'un roman canadien publié en 1860 par M. Eraste d'Orsonnens, sous le titre: UNE APPARITION.*

**L**E lendemain soir, les personnes avec lesquelles nous avons fait connaissance, la veille, étaient réunies sur la ferme de M. O'Brien, à l'exception de Mme Vigny et d'Eugénie. Cette dernière, pour ne point sortir, avait encore prétendu être indisposée. Enfermée seule, dans sa chambre, elle versait d'abondantes larmes, se demandant continuellement avec anxiété si Girard pouvait ne pas mériter son amour.

Tancrède, à qui le chagrin de sa sœur était inconnu, vint avec la volonté de bien s'amuser; le sourire était sur ses lèvres, la satisfaction dans son cœur.

Lorsqu'il entra dans la salle de réception, il fut étourdi par le bourdonnement discordant que formaient cinquante voix champêtres, dont les propriétaires croyaient se livrer à une conversation générale. Ceux-ci passaient ainsi le temps, en attendant que tous les *éplucheurs* fussent arrivés. Jugeant qu'il y avait déjà plus de parleurs que d'auditeurs, Tancrède garda le silence. Il préférait, dans un amoureux recueillement, ravir ses yeux en les tenant fixés sur Pauline, qui était assise vis-à-vis de lui.

Lorsque M. O'Brien donna le signal de se livrer à l'agréable occupation qui était le but de la réunion, les personnes présentes se pré-

cipitèrent sur un monceau d'épis de maïs, qu'on avait amassés dans un coin de l'appartement. Se poussant l'une l'autre, elles s'en pourvurent et se mirent à le décortiquer avec ardeur.

Plusieurs enfants, que leur mère avait amenés, augmentèrent le tumulte par leurs allées et venues empressées. Ils avaient la mission de servir les *éplucheurs* en remplaçant par de nouveaux épis ceux dont on avait ôté les feuilles, deux ou trois exceptées pour en faciliter le tressage.

Les pelures, couleur de paille, quelquefois veinées de rouge, jetées sur le plancher et dispersées par les pieds, ne tardèrent pas à le couvrir d'un lit épais. Plus il acquérait de mollesse, plus les enfants se laissaient choir; un petit objet qui se trouvait sur leur chemin, un camarade qui les heurtait, suffisait pour les faire rouler sur la couche de feuillage.

Dans un angle étaient les vieillards. Ils parlaient joyeusement du *bon vieux temps*, en faisant des tresses des épis *épluchés*.

Quelques adolescentes ne se trouvèrent pas toujours servies assez promptement: quittant leur siège, elles allaient elles-mêmes chercher les régimes qu'elles désiraient retirer de leurs enveloppes. Les enfants, ne voulant

aucunement qu'elles usurpassent leurs fonctions, les faisaient trébucher pittoresquement. Ce petit exploit ne manquait point d'exciter de vifs applaudissements. Encouragés, ces espiègles faisaient retomber leurs gaies victimes à quelques pas du théâtre de leur première chute. D'entendre alors les

l'emploi, et aimaient à partager les jeux bruyants.

Le zèle des *éplucheurs*, loin de se refroidir, allait toujours croissant : chaque *épi rouge* que l'on trouvait l'augmentait. Celui qui en découvrait excitait l'envie. Les autres rivalisaient alors de vitesse, espérant qu'ils ne



*Epluchette de blé-d'Inde* (composition de Edmond J. Massicotte).

éclats de rires étourdissants, les plaisanteries et les battements de mains avec lesquels les héroïnes étaient assaillies. Pour écrire avec impartialité, il nous faut avouer que, ce soir-là, certaines jeunes demoiselles étaient aussi sujettes à tomber que les plus petits d'entre ceux dont elles usurpaient

sauraient manquer d'être aussi heureux que lui, s'ils dépouillaient de leurs feuilles un grand nombre de régimes. De même, dans une mine, lorsqu'un travailleur extrait du terrain aurifère un morceau de précieux métal qu'il y cherche, ses compagnons, dont la cupidité vient d'être excitée, continuent leur

ouvrage avec une nouvelle ardeur.

M. O'Brien fut le premier que la fortune favorisa. Se levant de son siège, il montra, d'un air triomphant, l'épi écarlate qu'il avait trouvé, orné à son extrémité de longs filaments où se confondaient l'or et la soie. La compagnie accueillit sa découverte avec d'éclatantes acclamations.

Tancrede ressentit un grand malaise. Pour déguiser son émotion, il cria plus fort que les autres. Il était en proie à une pénible anxiété : il redoutait que M. O'Brien n'em brassât certaine demoiselle auprès de laquelle il désirait être le seul à jouir de ce précieux privilège. Sa crainte était fondée. Voyant l'Irlandais se diriger vers Pauline, il aurait foudroyé celui-ci de ses yeux, s'il en avait eu le pouvoir. Mlle Pérault l'arracha des griffes du dépit, en opposant de la résistance à l'exercice des droits de M. O'Brien ; mais, n'étant pas retranchée derrière les murailles de Sébastopol, elle fut obligée de capituler. Le vainqueur voulait qu'elle se rendit à discrétion ; cependant, se lassant d'une lutte qui le rendait ridicule et qu'il voyait sur le point de se renouveler, il consentit à un traité qui ne lui permettait qu'un seul baiser. Pauline, s'apercevant qu'elle exposait M. O'Brien à la risée générale par sa longue défense, se repentit d'en avoir usé ainsi avec lui. La crainte de déchirer son joli visage sur les buissons qui couvraient celui de M. O'Brien l'avait sans doute induite à se conduire de la sorte. Pour réparer ce qu'elle commençait à regarder comme une grave inconvenance, elle s'exécuta en lui présentant une joue de la plus belle carnation.

Tant que la contestation avait duré, Tancrede avait senti son dépit s'évanouir et faire place à une joie triomphante ; mais, lorsqu'il vit comment elle se terminait, il ne sut s'il devait être mécontent ou satisfait. Lors même, pensait-il, que Mlle Pérault se serait prêtée de bonne grâce, dès le commencement, à ce que son rival avait droit d'exiger d'elle d'après les lois de l'épluchette, cela n'aurait rien témoigné en faveur de celui-ci.

M. O'Brien jugea d'abord que Pauline avait agi d'une manière malséante ; puis, il ne la trouva coupable que d'un enfantillage. Quelque chose le confirma dans cette dernière opinion, ce fut de voir que plusieurs éplucheurs n'étaient pas mieux reçus que lui par d'autres jeunes filles.

En effet, quelques demoiselles, s'autorisant de l'exemple de Pauline, ne firent pas une résistance moins redoutable, quoiqu'elles n'eussent que leur tablier pour arme défensive. Le plaisir de triompher de leur répugnance simulée assaisonna des baisers qui eussent été quelque peu fades pour les vieux garçons, qui ont des idées moins poétiques que celles de leurs jeunes confrères. C'était probablement le but que se proposaient ces nouvelles Clorindes. Nous ne l'affirmerons pas à nos lecteurs ; quant à nos lectrices, nous ne doutons pas qu'avec leur sagacité bien connue elles ne puissent découvrir le motif qui les faisait agir.

M. O'Brien était impatient de connaître la manière dont Tancrede serait reçu par Pauline ; car il était certain que cette demoiselle serait l'objet des préférences de son cousin, si celui-ci découvrait un épi rouge. Tancrede en avait trouvé un, qu'il cachait précieusement, en attendant qu'il décidât l'usage qu'il en ferait : il comprenait ce qu'il y avait de faux dans sa position. Le cœur lui battait avec violence à la seule idée de la lutte, devenue presque de mode pour embrasser une demoiselle, qu'il aurait peut-être à soutenir contre Pauline, avec laquelle il était extrêmement gêné, à cause de son amour naissant pour elle. Un monsieur âgé l'avait vu enfouir son épi rouge dans l'une des poches de son habit. Il se pencha vers lui et dit d'un ton goguenard :—« Quelqu'une des jeunes filles présentes doit vous plaire : puisque vous vous abstenez de cueillir un doux baiser sur ses lèvres, il faut qu'elle vous ait fait renoncer aux privilèges qu'octroie la *Charte blé-d'Indienne*. Il m'est avis qu'elle n'a pas obtenu ce résultat sans vous accorder des avantages pour le moins équivalents ». Content de sa sortie, le vieux plaisant rit beaucoup, comme pour s'applaudir, ajusta sa perruque et prit du tabac. Afin de l'empêcher de faire d'autres commentaires sur sa conduite, Tancrede résolut d'embrasser une séduisante brunette, qui était assise près de M. O'Brien. Mais une idée subite le retint. Que penserait Pauline d'une telle démarche ? Ne se croirait-elle pas négligée en faveur d'une rivale ? Dans un amour dont l'imagination et les yeux ont fait tous les frais, il faut procéder avec prudence et discernement.

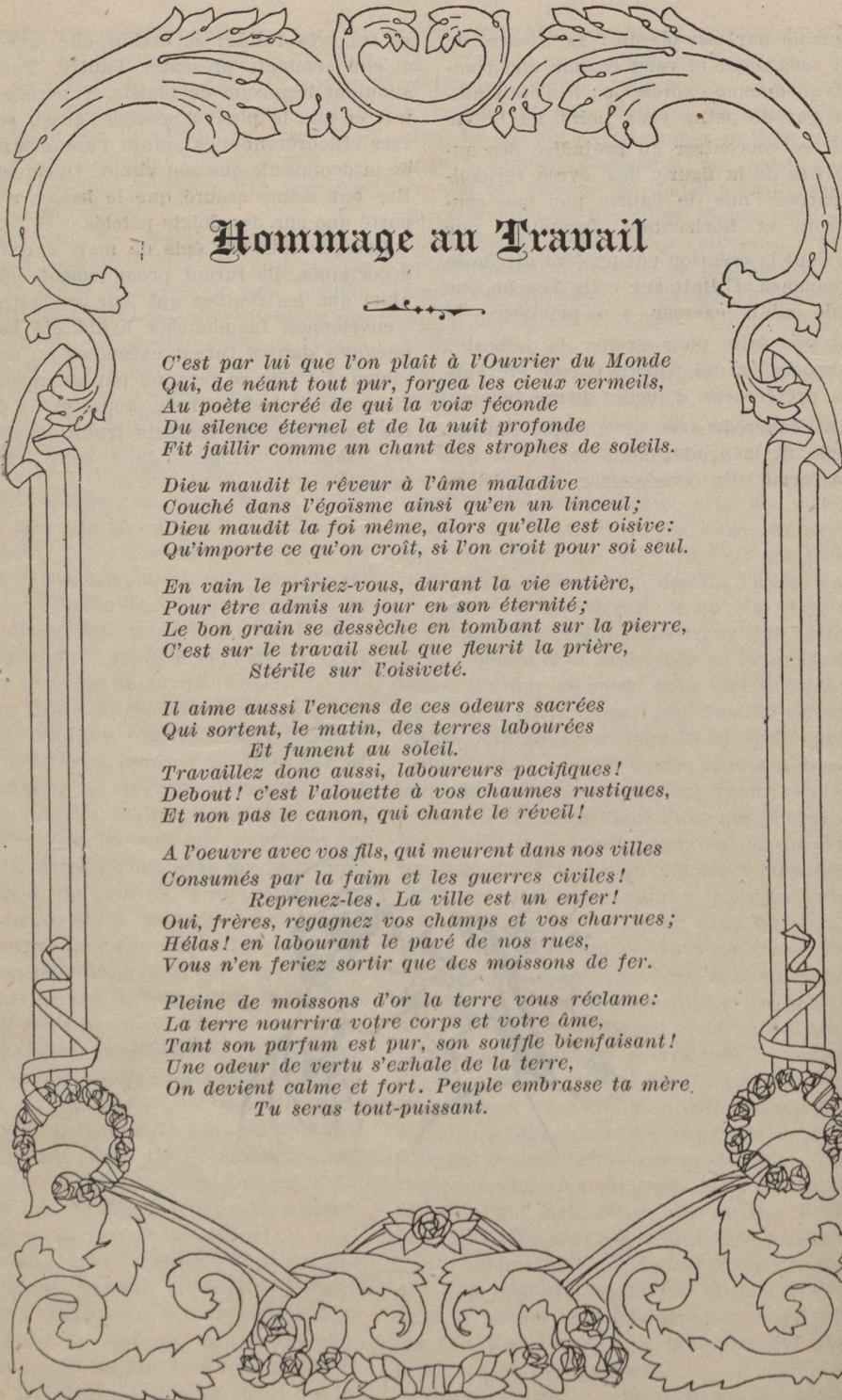
Voulant faire un choix moins périlleux, Tancrede se dirigea vers une jeune *habitante*

remarquable par son obésité. Le visage de celle-ci, rouge, uni et rond comme une pomme, n'avait aucune expression; il n'était animé que par de petits yeux noirs, où la vie semblait se concentrer au préjudice des autres parties de la figure. Ses lèvres vermeilles, séparées l'une de l'autre par une coupe droite et horizontale, formaient une bouche dont la création eût pu être attribuée à un poignard. C'était sur cette bouche que Tancrède allait exercer son privilège, la croyant peu faite pour exciter la jalousie. Cette demoiselle, qui n'avait encore été l'objet des préférences d'aucun jeune homme, accueillit Tancrède avec un aimable sourire. Puis, elle fit la prude; mais ce n'était que pour la forme. En conséquence, sa résistan-

ce fut très faible: se cachait-elle une joue qu'elle semblait présenter l'autre. Tout en simulant beaucoup de plaisir, Tancrède voulait en finir le plus tôt possible; aussi, ses lèvres effleurèrent-elles autant l'une des mains de la demoiselle que son visage. Quelques malins ont même assuré que le baiser n'avait porté que sur des doigts potelés.

Lorsque tous les épis de maïs eurent été décortiqués, ils furent promptement enlevés, ainsi que les feuilles qui leur avaient servi d'enveloppes. Le plancher ayant été balayé, quelques danses furent exécutées au son du violon. La fête se termina par un repas. La citrouille et le blé-d'Inde, apprêtés de diverses manières, sont les mets traditionnels que les *habitants* mangent dans cette circonstance.





## Hommage au Travail

*C'est par lui que l'on plaît à l'Ouvrier du Monde  
Qui, de néant tout pur, forgea les cieux vermeils,  
Au poète incréé de qui la voix féconde  
Du silence éternel et de la nuit profonde  
Fit jaillir comme un chant des strophes de soleils.*

*Dieu maudit le rêveur à l'âme malade  
Couché dans l'égoïsme ainsi qu'en un linceul;  
Dieu maudit la foi même, alors qu'elle est oisive:  
Qu'importe ce qu'on croit, si l'on croit pour soi seul.*

*En vain le priez-vous, durant la vie entière,  
Pour être admis un jour en son éternité;  
Le bon grain se dessèche en tombant sur la pierre,  
C'est sur le travail seul que fleurit la prière,  
Stérile sur l'oisiveté.*

*Il aime aussi l'encens de ces odeurs sacrées  
Qui sortent, le matin, des terres labourées  
Et fument au soleil.*

*Travaillez donc aussi, laboureurs pacifiques!  
Debout! c'est l'alouette à vos chaumes rustiques,  
Et non pas le canon, qui chante le réveil!*

*A l'oeuvre avec vos fils, qui meurent dans nos villes  
Consumés par la faim et les guerres civiles!  
Reprenez-les. La ville est un enfer!  
Oui, frères, regagnez vos champs et vos charrues;  
Hélas! en labourant le pavé de nos rues,  
Vous n'en feriez sortir que des moissons de fer.*

*Pleine de moissons d'or la terre vous réclame:  
La terre nourrira votre corps et votre âme,  
Tant son parfum est pur, son souffle bienfaisant!  
Une odeur de vertu s'exhale de la terre,  
On devient calme et fort. Peuple embrasse ta mère.  
Tu seras tout-puissant.*

130 ANS. J.-B.



1908

## Vues Animées

Par PIERRE VOYER

QUAND le premier téléphone fit son apparition — oh ! bien chétif et bien rudimentaire, — les savants et les chroniqueurs lui accordèrent une seconde d'attention ; puis ils passèrent outre en disant : Ce n'est pas mal trouvé, mais ce ne sera jamais qu'un jouet d'enfant.

Le premier cinématographe eut le même accueil : joujou scientifique ! prononcèrent ces mêmes arbitres. Et le joujou eut tant de vogue dans le petit monde, que l'un de ces personnages demandait peu après :

— Alors, autrefois, puisqu'il n'y avait pas de cinématographe, comment amusait-on les enfants ?

Or, le téléphone est devenu un agent à jamais indispensable, et ses développements possibles dépassent la portée de l'imagination.

Quant au cinématographe, bien qu'à la vérité il soit presque exclusivement resté un agent d'amusement, il a obtenu une vogue si universelle et si rapide ; il est en passe de perfectionnements, d'applications, d'amalgamations et de croisements tels, qu'un écrivain sérieux pouvait dire l'an dernier :

“ Le vingtième siècle où nous sommes recevra peut-être dans l'histoire d'autres épiques... Qui sait ce que demain nous réserve de progrès, d'émerveillements et de surprises ? Mais, pour l'instant, il n'est point téméraire, apparemment, de parler du siècle du cinématographe.”

\* \* \*

Le dédain du premier accueil a fait vite place à la considération la plus distinguée, quand la cinématographie a laissé entrevoir tout ce que l'on en pouvait tirer.

Comme toujours, en pareil cas, on s'est mis à lui chercher des quartiers de noblesse incalculables, des aïeux illustres.

Un savant allemand, cité dans *Views & Film Index*, découvre que 130 ans avant J. C., le savant Ptolemus écrivait un traité sur la théorie cinématographique. Mais il ne retrouve plus rien pendant des siècles jusqu'à Newton, lequel, d'ailleurs, n'aurait pas été plus avancé que Ptolemus. Puis en 1765, un abbé Nollet fabrique un instrument très imparfait mais assez remarquable, assez, même, pour qu'une douzaine de gens lui en disputent la paternité.

C'est en 1888 que Marey, professeur français, inventa pour son usage personnel un instrument qui est le véritable ancêtre du cinématographe actuel. Il était alors professeur au Collège de France et poursuivait de patientes recherches sur la locomotion des hommes et des animaux. Il cherchait les lois du mouvement.

Avec un fusil de son invention, il chassait son semblable aussi bien que le gibier de poil et de plume ; mais il ne tuait jamais rien, ni personne : son fusil était un appareil photographique qui prenait, dans l'espace d'une

seconde, dix, vingt, cinquante poses successives d'un homme à la course ou d'un oiseau au vol.

M. Demeny, son élève, eut, un jour, l'idée



*Préparation d'un accident d'automobile pour reproduction cinématographique. L'auto s'est rendue en douceur jusqu'au dormeur...*

de photographier la parole, c'est-à-dire les différents mouvements des lèvres et de la langue articulant des sons. Puis, il imagina son photophone de projection qui servit à l'enseignement des sourds-muets.

Telles furent les origines; elles sont nobles, déclare M. Henri Caudeville.

Dès le début dit ce dernier, la simple démonstration de l'appareil suffisait à l'émerveillement des populations.

Dans le monde entier, quelques bandes, toujours les mêmes, furent promenées, qui faisaient courir à ce spectacle nouveau.

Une sortie d'atelier, un passage de troupes, une baignade de chevaux, une course de vélocipèdes, et c'était assez pour la fortune des heureux exploiters de cette belle invention.

A Montréal, je crois que c'est le Parc Sohmer qui eut la primeur du cinématographe.

Puis, des cinq parties du monde, d'habiles opérateurs rapportèrent les mouvants panoramas qui permirent au spectateur, confortablement installé dans son fauteuil, de faire

le tour du globe sans la moindre fatigue. Alors, la pensée vint d'instruire en amusant; et ce furent les multiples aspects des industries humaines, les tableaux de mœurs, les processions religieuses, les pèlerinages, les meetings, les immenses cortèges de fête; tous les grouillements de foule en peine ou en joie.

Mais l'actualité vint offrir de séduisantes ressources à la concurrence qui commençait à se manifester; il ne se produisit plus un événement de quelque importance, susceptible de fournir trois colonnes aux journaux, qui ne fut en même temps cinématographié. Et, comme l'information doit aller très vite, et qu'il s'agit toujours d'arriver bon premier, d'ingénieux metteurs en scène imaginèrent de reproduire de chic et à l'avance, par déductions probables et par aventureux pronostics.

Et l'on vit des figurants, bien disciplinés, simuler les héroïques combats du Transvaal et la défense des Légations en Chine.

Dès lors, le truc ne connut plus ni bornes ni limites: des navires en carton japonais sabordèrent des Port-Arthur en bois russe; les accidents les plus imprévus, les attentats les plus soudains, les scènes les plus intimes et les plus secrètes dans la vie des monarques et des hommes illustres se trouvèrent inopinément fixés par l'indiscreète pellicule.



*...Ce dormeur s'est substitué un cul-de-jatte qu'on a complété par des fausses jambes, puis il s'est retiré...*

Un vieux stock de marionnettes, des décors grossièrement brossés, un matériel économique et sous la main, suffiront désormais pour la reconstitution des faits les plus lointains

et, hier encore, les plus coûteux à consigner.

De tout cela devait fatalement résulter une formule nouvelle de théâtre populaire.

Car le cinématographe, agrémenté de musi-

\* \* \*

Jusqu'à ce jour, écrivait en 1906 un vulgarisateur de la science dans l'*Événement* de Paris, jusqu'à ce jour, on n'a guère employé le cinématographe qu'à divertir les foules, en leur montrant de petites scènes comiques ou des événements d'actualité. De rares savants, de très rares établissements d'instruction disposent des installations ou des crédits nécessaires à l'installation d'un service cinématographique. L'exemple le plus connu—parce qu'il fut l'objet de polémiques—est celui du célèbre docteur Doyen qui fit reproduire ses grandes opérations chirurgicales. Au début, on cria à la réclame, au cabotinage, mais on s'aperçut bientôt que le grand chirurgien était dans le vrai. Il y a des tours de main, des procédés, une technique opératoire qui ne sauraient s'apprendre que par l'exemple. Le cinématographe permet à plusieurs générations d'étudiants d'examiner, de critiquer et de s'assimiler une pratique bien difficile à acquérir autrement que par une démonstration.

Est-il nécessaire de parcourir le cycle de l'activité moderne pour dénombrer les sujets

*...La pose de vue: l'auto est arrivée à toute vitesse et a amputé les fausses jambes.*

que de scène et de chants authentiquement enregistrés par le phonographe, est devenu une succursale d'Opéra aussi bien que des grands concerts. Les artistes aux appointements fabuleux chantent et jouent pour quelques sous devant les plus humbles peuplades des faubourgs et des campagnes; et, quel que soit le prix d'une stalle réservée, n'est-ce pas encore une soirée à très bon marché, que celle qui permet de voir et d'entendre soixante numéros où les féeries et les ballets alternent avec les drames et les comédies lyriques?

\* \* \*

Pour ce qui concerne le cinématographe, chacun sait qu'il consiste en un instrument qui, grâce à un appareil d'horlogerie, permet de prendre des photographies instantanées d'un objet en mouvement, et cela à des intervalles très rapprochés, par exemple un vingtième de seconde. Après le développement, la pellicule qui enregistre les épreuves successives est placée dans un appareil de projection muni d'un mouvement d'horlogerie analogue au premier. Les images successives sont projetées sur l'écran à des intervalles si courts que l'œil a la sensation, non pas d'images successives, mais bien d'une image mouvante: c'est la reproduction graphique qui peut s'accompagner d'une reproduction simultanée.



*...Et pendant que le cul-de-jatte ramasse ses jambes improvisées, l'artiste va préparer sa sensationnelle pellicule.*

qu'il serait indispensable d'immortaliser? Toutes les sciences peuvent avoir utilement recours à l'enseignement par la vue et par l'ouïe. Il y a entre l'enseignement vivant et

l'autre toute la différence qui existe entre le gymnaste qui fait sur un cheval, à sec, les mouvements de la natation et le nageur qui a pratiqué la brasse et le plongeon.

La vue des opérations industrielles, la métallurgie, l'extraction des minéraux, la construction des ouvrages d'art seraient aux étudiants d'un puissant secours. Pour ceux qui étudient l'histoire naturelle on pourrait reproduire (en allant plus vite que la nature) la germination, la croissance, la fructification des plantes, l'effet de la taille et des engrais sur des végétaux cultivés. Les militaires pourraient apprendre l'exercice et la stratégie en étudiant des mouvements qu'on ne peut indiquer que schématiquement. Les marins apprendraient la manœuvre et le sauvetage. Les automobilistes s'inculqueraient le sang froid et la conduite de la voiture en revoyant les grandes courses. Un médecin de maladies nerveuses pourrait se servir du cinématographe pour montrer à ses patients leurs tics, leurs défauts extérieurs, pour les aider à s'en corriger et constater leur guérison.

Ajoutons qu'à côté de l'élément enseignement, il y a aussi l'élément justice. En effet, le cinématographe est un témoin incorruptible; il démontrerait indiscutablement les responsabilités dans bien des cas. Ainsi, le lancement d'un pont, d'un navire et, en général, tous les travaux difficiles et dangereux pourraient être contrôlés, critiqués et jugés en cas d'accident ou de contestation.

Que d'horizons ouverts au cinématographe, que de perspectives heureuses et fécondes, et ce dans l'intérêt des sciences, de l'histoire, de l'art! Il faudrait créer de toutes parts de véritables musées documentaires—la dépense d'installation en serait faible,—chargés de faire l'iconographie vivante de notre époque, de ses mœurs. Vous verrez qu'on y arrivera avant qu'il soit longtemps, et que la postérité sera ainsi mieux renseignée que nous ne le fûmes nous-mêmes sur les générations qui

nous ont précédés dans la vie, dans l'histoire!

\* \* \*

La cinématographie a donné naissance à des industries nombreuses et variées; elle a fait ouvrir des grands et des petits théâtres partout. Elle assure le pain à des milliers de gens et la fortune à plusieurs centaines. Il est vrai qu'elle en a fait se ruiner plusieurs, surtout sur ce continent où trop d'exploiteurs dépensent des sommes folles pour attirer la foule par les façades rutilantes de lumière, de dorures, de cristaux, etc.

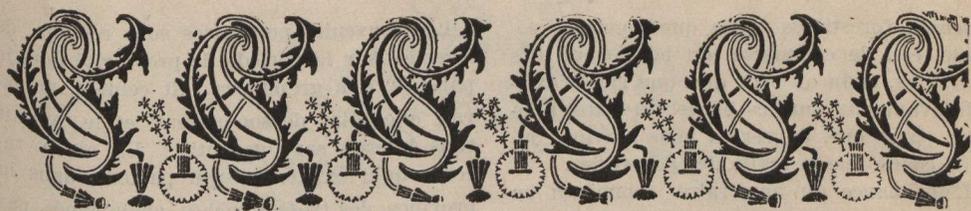
Là où un théâtre cinématographique suffirait, on en met trois, peut-être cinq. Le niveau artistique, et même le moral, baisse souvent à mesure que les auditoires deviennent moins pressés, car on veut, d'une part, diminuer la dépense, et de l'autre rattraper les gens en flattant leurs mauvaises passions.

Nous avons à Montréal l'échelle à peu près complète des diverses, très diverses valeurs cinématographiques. Il y a des établissements qui ne valent pas beaucoup mieux que les "beuglants" dans le domaine des cafés-concerts.

Par contre nous en avons d'autres qui ne le cèdent à aucun des mieux cotés de Paris, Londres ou New-York pour le niveau artistique, pour la valeur morale, instructive ou délicatement égayante des projections, non moins que pour la bonne compagnie que l'on est toujours assuré de trouver là.

C'est un compatriote, M. L. E. Ouimet, qui a été le pionnier, l'initiateur de la cinématographie de bon ton et toujours progressive non seulement à Montréal, mais, je crois, dans presque toutes les parties du pays. Il a acquis, en même temps, la maîtrise des secrets si compliqués de l'instrumentation. Espérons que bientôt, grâce à lui, notre pays prendra un bon rang parmi ceux qui fournissent les meilleurs éléments de récréation et d'instruction par voie cinématographique. Le progrès est très rapide.





# Les Ecosais au Canada

Par JEAN LÉVÊQUE



Le comte de Lovat, du clan des Fraser, d'Ecosse, venu aux fêtes du III<sup>e</sup> Centenaire, a trouvé métamorphosés en Canadiens-Français la plupart des Fraser qui s'établirent parmi nous vers 1764, après le licenciement du régiment formé d'eux.

Le marquis de Lorne avait déjà fait la même constatation pour les Campbell, autres Ecosais passés, os et chair, dans nos rangs et qui en plusieurs endroits—à Montebello, à la Pointe-au-Chêne, par exemple,—sont le plus souvent appelés *Camelle*.

Ecosais et Canadiens-Français ont été, dès le début, des amis, des voisins sympathiques. La Canadienne "aux yeux doux" n'a pas été lente à faire la conquête des galants *Macs*. De ces unions sont sortis, presque toujours, de beaux types notés, à la fois, pour l'intelligence, pour l'endurance et pour l'adresse.

Dans une courte étude sur ce même sujet, M. Benjamin Sulte disait: Des trois groupes qui forment ce que nous appelons "les Anglais", le plus ancien au Canada et le plus remarquable est le groupe écosais. Pour nous, Canadiens-Français, il est aussi le plus sympathique.

Les montagnards highlanders arrivèrent les premiers, formant le noyau solide de l'armée de Wolfe en 1759. A la paix, on les licencia, ils prirent des terres autour de Québec; leurs familles sont encore là, nom-

breuses et agissantes, mais ne parlant plus ni la langue gaélique ni l'anglais: la mère canadienne a imposé sa langue. Ils se sont fondus parmi nous et vivent de nos sentiments. Les uns se nomment Clendenning, McQuiyre, Fraser, Macfarland, etc., les autres ont pris des noms français; en un mot, ils se sont fondus en un même peuple avec nous. Tous ceux-là sont cultivateurs ou l'étaient, car de nos jours les Ecosais se sont assujettis à une grande variété de professions.

Le deuxième contingent arriva par familles isolées, peu après le traité de 1763 qui cédait la colonie de la Grande-Bretagne, et cette immigration s'est prolongée jusque dans notre siècle. Ces gens étaient des *Lowlanders*. Ils apportaient la connaissance de l'industrie. Nous leur devons le relèvement merveilleux du Bas-Canada au lendemain des désastres de la conquête. Très sympathiques à notre élément, ils n'ont jamais été en désaccord avec nous. Les difficultés que nous avons éprouvées, de 1763 à 1840, venaient parfois du gouvernement de Londres mal inspiré, le plus souvent des fonctionnaires anglais qui administraient nos affaires, la plupart du temps aussi de quelques rares marchands anglais qui voulaient faire tourner toutes choses au bénéfice de leur commerce.

Les Ecosais allaient plus largement, plus noblement en besogne. Ils exploitaient les richesses naturelles au Canada, ne tracassaient personne et amassaient des fortunes. Ils créèrent ou développèrent les chantiers de navires, l'exportation du blé, les corderies, les usines métallurgiques, la navigation à vapeur, l'élevage du bétail, l'industrie des

essences forestières telles que goudron, potasse, etc., le commerce du bois, celui des fourrures, enfin on peut dire que rien n'existait avant eux sur les bords du Saint-Laurent, parce que, en vérité, nous n'avions jamais connu que la traite des pelleteries.

L'abondance du numéraire commença en 1761 par suite des fortes garnisons qui occupaient Montréal, Chambly, Sorel, Trois-Rivières et Québec. Nous n'avions pas l'habitude de recevoir de l'argent monnayé pour nos produits ou notre travail. Cette révolution bienfaisante n'était pourtant pas destinée à avoir longtemps de bons résultats car, vers 1770, il ne restait guère de troupe dans la colonie, mais les Ecossais étaient arrivés ! Grâce à leur intelligente activité, le Pactole roula ses ondes en grossissant toujours, de sorte que nul pays n'a vécu dans l'aisance comme le Bas-Canada, de 1763 à 1840.

Le Haut-Canada reçut ses premiers colons vers 1786; son histoire, jusqu'à 1840, forme une page tout à fait étrangère à la nôtre.

Les Anglais du Bas-Canada, n'ont rien accompli de remarquable. Ils étaient une poignée et trafiquaient sur une petite échelle.

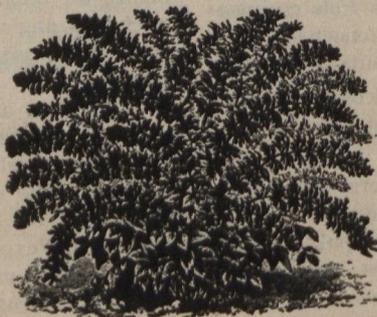
Les Irlandais commencèrent à arriver en 1815: pauvres et sans esprit d'initiative. Ils nous ont toujours été hostiles.

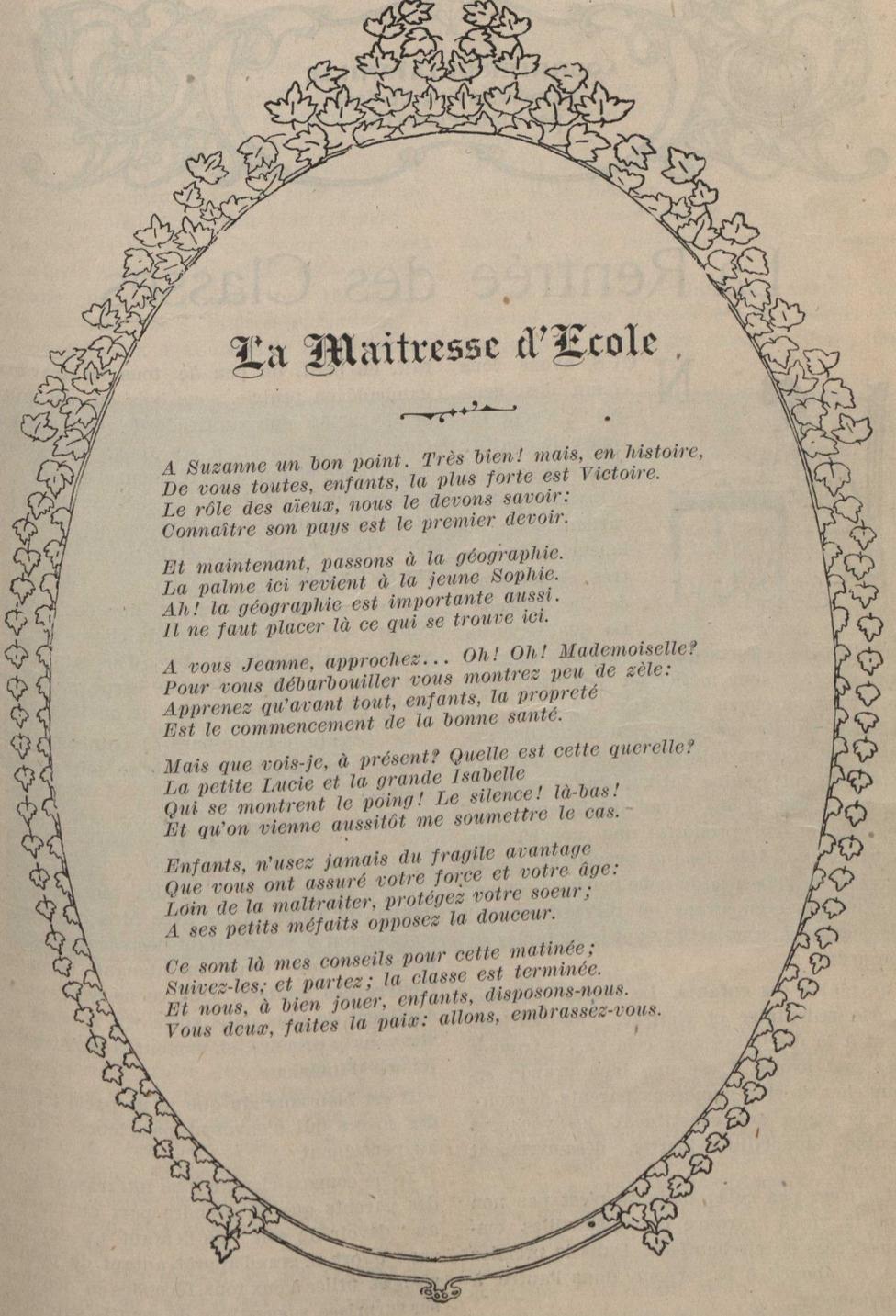
Dans le même espace de temps, les Canadiens-Français se multipliaient en proportion du développement des industries écossaises: les 70,000 âmes de 1765 devenaient 140,000 en 1792, et en 1819, nous étions 280,000 individus.

Les souvenirs populaires sont remplis de légendes sur la période de prospérité dont je parle. " Mon grand-père, dit celui-ci, ne savait que faire de son argent et le prêtait sans intérêt, sans garantie." Un autre raconte qu'il existe, un peu partout, dans la province, des trésors cachés, abandonnés, par suite de la mort des propriétaires qui ont emporté leur secret dans la tombe. Enfin, le peuple exprime par trois mots répandus couramment son admiration pour cet âge d'or: *les bonnes années.*"

John Lambert, qui visita le pays en 1806, explique comment les cultivateurs canadiens-français employaient leur argent, lorsqu'ils ne l'enfouissaient pas dans la terre ou dans une cachette au grenier ou à la cave: ils le prêtaient aux marchands "pour rendre service", et n'en retiraient aucun profit; heureux encore s'ils ne perdaient pas la somme entière. Il n'existait pas de banque avant 1818. L'éducation de nos gens n'était nullement propre à faire fructifier les capitaux, mais ils se reposaient de ce soin sur les Ecossais!

La richesse de l'Angleterre, assure-t-on, est due aux entreprises des Ecossais. Cela est possible. En tous cas nous sommes très certains que, sans l'intervention de ce peuple dans notre domaine, la colonie canadienne restait misérable comme au XVII<sup>e</sup> siècle, parce qu'elle n'aurait su conquérir sans eux ni l'aisance matérielle, ni la liberté politique.





## La Maitresse d'École

---

A Suzanne un bon point. Très bien! mais, en histoire,  
De vous toutes, enfants, la plus forte est Victoire.  
Le rôle des aïeux, nous le devons savoir:  
Connaître son pays est le premier devoir.

Et maintenant, passons à la géographie.  
La palme ici revient à la jeune Sophie.  
Ah! la géographie est importante aussi.  
Il ne faut placer là ce qui se trouve ici.

A vous Jeanne, approchez... Oh! Oh! Mademoiselle?  
Pour vous débarbouiller vous montrez peu de zèle:  
Apprenez qu'avant tout, enfants, la propreté  
Est le commencement de la bonne santé.

Mais que vois-je, à présent? Quelle est cette querelle?  
La petite Lucie et la grande Isabelle  
Qui se montrent le poing! Le silence! là-bas!  
Et qu'on vienne aussitôt me soumettre le cas.

Enfants, n'usez jamais du fragile avantage  
Que vous ont assuré votre force et votre âge:  
Loin de la maltraiter, protégez votre soeur;  
A ses petits méfaits opposez la douceur.

Ce sont là mes conseils pour cette matinée;  
Suivez-les; et partez; la classe est terminée.  
Et nous, à bien jouer, enfants, disposons-nous.  
Vous deux, faites la paix: allons, embrassez-vous.



## La Rentrée des Classes



**N**OUS avons tous connu des gens qui se lèvent fatigués le matin. C'est une bien mauvaise préparation pour le labeur et les autres obligations de la journée. La qualité et la

quantité des efforts qu'ils pourront fournir, quel que soit leur métier ou leur profession en seront sûrement affectées.

Nous connaissons tous, également, des enfants qui sortent fatigués de leurs vacances — non de cette saine fatigue due aux ébats au grand air ou au travail intelligent, mais de celle qu'ont produite une nonchalance lourde et empâtée, l'ennui provenant de la paresse, de l'absence de goût pour les cent et une petites occupations ou récréations qui tiennent le sang en activité et les muscles en bon ordre.

Je plains ces enfants. Le travail scolaire, la vie sédentaire et cloîtrée, l'assujettissement à la discipline, tout cela va les trouver très mal armés. C'est une bien grande erreur chez de trop nombreux parents de croire que le repos que constituent les vacances signifie immobilité, inertie, désœuvrement complet.

Ce n'est pas cela ; mais ce n'est pas non plus la vie à outrance dans les villes empoussièrees et surchauffées. Dans le premier cas, on aboutit à la torpeur, dans l'autre à l'épuisement.

Comme c'est tout différent chez l'enfant qui arrive d'une campagne agréable où il a

fait, en petit, un peu de tous les travaux, gambadé en prairie, sous bois ou sur grève et été mêlé à une multitude de petites aventures qui prennent, à ses yeux, une grosse importance et qui ont été comme un apprentissage sur le vif de la vie sérieuse à venir. Il arrive alerte, plus fort, renouvelé, heureux, plus riche d'expérience et de notions sur toutes sortes d'objets.

Il est allé à la grande et libre école de la Nature, celle où les leçons de choses se présentent partout et sous tant d'aspects. Comme il est apte, d'esprit et de corps, à retourner à l'école du professeur et du livre !

Le terrain est préparé à point ; n'ayez crainte que la semence scolaire soit perdue. Mais...

\* \* \*

Mais, chère mère, il faudra continuer d'y mettre du vôtre. Vous avez bien commencé en assurant à votre enfant des vacances fructueuses ; vous devez maintenant seconder l'œuvre des maîtres. Oh ! ce ne sera qu'un agrément de plus dans votre vie, si vous savez vous y prendre, si, surtout, vous êtes une femme d'intérieur.

Il est bien entendu que je ne parle ici que des mères qui n'envoient pas leurs enfants au pensionnat.

Je ne connais rien de plus intéressant pour des parents que de prendre part au travail, au "devoir du soir" de l'enfant. Ça devient, sans effort, ni grand apprêt, autant de petites séances utiles à eux tous, fécondes en délicieuses surprises, suggestives de gentils sujets de conversation. La leçon, le devoir, l'explication des textes, les calculs, tout cela devient

une tâche facile, et le résultat est durable, grâce à cette collaboration.

Il ne faut pas, au grand jamais, aller jusqu'à *faire* le devoir de l'enfant ; il s'agit tout simplement d'opérer comme un maître ou une maîtresse ; seulement, comme c'est à notre enfant, et non à une classe, que nous nous adressons, combien le ton, le tour, la portée de la leçon peuvent devenir plus efficaces...

Et l'enfant ne verra pas venir avec souci ou ennui l'heure de la petite classe du soir, sachant que c'est presque une récréation. Puis, de vous voir si intéressée, madame, à son avancement, à sa maîtrise du secret des

l'école et en toilette déshabillée, ce qu'il apprend ainsi est assimilé d'une façon complète.

Ce n'est pas un perroquet que l'on forme avec ce système où l'on cause d'histoire, d'arithmétique ou de géographie tout comme on parlerait d'un événement survenu dans le cours de la journée.

Essayez-en, madame, et la soirée d'hiver finira par vous paraître le meilleur moment de la journée.

Voici comment j'établis mon propre programme : repas du soir à 5.30 ; lecture des journaux et papotages jusqu'à 6.30 ; une



*Devoir du soir* (tableau de H. Jamet)

choses qu'il lui importe de connaître, il sera moins porté à croire, comme tant d'enfants, que ce sont là des études inutiles et sans but ; il aura à cœur de vous faire constater des progrès, et tous deux vous serez étonnés de voir comme, en famille, le soir, autour de la table, presque en s'amusant, on s'instruit bien, et vite, et d'une façon intelligente et permanente.

Il est un fait certain : ce que l'enfant apprend ainsi en causant ses leçons (permettez-moi cette expression), en les commentant, en les raisonnant avec ses parents à la bonne franquette, délivré de la contrainte de

heure consacrée au jeu de besigue (les parties gagnées sont enregistrées chaque soir et l'émulation est très grande entre mon mari, mon enfant et moi) ; à 7.30 tout le monde au travail, chacun ayant le sien mais celui de l'enfant étant l'objet de l'attention des deux autres sous forme d'explications, de commentaires, de récits. Et c'est la chose la moins compliquée, et qui ne demande que gros comme cela de science. Quand je prévois que les questions de l'enfant pourraient m'embarasser, sans fausse honte je prépare mon cours, comme je dis souvent en riant ; mon mari aussi, et nous ne rougissons pas de re-

courir au dictionnaire ou à tout autre ouvrage. Je m'instruis en instruisant.

Je ne laisse jamais l'enfant se fatiguer à étudier. Aussitôt que je le vois fléchir, vite la toilette de nuit et le dodo. Et je vous assure qu'il dort en plomb et se réveille en plume, pour employer une vieille expression.

J'ajouterai qu'il se livre à tous les exercices physiques propres à son âge, à tous les sports de bon goût, de même qu'aux exercices militaires, le tout à son collègue et sous la surveillance des maîtres.

A la maison, il fait de la menuiserie, s'occupe de collections de timbres et autres. Il a toujours de quoi l'intéresser et l'occuper.

Et tout cela ne coûte ni plus d'argent, ni plus d'effort, ni plus de soucis que si nous nous désintéressions absolument du travail et du délassement de l'enfant pour tout laisser aux maîtres ou à la grâce de Dieu.

C'est si simple, ce système; c'est celui de tant de mères de ma connaissance; il est si fécond de toutes manières que j'ai voulu le détailler ici pour le bénéfice des jeunes mères dont les enfants vont faire leurs débuts scolaires cette année. Elles m'en sauront gré, car c'est toujours des choses les plus simples qu'on néglige de leur parler, ne pouvant croire, ou qu'elles les ignorent, ou qu'elles y attacheraient quelque importance.

La *puériculture*—l'art d'élever les enfants—a été bien négligée dans le passé. Elle est aujourd'hui portée à la hauteur d'une vraie science. Seulement, c'est une science qui n'est pas lettre fermée. Avec un peu d'intelligence, d'esprit pratique et de patience, on s'en rend maître en peu de temps. Et l'on constate bientôt que cette science aboutit à l'esprit sain et au corps sain pour l'enfant, à moins que celui-ci ne soit absolument disgracié au moral et au physique, de quoi Dieu vous préserve, vous et vos petits.

\* \* \*

“ Sans les jeux, a dit un célèbre professeur allemand, l'animal adulte serait mal préparé pour tous les actes de la vie ”. C'est la vé-

rité même et cette vérité peut parfaitement s'appliquer à l'homme. C'est dans les jeux de l'enfance que l'homme peut acquérir ce premier bien qui est la santé et ces grandes vertus qui se nomment la bravoure et le courage. Ne proscrivons pas les jeux qui tendent à donner aux hommes ces qualités.

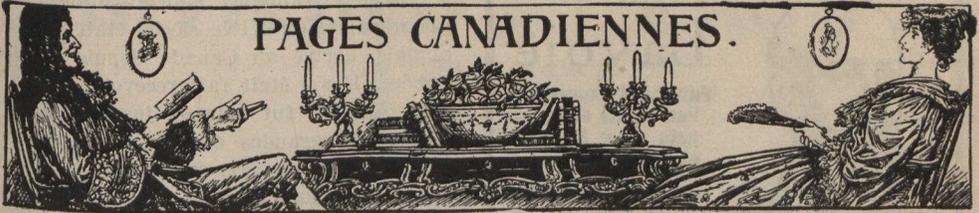
“ Nous mourons, en ce moment, par le cerveau, disait dernièrement un écrivain français; ce n'est pas l'intelligence, le savoir, qui manquent à une nation comme la nôtre. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est de caractères. Or, la principale raison du jeu est de développer avant tout le caractère. On l'a souvent remarqué: un enfant ingénieux dans ses jeux, curieux, ne craignant pas la fatigue, ni la défaite, est sur le chemin de devenir un homme brave, entreprenant, courageux. Et c'est lui, plus qu'aucun autre, qui contribuera plus tard à la grandeur de la nation.”

Quelques collègues canadiens ont toujours eu souci de la santé de leurs pensionnaires; ne reculant devant aucune dépense, se tenant aux aguets des perfectionnements et des innovations dans le domaine de la culture physique. D'autres collègues ont été longtemps indifférents et même franchement hostiles à tout ce qui sortait de la routine. Mais ils ont dû s'incliner devant les exigences devenues impératives, en quelque sorte; ils sont entrés dans le mouvement et bientôt l'on ne verra plus de cours de récréations-cages où, pâles et efflanqués, des enfants en pleine croissance tournent et retournent, les uns sur les autres, respirant un air presque aussi chargé que celui de la salle d'étude et désapprenant même à marcher.

Mères de famille, si vous avez des fils, ne les mettez jamais dans une institution malpropre, mal aérée où le jeu est quasiment un péché. Ne laissez pas empoisonner vos enfants à l'aurore de la vie.

A quoi sert de mettre de la science dans des automates ou des cadavres?





## PAGES CANADIENNES.

# Faits et Anecdotes

### DISTRACTION DE MGR LARTIGUE

**M**GR Lartigue, évêque de Montréal, étant allé à la campagne chez un de ses amis, son postillon se laissa tomber du haut d'un grenier à foin sur le pavé. Tout le monde courait au secours du malheureux qui était tout fracassé. "Allez chercher un chirurgien," cria-t-on.—"Eh non! dit naïvement l'évêque dans le plus grand effroi, cet homme se meurt; vite! un prêtre, amenez un prêtre!" —"Et vous, monseigneur, ne l'êtes-vous pas?" —répondit quelqu'un qui était plus de sang-froid.—"Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas", répliqua le prélat, à qui l'excès du trouble avait fait oublier qui il était.

A. C.

### LE THE DU CANADA

**J**EAN-François Gaultier, nommé médecin du roi en Canada, arriva à Québec en 1742. Bibaud nous apprend que ce docteur découvrit le thé du Canada et démontra à l'Académie des Sciences la supériorité de notre capillaire sur le capillaire français qui n'a rien, dit-on, des qualités précieuses de la plante du Canada. Il désigna notre thé comme un breuvage excellent, aromatique, sans âcreté ni amertume, et il le donna comme très utile aux personnes que les affaires ou les infirmités retiennent sédentaires, et qui sont par là exposées à l'attaque de la pierre. Bibaud ajoute que l'Académie des sciences fut si satisfaite du mémoire que lui envoya M. Gaultier à cette occasion qu'elle voulut que cette plante portât son nom et qu'elle fut appelée *Gaultheria*.

ANONYME.

### LE FOUET ET LE PILORI

**P**LUSIEURS de nos anciens citoyens ont vu administrer le fouet ou mettre des coupables au pilori. Ces deux exécutions se faisaient sur le marché de la haute-ville, à Québec. Pour administrer le fouet, on déshabillait le coupable jusqu'à la ceinture, et on lui donnait le nombre de coups que portait sa sentence, l'exécuteur y mettant tant de conscience que le sang sortait invariablement. Le pilori était un poteau vertical avec une pièce horizontale qui formait une espèce de croix; au milieu de cette croix, il y avait trois ouvertures dans lesquelles le coupable passait sa tête et ses bras, et il tournait le poteau au grand plaisir de la populace qui, les jours de marché, ne lui épargnait ni les œufs pourris, ni les légumes de rebut.

### LE CURE DE QUEBEC

**A**UJOURD'HUI, quand un curé est nommé à une paroisse, soit qu'il soit le premier titulaire, soit qu'il change tout simplement de bénéfice, il n'y a plus—du moins dans le diocèse de Québec—de cérémonie spéciale pour la prise de possession. Mais il n'en est pas ainsi — et c'est tant mieux — quand il s'agit de la nomination *du curé de Québec* et de la prise de possession de son église. Le curé de Québec est inamovible, nommé par le Pape en certains cas prévus par le droit, comme il en a été pour le digne titulaire actuel, Mgr Faguy,—et alors il y a la prise de possession solennelle, comme autrefois, à la grande édification du clergé et du peuple.

Mgr H. TETU.

## UN JUGE REMARQUABLE

**F**LETCHER, dont le nom est resté fameux dans les annales judiciaires de la première partie du XIXe siècle, était un avoué anglais, arrivé au Canada depuis plusieurs années. Il s'y était fait recevoir avocat, et plus tard il fut nommé juge. C'était un homme de grandes connaissances et d'une vaste érudition, mais extrêmement excentrique. Ainsi dans l'enquête qui eut lieu sur lui, il fut prouvé qu'à l'audience il avait condamné un plaideur à cinq schellings d'amende, donnant pour raison qu'il n'aimait pas sa mine.

## FONDEURS DE CUILLERS

**A**UTREFOIS, chez le peuple, on se servait beaucoup de la cuiller d'étain qui avait l'avantage de coûter bon marché, mais qui se brisait avec la plus grande facilité. Quand une cuiller se brisait, on en conservait les morceaux et, lorsque le fondeur arrivait, il prenait tous les morceaux brisés et, pour quelques sous, il faisait fondre le tout dans un creuset portatif, étalait ses moules et vous faisait de belles cuillers neuves, brillantes comme de l'argent. Le métier ne pouvait pas enrichir son homme, mais il le faisait vivre, et c'est déjà quelque chose; sans compter que le fondeur était généralement nourri et logé pour rien, quelquefois avec sa petite famille qu'il traînait sur ses talons. Il joignait aussi à ce petit commerce la vente de menusobjets d'étain qui lui rapportait encore un certain bénéfice.

Napoléon LEGENDRE.

## LE SERPENT DE LORETTE

**C**OMME Marseille, Lorette (près Québec) eut sa tarasque; un serpent énorme qui logeait tout au fond d'un ravin et dont le venin faisait tant de victimes que le clergé supplié par les malheureux Hurons, fut en procession solennelle chasser le monstre qui s'enfuit devant le Saint-Sacrement et finit par aller se jeter dans la rivière Saint-Charles. Contes naïfs, diraient les esprits forts, si nombreux de nos jours, qui ne comprennent pas le symbolisme et la beauté des légendes. Qui sait si le serpent venimeux ne fut pas le démon de l'alcool, contre lequel les missionnaires eurent tant à lutter et qui fit tant de ravages.

GINEVRA.



Prof.  
**Lavoie**

**Fabricant Expert de  
Perruques et Tou-  
pets pour Dames  
et Messieurs.**

Maison fondée en 1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees.**

Assortiment complet de

Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de

Coffure, Peignes

et Ornements en Tous Genres pour Cheveux.

Importation directe de Paris, Londres, New-York

**NO. 8, RUE  
NOTRE-DAME  
OUEST**

Coin Boulevard  
St-Laurent

**MONTREAL.**



**Latour, Lepage & CIE.**

**71a, St-Jacques**

TEL. M. 1362

MATERIAUX  
de CONSTRU-  
TION.

Ciment Portland  
le meilleur sur le  
marché.

TUYAUX EN GRES  
BRIQUES DE TOU-  
TES SORTES.

**PRIX  
MODERES.**

**71a, St-Jacques,**

1ER ETAGE